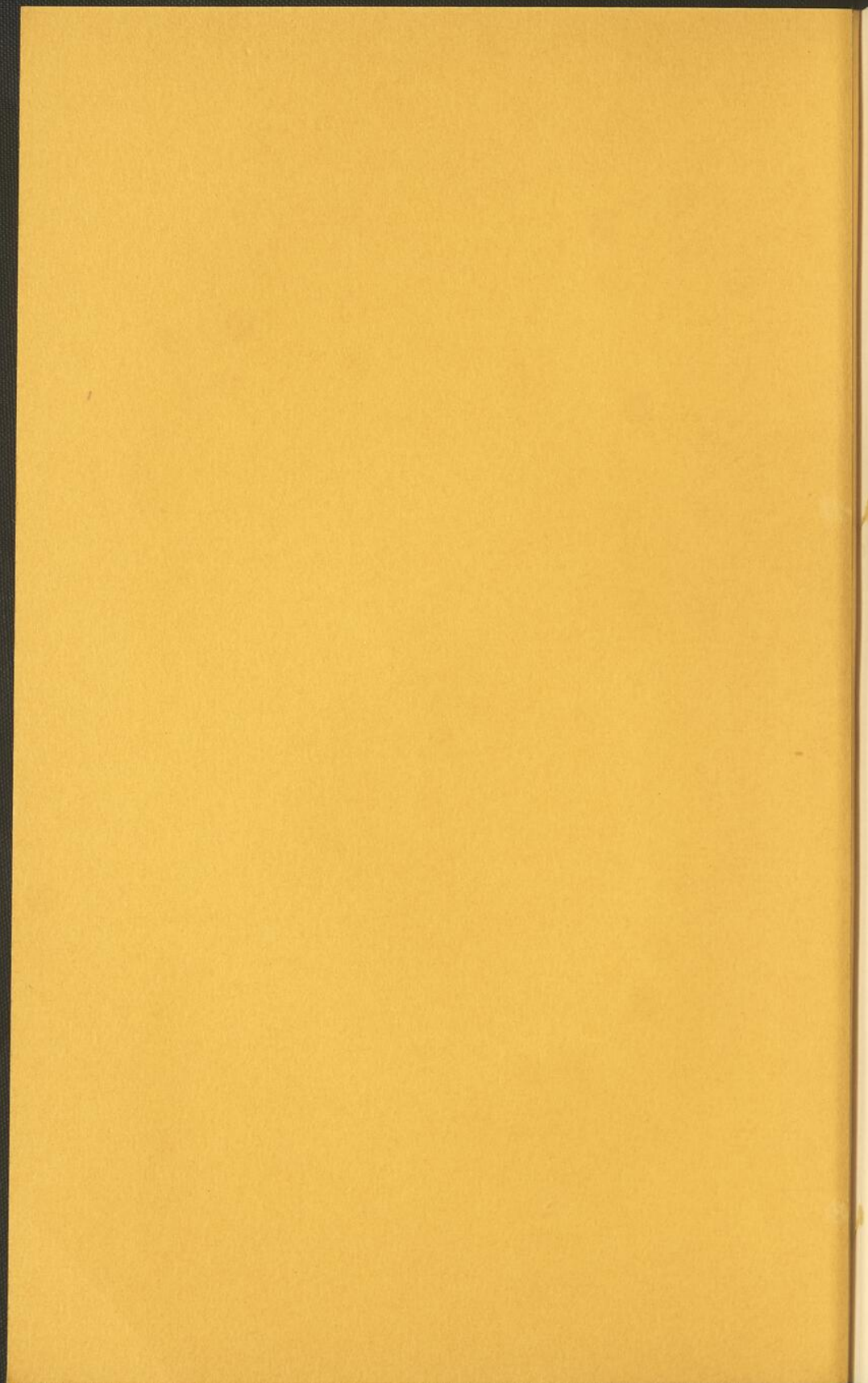
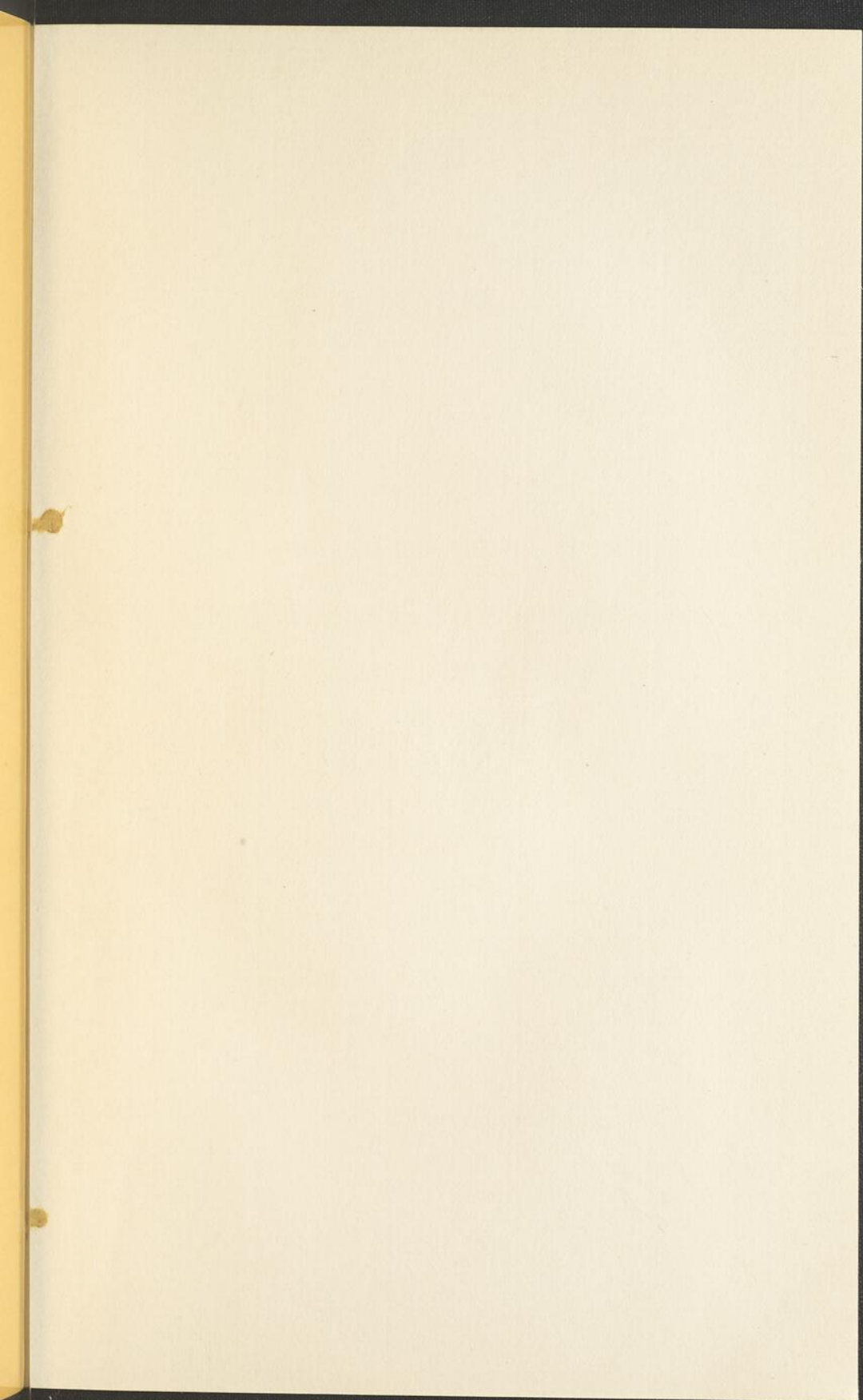


HISTOIRE DE LA GARDE LAFAYETTE

6482





Achevé d'imprimer
le 15 décembre 1937

HISTOIRE

de la

GARDE LAFAYETTE

OU COMPAGNIE A

DU PREMIER RÉGIMENT D'INFANTERIE

DE LA GARDE NATIONALE

DE L'ÉTAT DU NEW HAMPSHIRE

par

Laurent GALARNEAU

IMPRIMERIE DE L'AVENIR NATIONAL

1957

Tous droits réservés

CE LIVRE
EST DÉDIÉ
A TOUS CEUX
QUI ONT SERVI
DANS LES RANGS
DE LA GARDE LAFAYETTE
SES OFFICIERS, SES SOLDATS,
DURANT SA GLORIEUSE CARRIÈRE,
ONT CONTRIBUÉ LARGEMENT
AU PRESTIGE
DES
FRANCO-AMÉRICAINS
À
MANCHESTER
ET DANS
TOUT LE NEW HAMPSHIRE

2/A

334

1st G 35

1937

AVANT-PROPOS

Durant les années de son service actif, la Garde Lafayette a été pour les compatriotes de Manchester une source de grande fierté et de patriotique inspiration. Au lendemain du cinquantenaire de sa fondation (1887-1937), il convenait de recueillir les principaux faits de son histoire pour les léguer à la postérité. Sans doute, une compagnie d'une trentaine de soldats ne représente pas toute la gloire militaire d'une nation. Mais lorsque ce groupe est le symbole de toute une contribution à la vie d'un pays, il prend alors des proportions qui s'imposent à l'admiration commune.

C'est bien pour souligner cette généreuse participation de l'élément franco-américain au service de la patrie que les membres de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette ont entrepris la publication de ce récit. Avec beaucoup de coeur et de fierté, l'auteur, M. Laurent Galarneau a retracé cet historique, faisant revivre les détails, les dates, les exploits et les noms qui donnèrent à la garde sa belle réputation. Nous voulons féliciter et l'association et l'auteur d'avoir réalisé une entreprise aussi louable. Cette histoire est de nature à réjouir non seulement ceux qui ont illustré la garde mais bien tous les compatriotes qui trouveront dans ces pages les sentiments qui les animent à l'endroit de leur drapeau.

En écrivant la vie de ce grand chrétien et soldat que fut le Général de Sonis, Mgr Baunard se réjouissait de ce qu'il pouvait proposer à la jeunesse française un exemple de l'admirable alliance du patriotisme et de la religion au service de Dieu et de la France. Pour nous, il n'y a pas de plus grande satisfaction que d'affirmer que nos attaches religieuses et raciales n'ont fait qu'accroître notre culte envers la patrie. La Garde Lafayette est un bel exemple de cette indéfectible loyauté. A ce seul titre, son histoire méritait d'être transmise aux générations futures.

Mais il y a plus. La Garde Lafayette a la distinction d'avoir été la seule compagnie exclusivement franco-américaine officiellement inscrite dans l'armée américaine. Un fait qui probablement ne se répètera jamais plus. Depuis les jours de son organisation, alors que ses membres en tenue de parade circulaient dans les rues de la Ville Reine jusqu'au défilé solennel de cette même garde en route pour la frontière mexicaine ou les champs de bataille de France, soit durant plus de trente ans, ses officiers et membres ont incarné ce que le patriotisme avait de plus grand et de plus généreux. Exemple répété par des milliers de jeunes coeurs franco-américains durant les grandes heures de la Guerre Mondiale; exemple que sauront toujours imiter les continuateurs de notre idéal catholique et français aux Etats-Unis.

Enfin, n'y a-t-il pas ce fait qui donne son plus beau lustre à la garde, l'héroïsme de l'un de ses membres, le lieutenant William Jutras, mort à l'honneur, le 26 septembre 1918, près de St-Mihiel, geste qui fixe dans la gloire le dévouement de cette courageuse compagnie du 103ième Régiment de la 26ième Division.

L'histoire de la Garde Lafayette est donc un précieux chapitre qui vient s'ajouter à notre recueil. Elle prend une place d'honneur et nous invite à chérir d'avantage le drapeau qui symbolise tant de dévouement et de grandeur.

Pour faire suite à ce premier geste, puissions-nous un jour assister à la dédicace d'un mémorial qui dira dans le bronze ce que fut cette loyauté du citoyen franco-américain dont la Garde Lafayette demeure un si magnifique exemple.

ADRIEN VERRETTE, ptre

PREMIERE PARTIE

SA FONDATION

"Bon sang ne peut mentir".
(Vieux proverbe.)

Pour nous, citoyens de langue française, résidents de Manchester, qui ne comptons au plus comme groupe, un siècle d'existence ici, cinquante ans en arrière, représente une étape respectable. L'Histoire de la Garde Lafayette ou compagnie H, puis plus tard compagnie A du Premier Régiment du New Hampshire que nous avons entrepris de tracer ici, s'est déroulée dans la dernière partie de ce siècle qui marque l'exode de nos pères des provinces canadiennes sur les bords de la rivière Merrimack, venant demander aux diverses industries de Manchester, un pain plus abondant.

Pour écrire cette monographie de la Garde Lafayette, nous avons puisé nos renseignements à trois sources principales: les archives de la Garde, les souvenirs des membres fondateurs de cette Garde dont un bon nombre sont encore parmi nous, en particulier les anciens officiers de cette organisation de miliciens. Ces souvenirs forment la tradition orale de la Garde, riche mine de faits inédits. Et la troisième source: les journaux de l'époque, en particulier "L'Avenir National" qui a toujours, dans ses colonnes locales, donné une place de choix aux affaires de la Garde, de cette Garde qui a fourni un lustre plus brillant au prestige des Canadiens-Français et des Franco-Américains, établis ici, durant les quelque trente années de service actif, de cette organisation de milice, officiellement reconnue par l'Etat, exclusivement composée à son début, de Canadiens-Français catholiques et qui, par la suite, n'a ouvert ses rangs qu'aux descendants de Canadiens-Français partageant notre foi, la seule compagnie de milice aux Etats-Unis qui a eu ce privilège et cette distinction, en autant qu'il est possible de nous renseigner.

SOUVENIR D'ANTAN



LA GARDE EN GRANDE TENUE
Capitaine Ubald Hébert—1902-1905



A qui revient l'honneur d'avoir fait les premières démarches qui devaient amener la fondation de cette Garde, vous demandez-vous, peut-être?

A cette question des plus légitimes, nous répondrons que cette distinction revient sans qu'il soit permis d'en douter, à notre estimé concitoyen, M. Jules Larivée, ancien facteur du service local des Postes, actuellement à sa retraite.

LES DEBUTS DE LA GARDE

Pour ce qui va suivre, concernant la naissance de la Garde, nous emprunterons largement aux souvenirs de M. Larivée qui a été l'initiateur de cette fondation.

"J'avoue", dit M. Larivée, "que l'idée de fonder une compagnie de miliciens canadiens-français, n'est pas de moi, ni d'aucun autre de mes concitoyens d'alors, mais elle vient d'un officier de la Garde Nationale de l'Etat, colonel du premier régiment, le colonel Lane, avec qui j'entretenais des relations très suivies."

"Au commencement d'avril, en 1887, le colonel Lane me parlait d'une certaine compagnie H, stationnée à Great Falls, maintenant Somersworth, qui était complètement désorganisée, n'existant pour ainsi parler qu'au cadastre militaire de l'Etat. Il me demanda s'il serait possible de fonder une compagnie de canadiens-français, naturalisés citoyens américains, dans Manchester, expliquant qu'il ferait en ce cas, transférer cette compagnie H pratiquement inexistante, à Manchester. Le colonel Lane qui nous était très sympathique, me fit remarquer que les Irlandais avaient depuis quelques temps déjà, une compagnie de miliciens à eux, dans la Garde Nationale de l'Etat, les "Sheridan Guards", et il ne voyait pas pour quelle raison valide, nous n'aurions pas aussi la nôtre."

"Certes, je ne voyais personnellement aucune raison plausible, pouvant contredire victorieusement les raisons avancées par mon ami le colonel Lane. Je lui demandai de m'accorder quelques jours de réflexion, avant de donner ma réponse."

"Dans mon for intérieur, je savais déjà que j'allais répondre au colonel, que la chose était réalisable et j'étais prêt à m'y dévouer. Mais, mes inclinations personnelles n'étaient nullement orientées vers la vie militaire et c'est le seul motif qui m'empêchait de dire immédiatement oui à mon ami, car je savais que si j'acceptais la tâche, de lancer ce mouvement de fondation, je ne pouvais faire autrement que de payer de ma personne..... et la pensée d'endosser l'uniforme ne me souriait guère."

"Toutefois, je reconnaissais que l'occasion d'organiser les nôtres dans un domaine où nous n'avions pas encore donné un rendement digne de notre valeur, se présentait fortuitement, sous des auspices des plus favorables puisqu'un officier supérieur, le commandant même du premier régiment de notre milice, nous invitait, faisant les premières avances. C'était une preuve indéniable que nous étions les bienvenus."

"Aussi à ma prochaine rencontre avec le colonel, quelques jours après, qu'il m'eut amorcé au sujet de cette fondation, je lui dis que j'étais prêts à entreprendre la fondation de cette compagnie. Inutile de vous dire que le colonel était enchanté. Aussitôt il me donna force conseils et promit son aide sans réserve. Il a rempli pleinement toutes ces promesses. Au commencement et tant qu'il fut du service actif dans la milice, le colonel Lane se montra toujours pour nous un bienfaiteur rempli de sollicitude pour notre Garde dont il avait été le parrain."

"Sans délai je me mis à l'œuvre. J'avais besoin d'aides dévoués, enthousiastes pour faire fructifier mon travail. Ces aides de la première heure qui est toujours la plus longue, la plus pénible, je les ai trouvés dans les personnes de MM. Désiré Laneville et Trefflé Raiche. Sans eux, je le dis en toute sincérité, jamais je n'aurais pu mener à bien cette tentative."

"La première chose qu'il nous fallait pour fonder cette compagnie, c'était des hommes. Cela peut paraître

une vérité de La Palisse au premier abord, mais qu'elle soit de cet ordre, cela n'empêche qu'elle n'en demeure pas moins une vérité. MM. Laneville et Raiche firent ce travail, moi, je pris la tâche qui venait ensuite dans l'ordre des nécessités absolues, celle de prélever des fonds."

"Je me mis en campagne, sollicitant ce *nerf de la guerre*, sans lequel il est impossible de réaliser quoique ce soit ici-bas, dans l'ordre matériel. Auprès des marchands, des hommes de profession et de notre clergé, partout j'ai reçu un accueil des plus cordial. On donna généreusement l'argent sollicité et l'encouragement moral aussi indispensable que le premier. J'ai réussi, en dedans de quelques jours, à prélever une somme de \$700 environ. C'était plus que suffisant pour pourvoir aux premiers besoins de la Garde."

"Laissez-moi vous expliquer", dit M. Larivée, "que dans le temps, l'Etat fournissait à ses miliciens l'uniforme de parade ou de grande tenue, les armes et l'équipement, mais en plus, il fallait que le milicien ou ceux qui s'intéressaient à lui, achètent l'uniforme de petite tenue ou de campagne, ce que les Américains appellent: "fatigue uniform." C'est pour pourvoir à cette première nécessité que j'avais commencé cette campagne de sollicitation de fonds en faveur de la Garde naissante. Il fallait acheter 39 uniformes pour nos nouveaux miliciens, officiers et soldats. Ce premier fonds nous permit de faire cela; il resta quelques argents en caisse. C'était encourageant."

"Pour préparer la fondation de cette compagnie, le travail d'organisation exigea de nombreuses assemblées. A tous les deux ou trois jours, on se réunissait pour décider quelques questions importantes et surtout pressantes. Enfin, le 18 avril, 1887, tout était prêt. Le soir, le premier groupe de miliciens canadiens-français de la Garde Nationale du New Hampshire, réunit à l'Hôtel-de-Ville de Manchester, fonda officiellement la Garde Lafayette, car le nom du héros français de la Révolution Américaine, avait prévalu sur tous les autres noms suggérés."

LE CAPITAINE LANEVILLE

"Notre fidèle ami, le colonel Lane, présidait cette assemblée de fondation. Le bon colonel me proposa à l'assemblée comme capitaine de la compagnie. Mais je refusai, sachant bien que je n'avais pas suffisamment d'attraits pour les choses militaires pour remplir cette charge comme il convenait. Alors il proposa le nom de M. Désiré Laneville pour ce poste. Ce choix fut unanimement secondé par l'assistance. La Garde Lafayette avait son premier capitaine."

"L'Assemblée me choisit d'emblée comme premier lieutenant. Je ne pouvais refuser cet honneur. M. John-H. Groux fut élu de la même manière, second lieutenant. Cinq sergents furent aussi choisis, par ordre: Jérémie-H. Soly, Frank-H. Lussier, Samuel-J. Laflamme, Aimé Beauchemin et Jean-Baptiste Maynard. (1) Ce dernier était un vétéran de la Grande Armée de la République, durant la Guerre de Sécession."

La Garde Lafayette était fondée. Elle était appelée à fournir une carrière de vie active durant une période de trente années, sans interruption, puis après la Guerre Mondiale qui amena sa fusion et en même temps sa disparition dans la 26ième division de l'Armée Nationale, donner naissance à l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette chez qui se conserve *la flamme du souvenir* qui se reflète, nous l'espérons, dans les feuilles de cette présente monographie.

LES MOTIFS INSPIRATEURS

Il est bon d'examiner ensemble les motifs qui ont dirigé les fondateurs de cette Garde avant que de procéder plus loin avec notre récit, car nous sommes d'opinion que

(1) Trois de ses fils, par la suite firent partie de la Garde: Joseph, Médéric et Eusèbe. Médéric devint capitaine de cette Garde, puis plus tard, major dans le premier régiment. En cette qualité, il fit du service avec l'Armée Fédérale, lors de la Guerre Hispano-Américaine.

nous y découvrirons les éléments de son succès et de sa durée.

Analysant la pensée directrice des fondateurs que l'on découvre autant dans la tradition orale conservée parmi les membres actuels de l'Association des Vétérans de la Garde, que dans les archives de cette compagnie, on se rend compte sans efforts que les fondateurs étaient animés des sentiments les plus élevés, les mêmes sentiments, et nous dirons mieux parce que plus justes, nous dirons les mêmes principes présents à chaque page de notre histoire.

MM. Larivée, Laneville, Raiche et les autres qui joignirent les rangs de la Garde Lafayette, avaient à cœur de jeter les bases d'une compagnie de miliciens, exclusivement réservée aux canadiens-français, catholiques, naturalisés américains. Ainsi leurs pensées directrices avaient noms: *Patriotisme et Religion*. Comme leurs ancêtres des bords du Saint-Laurent, leur vie gravitait autour de ces deux pôles de la vie nationale catholique et française des pionniers de la Nouvelle-France: Dieu et Patrie à qui nous devons *hommage et lige*.

Encore une fois, le chercheur, le fouilleur des chroniques et archives, qu'il s'assigne la tâche d'écrire la grande ou petite Histoire des Canadiens-Français, s'il est consciencieux, est forcé de reconnaître que partout où les descendants des Français ont pris racine sur cette terre d'Amérique, ils ont puisé leur force d'organisation, de création dans ces deux mêmes idées maîtresses: la Foi et l'attachement à la patrie. C'est une vérité d'une constance historique dans les annales de notre vie ethnique.

Que les fondateurs de la Garde Lafayette, aient eu conscience ou non de la fidélité de leur geste atavique et de sa beauté, cela n'enlève ni n'ajoute rien, dans l'un ou l'autre cas à leur mérite. Nous constatons avec bonheur sa portée et nous comprenons ainsi plus facilement pourquoi la Garde Lafayette a duré et a fourni une carrière si fructueuse en leçons de virilité, de fidélité et de constance. Cette fondation avait une âme!

Si nous insistons sur le motif religieux présent au début de cette fondation c'est que nous répondons aux désirs légitimes des membres actuels de l'Association des Vétérans de cette Garde qui veulent que nous sachions, nous de la génération actuelle, reconnaître chez nos devanciers l'élévation de pensée qui a présidé à la naissance de la Garde Lafayette et qui en a fait une organisation d'un ordre plus élevé qu'une simple compagnie de miliciens.

"On voulait", disent les *anciens*, "avoir une compagnie de catholiques parlant tous la même langue pour obtenir, la guerre devant, un prêtre comme chapelain dans notre régiment."

Cette pensée fut le premier motif inspirateur des organisateurs. Il est équitable de remettre cette vérité en lumière. Elle est à l'honneur des membres fondateurs et de leurs successeurs qui ne perdirent jamais de vue cette nécessité de la vie spirituelle du soldat catholique.

Il n'est pas nécessaire d'insister avec autant de force sur le second motif d'ordre patriotique, car il est d'une certaine manière, plus apparent que le premier. En effet, quiconque se fait soldat veut servir son pays. La différence ici, est qu'un groupe composé d'un seul élément veut servir l'Etat, comme groupe distinct. On avait déjà reçu une leçon pratique de la part des Irlandais, il faut le reconnaître. Ce groupe nous avait devancé dans cette direction puisqu'il avait déjà sa compagnie de miliciens que nous avons déjà nommée. Il s'agissait pour nous de ne pas rester en arrière.

Nous devons aussi dire pour notre repos que lorsque cette occasion se présenta de mettre en vedette les vertus guerrières que nous avons par atavisme dans nos veines, les nôtres ne se firent pas tirer l'oreille.

En dépit, dirons-nous, de la grande sévérité des recruteurs de la première heure, qui littéralement parlant, triaient sur le volet, les candidats, les cadres de la compagnie se virent au complet en dedans de quinze jours.

Dès le début on se montra difficile pour admettre un candidat dans cette compagnie car on voulait autant pour les officiers et les soldats, des hommes de bonne réputation, capables de nous faire honneur dans toutes les circonstances. Et nous ajouterons, à la gloire de la Garde, que cette norme élevée dans le recrutement des membres de cette compagnie, a toujours été en vigueur tant que durât la Garde, et cette sévérité intelligemment appliquée et maintenue, a fortement contribué à la bonne renommée de cette organisation qui a fait honneur pendant trente ans, à la population de langue française de Manchester.

La Garde Lafayette était fondée sur des bases solides. On avait un groupe de jeunes hommes sérieux. Avec un tel élément on peut aller vite et bien. Cependant il y eut dès les premiers jours quelques difficultés à vaincre.

On avait enrôlé tous ces jeunes gens dans une compagnie de citoyens-soldats, très bien! Cela était couché sur du papier timbré, portant le sceau des autorités militaires de l'Etat. La compagnie comptait trente-neuf hommes, officiers et soldats: un capitaine, deux lieutenants, cinq sergents et quatre caporaux. Mais, comme le faisait remarquer judicieusement M. Larivée qui était alors premier lieutenant, lui, comme le capitaine, les autres officiers, sous-officiers et soldats, à l'exception du sergent J.-B. Maynard, n'avaient l'expérience des choses militaires. Tous étaient animés du zèle le plus ardent pour apprendre, mais personne parmi eux pouvait enseigner à son frère d'armes, les rudiments de ce métier.

Mais soyons tranquille. Jamais la bonne volonté authentique reste stérile. Un bon génie se présenta à la nouvelle compagnie pour la guider dans cette impasse et lui faire franchir ce premier obstacle, dans la personne d'un ancien militaire qui avait été sergent-instructeur dans sa jeunesse, M. Louis Stevens, qui s'offrit pour faire la classe aux officiers et aux soldats de la Garde. On ne refusa pas comme on pense bien, cette aubaine.

Au cours des semaines qui suivirent la fondation de la Garde, les exercices, les classes se succèdent presque sans interruption, pour nos miliciens. La Garde date officiellement du 18 avril seulement, et déjà, l'instructeur militaire est d'avis qu'elle sera prête pour prendre part à la manifestation du "Memorial Day".

On le croit présomptueux, mais encore il doit connaître son affaire! Aussi, les membres de la Garde, malgré qu'il n'eussent encore que la foi vacillante d'un saint Pierre avant sa conversion, y consentent, non sans trembler.

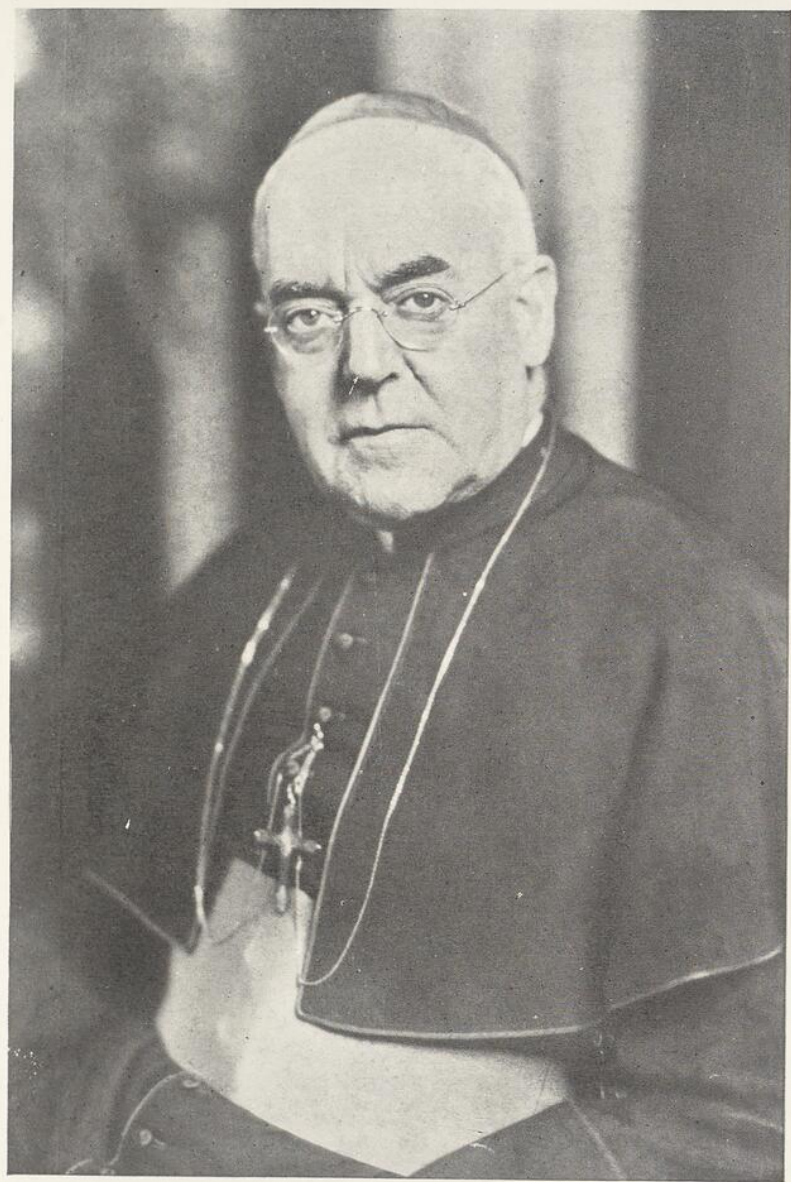
Et voilà que le jour redouté arrive et l'on voit au nombre de nos compagnies locales de milice, la compagnie H ou Garde Lafayette, à son rang dans le défilé du 30 mai. Et nos novices-miliciens sont copieusement applaudis tout le long du parcours, affirment M. Larivée et les membres fondateurs.

Puis le mois de juin arrive. C'est l'époque du campement annuel du premier régiment à Concord. La Garde Lafayette y prend part et fait bonne figure. Elle n'a pas deux mois d'existence et déjà elle se tire bien d'affaires. Le colonel Lane félicite, à cette occasion, officiers et soldats de cette nouvelle compagnie. C'est déjà un commencement. Elle montera plus haut avec le temps.

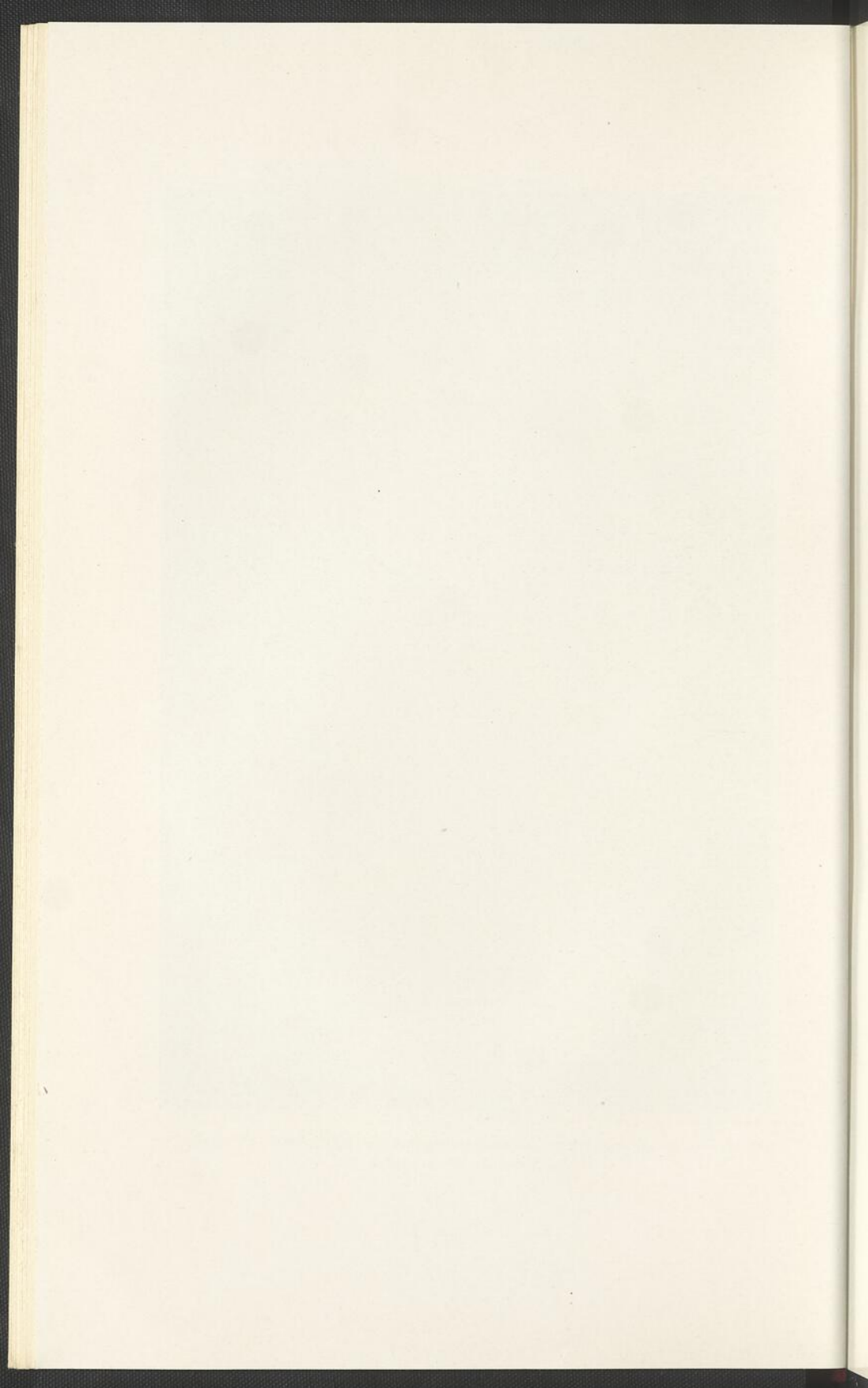
L'instructeur, M. Stevens, le capitaine Laneville et ses aides, ont fait un travail de titan, il est certain, car ce n'est pas une tâche toute faite que de prendre des civils et en faire des militaires, malgré toute la bonne volonté que peuvent y apporter des recrues inexpérimentées, même si elles sont des mieux disposées. Quiconque a l'expérience de ce problème, acquiescera sans effort à cet avancé.

LE CAPITAINE LABRECHE

Malgré ses plus chers désirs, peu après la fondation de la Garde, le capitaine Laneville se vit obliger de démissionner. Les exigences que lui imposait la conduite de ses affaires, le forcèrent à prendre cette décision. Cependant les quelques mois qu'il avait donné à la Garde avaient



S. E. MGR JOHN-BERTRAM PETERSON
Evêque de Manchester



porté leur fruit car lorsque son successeur, le capitaine Michel Labrèche prit le commandement de la compagnie, ayant été transféré de la première batterie de l'artillerie légère, la Garde avait déjà un bel essor et ses membres faisaient bonne figure sous l'uniforme.

Le capitaine Labrèche conserva les mêmes officiers et sous-officiers qui avaient servi sous le capitaine Laneville. Il continua fidèlement l'œuvre de son devancier et se montra son digne successeur. Il garda le commandement jusqu'en automne de l'année 1889, alors qu'il se vit lui aussi pour les mêmes causes que son prédécesseur, obliger de présenter sa démission. Entretemps, le lieutenant Jules Larivée avait aussi démissionné et le sergent Soly avait été promu premier lieutenant.

LE CAPITAINE SOLY

Le lieutenant Soly, à la démission du capitaine Labrèche, fut d'emblée, choisi capitaine.

Il était, au dire de ceux qui l'ont intimement connu, surtout ceux qui ont servi sous ses ordres, le type parfait de l'officier français. Il avait belle prestance, un caractère jovial et d'une grande franchise. Il était surtout et par-dessus tout: "juste", s'accordent à dire tous ceux qu'il a commandé. Il savait se faire obéir, mais en rendant l'obéissance facile, car il possédait le don de se faire estimer de ses subalternes. On trouvait en lui une grande bonté, une bonté innée, qualité que l'on rencontre très souvent chez l'officier de sang français, tempérant ce que la discipline militaire a de trop brutal. Par un sourire sympathique, un bon mot lancé au bon moment, il rendait la tâche légère, quand autrement elle aurait été pénible et peut-être, répugnante. Son amour indéniable de la discipline, son respect indéfragable de la consigne prenaient un aspect plus humain parce que le tout était adouci par la bonté manifeste de cette homme qui aimait ses hommes d'une affection de père. Par son doigté merveilleux

il amenait tout doucement toute cette jeunesse à aimer le métier du soldat.

Dans des conditions semblables, rien d'étonnant que le capitaine Soly pouvait obtenir le maximum d'attention et d'obéissance avec le minimum d'efforts de la part de ceux qui devaient obéir comme de ceux à qui appartenait le commandement.

Le capitaine Soly avait de l'ambition, et une grande! Une ambition qu'il caressait depuis longtemps déjà et que son élévation au commandement, allait lui permettre de réaliser. Il voulut, ni plus ni moins que la Garde Lafayette devienne la meilleure compagnie de tout le régiment. Pourtant, cette Garde était encore de fondation récente! N'importe. Les événements qui suivent prouvent une fois de plus que le poète avait raison de dire que: "La valeur n'attend pas le nombre des années."

En examinant le programme des activités de la Garde, inauguré par le capitaine Soly, on se rend compte que comme tous les vrais chefs, cet officier était un fin psychologue. Pour amener sa compagnie à un niveau plus élevé, il commença par éliminer systématiquement tous les éléments indésirables. Il congédia tous ceux qui n'étaient pas doués des qualités requises pour faire un bon soldat. Il remplaça ces insoumis par des recrues plus aptes, plus malléables.

Et pour temporiser cette mesure disciplinaire, il organisa un programme athlétique, produisant ainsi une heureuse détente à la discipline militaire, et en même temps, donnant de la souplesse et de l'endurance aux muscles de toute cette "jeunesse" débordante d'énergie physique et d'un trop plein de l'esprit de "diable-au-corps" qui sont aussi des legs de l'héritage ancestral. Ces jeux et exercices de gymnastique, suivis individuellement ou en corps, eurent pour résultat immédiat d'amener chez nos miliciens, un attachement plus grand et plus solide pour leur compagnie, créant ce bel "esprit-de-corps" qui allait durer aussi longtemps que la Garde elle-même, et même, se perpétuer

par la suite dans l'Association des vétérans de cette Garde.

C'est devenu presque un lieu commun de dire que le Français, qu'il soit d'ici ou de l'ancienne Mère-Patrie, aime la vie militaire, quoiqu'il veuille faire paraître par un esprit le blague ou de pose. Ceci est une vérité reconnue. Ce qui est également vrai: s'il aime et sacrifie à Bellone, il n'aime et ne sacrifie pas moins à la Déesse Liberté. Aussi, pour l'officier appelé à le commander, la tâche peut paraître difficile, s'il ne tient pas compte de cette dualité de sentiments contradictoires chez le soldat de sang français.

Le capitaine Soly possédait toutes ces qualités, probablement à son insu. Ses hommes lui obéissaient comme par instinct.

Il fit installer dans la salle d'armes, des appareils de gymnastique, et il serait oiseux de dire qu'ils furent très achalandés. Puis on organisa des concours athlétiques entre les membres de la compagnie et aussi avec les autres compagnies locales de miliciens. Il cultivait, sans leur dire, un bel esprit d'émulation chez-eux, comptant le mettre à profit au moment venue pour la bonne renommée de sa compagnie. La salle d'armes devint le lieu ordinaire de rendez-vous pour tous les membres.

C'était un plaisir d'appartenir à la Garde Lafayette. Cependant on y travaillait dur et ferme. Aussi, avec son tour de main, le capitaine Soly, bientôt se trouva à la tête d'une belle compagnie de "gars" dispos, alertes et solides qui ne demandaient que l'occasion de manifester leur valeur.

A BENNINGTON

Prévoir c'est pouvoir, dit un vieil adage. L'occasion désirée par le capitaine Soly et ses miliciens se présenta fortuitement. En août, 1891, on devait faire la dédicace d'un monument au général John Stark, sur le champ de bataille même où s'illustra ce fils du New Hampshire, un des pionniers de Manchester, à Bennington, Vermont, où le 16 août, en 1777, il vainquit l'armée de Burgoyne.

Les autorités militaires avaient décidé que les trois compagnies de la brigade qui obtiendraient le plus grand nombre de points aux grandes manœuvres d'été, à Concord, auraient l'honneur de représenter la milice de l'Etat au dévoilement du monument Stark, à Bennington, soit, une compagnie de chacun des trois régiments de la Garde Nationale de l'Etat. L'inspecteur général des troupes de l'Etat devait agir en qualité de juge, dans ce concours militaire.

Il n'en fallait pas tant pour stimuler le zèle de soldats déjà préparés, tels qu'étaient les hommes du capitaine Soly. Aussi, du premier au dernier, tous travaillèrent avec ardeur à se perfectionner dans l'art militaire. Cependant, il n'est pas permis de croire que les officiers et soldats de la Garde Lafayette étaient certains d'avance, sans le moindre doute, d'obtenir la palme, d'emblée!..... Non, ils étaient trop avertis pour cela. Ils savaient que dans chaque compagnie, il existe toujours une certaine somme d'esprit d'émulation, chose que l'on trouve dans tout individu normal. Puis, il y avait la grande épreuve finale à subir: le campement annuel où chaque milicien, officier et soldat, sait pertinemment qu'il est constamment sous le regard inquisiteur d'officiers supérieurs, à qui rien n'échappe, et qui, dans des circonstances normales, seront impartiaux dans leurs jugements, n'accordant leur préférence à aucune compagnie en particulier.

Donc aucune place pour des illusions dangereuses. Il faut travailler sérieusement. Chacun le comprend dans la Garde Lafayette.

Enfin le moment des grandes manœuvres annuelles est arrivé. On est à Concord. Il s'agit de se comporter de façon à être irréprochable, car tout est noté par les officiers supérieurs: la conduite, la discipline, le soin des uniformes et du fourniement aussi bien que celui des armes; les exercices, les manœuvres, la tenue et même la sanitation. Oui, tout est soigneusement noté au grand dam ou au bénéfice de chaque compagnie.

Puis arrive le dernier jour où l'arrêt sera rendu. C'est le moment de la grande revue qui marque la fin du campement. Nos "gars" ont dû vivre à cet instant, un de ces "quart d'heure intense" qu'on n'oublie pas facilement. Il faudrait avoir vécu comme nos miliciens d'alors, les heures angoissantes de la préparation et de l'attente, pour comprendre le degré d'anxiété et de crainte qui devaient serrer le cœur de chaque officier comme de chaque soldat de la Garde Lafayette, à l'issue de cette revue, au moment où l'inspecteur général va proclamer le résultat de l'épreuve!

Ce moment est arrivé. L'officier inspecteur s'avance, et d'une voix habituée au commandement, proclame la Garde Lafayette, comme étant la compagnie qui a fait le mieux durant le campement. Ce sera donc la Garde Lafayette qui aura l'honneur de représenter le premier régiment d'infanterie du New Hampshire aux fêtes de Bennington. Les nôtres sont officiellement reconnus comme étant la compagnie d'élite de tout le régiment. Félicitations bien méritées au capitaine Soly, à ses officiers, ses sous-officiers et soldats. Des vivats et des applaudissements prolongés saluent les vainqueurs. La décision du juge ne cause aucune rancune, aucune amertume, car elle est évidemment juste!

Et nos gars revinrent plus heureux que des rois dans leurs foyers, après ce campement couronné par leur triomphe, rêvant revues, parades, déploiement militaire, discours et tous ce qui entre dans une cérémonie de dévoilement d'une statue dédiée à un grand héros de la nation..... en attendant le jour du départ pour Bennington.

Ce jour arrive, le 10 août, 1891. Une foule nombreuse, en grande partie composée de compatriotes, assistait, fière du succès de cette compagnie locale de miliciens, reconnue officiellement comme troupe d'élite et qui allait représenter l'Etat du New Hampshire dans des fêtes grandioses qui devaient glorifier un héros de notre Etat.

Nos "gars" étaient à la hauteur, superbes dans leurs uniformes de parade et des applaudissements chaleureux

éclataient à leur passage, se rendant à la gare. A la tête de la compagnie, on voyait flotter à la brise, le riche drapeau de soie offert par les membres honoraires de la Garde à ses membres actifs à l'occasion de leur triomphe, drapeau conservé jalousement par l'Association des Vétérans, comme un glorieux trophée.

Officiers et soldats se sentaient alors récompensés des efforts qu'ils avaient faits pour atteindre ce beau résultat.

Le capitaine Soly eut pour officiers subalternes durant les dernières années de son commandement: le premier lieutenant Trefflé Raiche et le second lieutenant Médéric Maynard. Peu après le retour des fêtes de Bennington, le lieutenant Raiche se retirait et le second lieutenant Maynard devint premier lieutenant, le sergent Louis Comeau devint second lieutenant.

LA CHARTE

Avant de passer aux successeurs du capitaine Soly, nous dirons un mot sur le fonctionnement de l'organisation dont nous avons vu les débuts.

Depuis le 15 mars, 1890, la Garde Lafayette avait eu sa charte ou constitution, approuvée par l'aviseur général de la Première Brigade, F.-W. Rollins, et contresignée par le capitaine Soly et le second lieutenant F.-H. Lussier, secrétaire de la Garde.

Nous nous bornerons à donner ici les grandes lignes de cette constitution qui fut d'ailleurs amendée plusieurs fois dans le détail au cours des années, mais qui resta fondamentalement la même, tant que durât la Garde.

Il est dit dans la première section de l'Article Premier de cette constitution que l'organisation a pour titre officiel le nom de: "Lafayette Guards".

La section deuxième stipule que cette organisation est purement militaire et est constituée conformément aux lois de l'Etat. Tout commandement doit émaner de l'autorité militaire de l'Etat.

L'Article Deuxième donne des détails sur l'organisation qui se compose de: un capitaine, un premier lieutenant, un second lieutenant, cinq sergents dont le premier agit comme sergent d'ordonnance; quatre caporaux, deux musiciens ou clairons, et trente-neuf soldats.

Les officiers brevetés, c'est-à-dire le capitaine et les deux lieutenants, sont nommés et élus par les membres de la compagnie en assemblée. Le vote majoritaire est exigé pour toute élection. Les sergents et caporaux sont appointés par les officiers brevetés.

L'Article Troisième dit que les officiers civils sont: un président, un secrétaire, un trésorier et un percepteur, en plus il y a un comité de vérification composé de trois membres élus à la première assemblée annuelle pour un terme d'une année, et un sergent d'armes. Le premier sergent ou le premier caporal présent à une assemblée, agit en qualité de sergent-d'armes.

L'Article Quatrième explique les devoirs et charges de ces officiers civils. Les assemblées doivent être présidées par l'officier occupant le grade le plus élevé, présent à l'assemblée. Les devoirs du secrétaire, du trésorier et du percepteur sont identiques aux charges qui découlent de ces fonctions dans toutes sociétés, de sorte que nous passerons à d'autres clauses qui donnent plus clairement la physionomie particulière de cette organisation.

Le commandant de la compagnie doit nommer un quartier-maître et un armurier qui touchent un salaire, annuellement.

Dans les articles de la constitution on traite de la manière de voter; de la tenue des assemblées; des exercices militaires et des parades et autres sorties que la compagnie peut être appelée à faire.

L'Article Neuvième donne des explications sur le recrutement des membres. Il est spécifié que le candidat doit jouir d'une bonne réputation; avoir belle prestance; santé parfaite et être âgé de dix-huit ans au moins. Sa sta-

ture ne doit pas être en dessous de cinq pieds et quatre pouces, exception faite pour les clairons. En temps de paix aucun mineur ne peut être accepté sans le consentement écrit de ses parents ou gardiens légaux.

Toute demande d'entrée doit être soumise au comité d'enquête par un membre actif de la compagnie. Le comité fait son rapport à la prochaine assemblée, s'il est favorable, l'admission des candidats est soumise à la loi du scrutin. Le candidat est accepté s'il n'y a pas plus de trois voix contre son admission. En plus, pour être admis, le candidat doit signer la constitution et le livre d'enregistrement, prêter le serment prescrit. Une fois toutes ces conditions remplies, il devient alors membre attitré de la compagnie et est tenu de remplir fidèlement les charges militaires avec sa compagnie suivant les ordres émanant de l'autorité militaire.

On peut voir que l'admission dans la Garde Lafayette était une chose sérieuse et il n'y avait pas de place pour les indésirables.

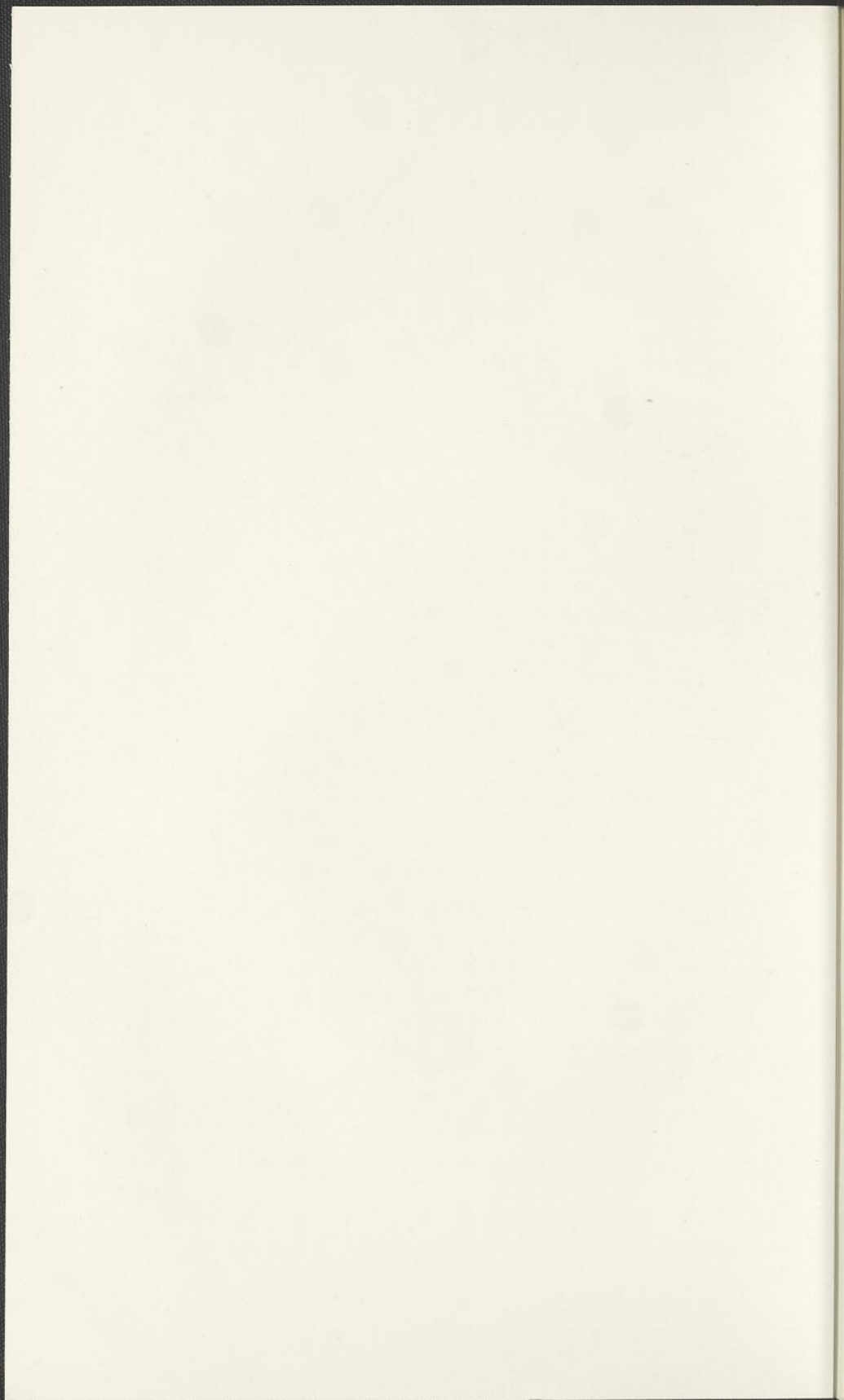
LE CAPITAINE MAYNARD

Les quatre années réglementaires de son service comme capitaine étant terminées, M. Soly eut pour successeur, le premier lieutenant Maynard qui se trouva à la tête de la meilleure compagnie du premier régiment du New Hampshire. Cette élection se fit à une assemblée spéciale, le 14 novembre, 1893, présidée par le colonel Lane. Il profite de la circonstance pour féliciter chaleureusement officiers et soldats pour la bonne renommée de la Garde Lafayette, l'œuvre conjointe de ceux qui étaient désignés pour commander et de ceux à qui le rôle de l'obéissance était échu. A cette assemblée, le second lieutenant Comeau devient premier lieutenant et le sergent Gédéon Richard est promu second lieutenant.

La compagnie tenait à manifester sa reconnaissance à l'ex-capitaine Soly, aussi, au cours d'une assemblée régu-



S. E. LE GOUVERNEUR FRANCIS-P. MURPHY
du New Hampshire



lière en 1893, par un vote unanime on nomma l'ex-capitaine, membre honoraire à vie de la Garde.

Vers la fin de cette même année, la Garde eut sa bibliothèque car ses officiers ne se contentaient pas seulement de donner des muscles solides à leurs hommes, mais ils tenaient aussi à cultiver et orner leur esprit. Le lieutenant Comeau reçoit la charge de bibliothécaire, fonction qu'il a rempli jusqu'à sa sortie de la Garde. Les débuts de cette bibliothèque furent modestes. On vota comme somme initiale pour l'achat des livres et abonnements aux journaux, vingt-cinq dollars. C'était un commencement. Au cours des années cette bibliothèque prit de l'envergure et a fourni aux membres de la Garde Lafayette, d'agréables délasséments. Cette bibliothèque avec sa salle de lecture, étaient situées au manège.

La Garde avait alors pour officiers civils, comme secrétaire: le lieutenant Comeau; trésorier, le caporal Pierre Caron et comme percepteur, le caporal E. Leclerc. Le lieutenant Comeau est aussi président du comité d'enquêtes.

C'est à la fin de cette année, 1893, qu'on décida d'avoir les exercices de tir au manège.

UN DEUIL

A peine l'année 1894 est-elle commencée que la Garde Lafayette est plongée dans le deuil par la mort de son second lieutenant, Gédéon Richard, très estimé, qui décéda le 1er février. La Garde assista en corps à ses funérailles et accompagna la dépouille au cimetière Saint-Augustin.

Le 4 mai suivant, un successeur au regretté lieutenant Richard est nommé. Par le choix unanime des membres, M. Trefflé Raiche qui avait déjà été lieutenant sous le capitaine Soly, fut élu second lieutenant.

Durant les années qui vont suivre, jusqu'à la guerre avec l'Espagne, la vie chez les "Lafayette" est, sans à-coups, sans heurts. C'est la routine des temps paisibles. On entretient l'intérêt chez les membres par des exercices

intelligemment conduits et par des assemblées récréatives et partis de plaisir.

Le 8 janvier, 1895, a lieu l'élection annuelle des officiers civils. Le résultat est que les mêmes officiers de l'année précédente restent en fonctions: le lieutenant Comeau, réélu secrétaire; le sergent Caron, réélu trésorier; le sergent Leclerc, réélu percepteur. Et, comme toujours, depuis l'établissement de la bibliothèque, le lieutenant Comeau est encore bibliothécaire. Il est à remarquer que le trésorier et le percepteur, au cours de l'année écoulée, ont avancé en grade dans l'ordre militaire, de caporaux ils sont devenus sergents.

Le 7 janvier de l'année suivante, donc en 1896, les membres de la Garde n'ont pas changé d'attitude à l'égard de leurs officiers civils et les mêmes sont réélus à leur charge respective.

Le capitaine Maynard est toujours au commandement, à la satisfaction de ses subalternes comme de ses supérieurs. La compagnie au cours de cette année 1896, se distingue aux exercices de tir et trois de ses membres sont reconnus dans la catégorie des bons tireurs. Le soldat Sylvio Leclerc, se classe premier et comme prix gagne une pipe en écume de mer. Le caporal Dionne vient en deuxième lieu et reçoit en récompense, un parapluie. Le capitaine Maynard arrive bon troisième et comme prix, remporte une épinglette de cravate.

En août de cette même année, à la fin du campement annuel du premier régiment, à Concord, le capitaine Maynard est promu au grade de major, preuve de la compétence de cet homme. Les membres de la Garde étaient certainement fiers et heureux de cette promotion accordée à leur capitaine, mais ils perdaient aussi un officier qu'ils appréciaient beaucoup.

C'est le 18 décembre, 1896, convoqués en assemblée par le major Maynard, les membres de la Garde sont appelés à choisir un successeur au capitaine qui est mainte-

nant major. Trente-sept membres se déclarent pour la promotion du lieutenant Comeau, au poste de capitaine et quatre donnent leur voix au second lieutenant Raiche. Le lieutenant Raiche présente alors une motion à l'effet que le lieutenant Comeau soit élu unanimement au grade de capitaine. Cette motion est acceptée d'emblée et le lieutenant Comeau est déclaré capitaine. Le second lieutenant est élu premier lieutenant et le sergent Pierre Caron est promu second lieutenant.

LE CAPITAINE COMEAU

Le capitaine Louis Comeau commande la compagnie à partir de son élection en décembre, 1896, jusqu'en février 1898, alors qu'il démissionne.

L'élection des officiers pour l'année 1897 se fit le 6 janvier. Le sergent E. Leclerc est élu secrétaire. Le lieutenant Pierre Caron est élu trésorier et le caporal A. Bouchard est choisi percepteur. Le capitaine Comeau demeure toujours à son poste de bibliothécaire.

Le 4 janvier, de l'année suivante on élit les officiers civils suivants: Secrétaire, le soldat Arthur Allison; trésorier, le lieutenant Caron, réélu; percepteur, le sergent A. Bouchard, réélu. (Il était caporal l'année précédente).

Le 4 février, 1898, le major Maynard préside à une assemblée pour élire un remplaçant au capitaine Comeau qui vient de démissionner. Le premier lieutenant Raiche est choisi à l'unanimité des voix pour ce poste. Le second lieutenant Caron devient premier lieutenant. Le sergent Frank Giguère est élu second lieutenant. Les caporaux Ubald Hébert, Sylvio Leclerc et Arthur Allison sont nommés sergents et les soldats J. Lavigne, M. Laprise, F. Lemay et F. Côté sont faits caporaux.

BRUITS DE GUERRE

Depuis plusieurs années, l'île de Cuba qui était alors une colonie de l'Espagne, était ravagée par la rébellion. Nombre de personnes aux Etats-Unis étaient sympathiques

aux rebelles cubains parce que, dit-on, ils étaient durement traités par les fonctionnaires espagnols.

Au moment où le capitaine Raiche prend le commandement de la Garde Lafayette, une grande effervescence à la tournure guerrière, se répandait dans le pays. Les relations avec l'Espagne étaient des plus tendues. Aussi, nos miliciens, subissant l'entraînement général, pensent, rêvent et parlent d'expédition contre l'Espagne.

Dans le but de protéger les intérêts des résidents américains à Cuba, le Président McKinley envoya un navire de guerre, le "Maine", à la Havane. Le 15 février, 1898, durant la nuit, le "Maine" sombra, après qu'une explosion mystérieuse eut déchiré ses flancs. Quoique personne ne puisse aujourd'hui accuser avec preuves à l'appui, les Espagnols de ce forfait contre toutes les lois de l'humanité et du code international, dans le temps, les esprits s'ameutèrent contre l'Espagne. Il était déjà évident que cet incident conduirait à la guerre. En effet les hostilités éclatèrent entre les deux pays, le 21 avril de la même année. Quatre jours après, les Etats-Unis déclaraient la guerre à l'Espagne.

LE CAPITAINE RAICHE

Les membres de la Garde Lafayette, s'attendaient chaque matin qui s'amenait, à être appelés sous les armes. "On redouble d'attention et de bonne volonté au cours des exercices militaires", disent les officiers d'alors. "Les hommes sont plus zélés et prennent leur tâche de soldats au sérieux."

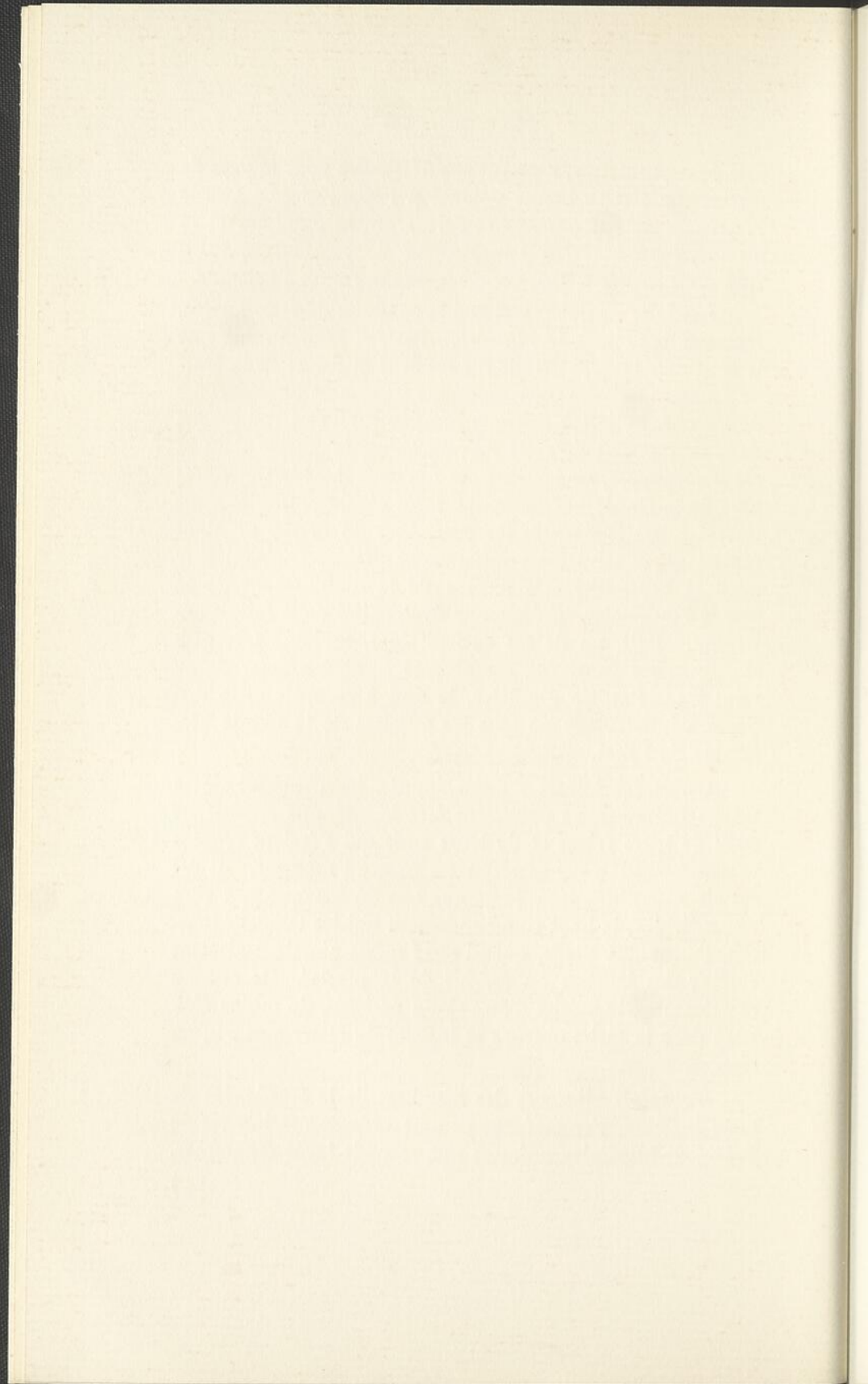
Le 14 mai, le capitaine Raiche annonce à ses hommes que le gouverneur Ramsdell a ordonné que le nombre d'hommes par compagnie de milice, soit porté à 81 soldats et trois officiers brevetés. En conséquence, une campagne de recrutement est ouverte pour atteindre l'effectif stipulé par la nouvelle ordonnance. Le manège est ouvert à tous les soirs, exceptés les dimanches pour faire des exercices et se perfectionner dans le maniement des armes.

Mais, toutefois, il ne fut pas nécessaire pour le pays de mettre toute cette bonne volonté à l'épreuve. La Garde Nationale ne fut pas mobilisée. L'armée régulière et la marine, renforcées par l'enrôlement de volontaires, suffirent pour mener à bien cette campagne contre l'Espagne.

Les faits d'armes ainsi que la conduite de cette guerre, relèvent de la grande Histoire. Mais il nous semble que le récit de quelques détails sur les faits et gestes de la Garde Lafayette et des contemporains locaux de cette époque déjà éloignée, jetant quelque lumière sur l'état des esprits dans ce moment de crise morale qu'est la guerre dans la vie d'un peuple, ne seraient pas déplacés dans la monographie de la Garde Lafayette, qui pour plusieurs motifs avait intérêt à suivre de près les péripéties du drame sanglant auquel notre pays était intimement mêlé. D'abord il y avait la possibilité très grande de la mobilisation de la Garde Nationale. C'était une éventualité qu'il fallait envisager. Puis, un de ses ex-capitaines, toujours très estimé, le major Maynard, est accepté comme officier de ce rang, dans l'armée régulière, le seul à recevoir cette distinction honorifique de tous les officiers de la Garde Nationale de l'Etat.

Outre cet intérêt d'ordre intime, les membres de la Garde Lafayette ne pouvaient être indifférents au sort de ceux de leurs frères et de leurs amis qui s'étaient enrôlés volontairement pour cette guerre contre l'Espagne. Il est certain que plusieurs d'entre eux ont dû envoyer aux cinq cents diables, le haut commandement qui les tenaient inactifs, l'arme aux pieds, quand ceux qu'ils aimaient allaient cueillir des lauriers au service de la patrie! Ils ont eu certainement le mérite d'être sinon patients, du moins résignés dans la tâche obscure et ingrate de rester au pays, en réserve.

Toutefois plusieurs des membres de la Garde, las de cette inaction, s'engagèrent comme volontaires lorsque le Président McKinley ordonna une seconde levée d'hommes.



DEUXIEME PARTIE

LA GUERRE D'ESPAGNE

Le capitaine Raiche avait une tâche difficile à remplir. L'heure présente était lourde de responsabilités pour qui-conque exerçait le commandement. Les esprits clairvoyants prévoyaient la guerre avec l'Espagne. Certes, ils n'envisageaient d'autre alternative qu'une victoire relativement facile pour nos armes, car personne n'ignorait la grande faiblesse intérieure et extérieure de l'Espagne.

Mais malgré toutes les prévisions favorables que l'on puisse faire, la guerre n'est-ce pas, est toujours un événement aléatoire, soumis aux caprices du hasard, et le chef digne de ce nom, doit s'appliquer à mettre tous les atouts dans son jeu, s'il ne veut courtiser la défaite. Il doit prévoir à toute éventualité possible; c'est sa tâche.

Cette préparation à la guerre qu'on sentait inévitable, s'imposait à divers degrés sur toute la hiérarchie militaire du pays. Davantage sur les chefs suprêmes, et par échelons, dans une mesure moindre, jusqu'aux capitaines de compagnies de milices.

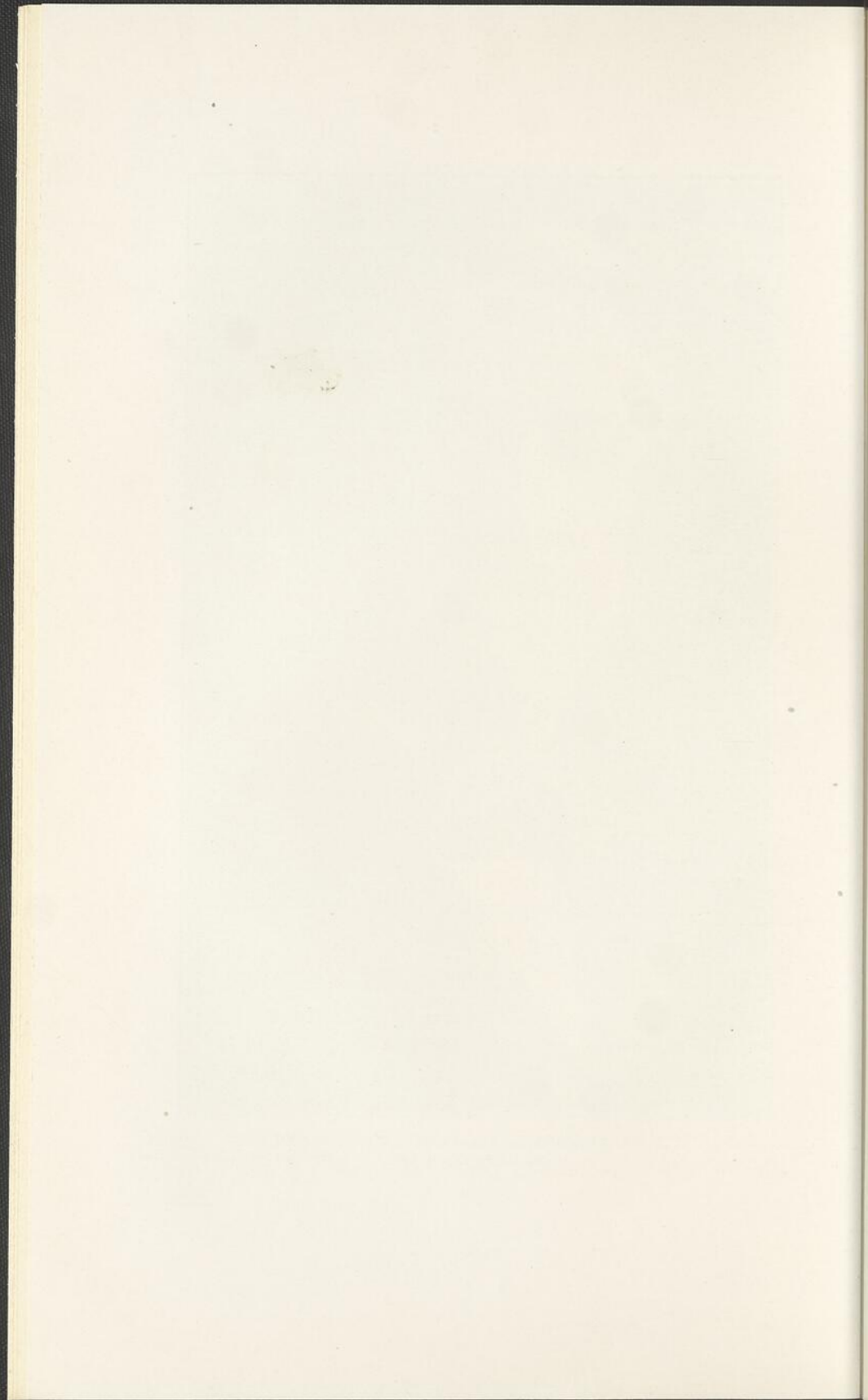
Aussi, dans chaque Etat de l'Union Américaine, les états-majors des brigades de miliciens, dès le printemps de l'année 1898, s'étaient mis à l'œuvre pour perfectionner l'organisation du système de la défense nationale. Au cas où cette guerre prendrait un développement inattendu, on savait que le gouvernement fédéral ferait appel aux services de la Garde Nationale. On était sur le qui-vive.

Pour ne citer qu'un exemple entre mille de cet esprit de préparation qui se manifestait dans tout le pays, nous rapportons ici une nouvelle qui constitue un renseignement pris sur le vif et fait bien voir ce que l'on faisait dans ce sens, à Manchester. Cette nouvelle fut publiée en date du 21 avril, 1898, dans "L'Avenir National", quatre jours avant la déclaration de guerre:

"La compagnie H, connue plus populairement sous le nom de Garde Lafayette du premier régiment de la Garde Nationale de l'Etat, a été passée en revue hier soir par le



S. H. LE MAIRE DAMASE CARON, M. D.
Manchester, N. H.



capitaine W.-S. Edgerley, le colonel W.-W. Scott, le major H.-E. Knight, le major A.-G. Straw, le capitaine F.-J. Shepard et le lieutenant R.-E. Walsh.

L'inspection a eu lieu dans l'arsenal de la Garde Lafayette où la Compagnie L du même régiment, devait aussi avoir son examen, hier soir.

La Garde Lafayette était au complet et sous le commandement du capitaine Raiche et des lieutenants Giguère et Caron. Elle a évolué avec toute la précision et l'ensemble désirables.

Les cadres de la Compagnie H sont à présent remplis, et l'apparence des hommes est des plus favorables. Les officiers qui ont passé l'inspection de la vieille Garde, (on l'appelait déjà la vieille Garde), n'ont eu que des éloges à lui faire, et aussi des mots d'encouragement, en faisant allusion aux troubles où le pays va peut-être être plongé."

Ainsi tous ces militaires sentaient déjà la poudre! Ils n'avaient pas tort, car quoiqu'ils ne le savaient pas encore, le soir du 21 avril, 1898, les hostilités entre l'Espagne et les Etats-Unis avaient éclatées au cours de cette même journée. Et le 25 avril, l'état de guerre avec l'Espagne était officiellement déclaré par le Président McKinley.

Le lendemain soir, un dimanche, à dix heures moins le quart, le tocsin somme tous les miliciens locaux de se rendre sans délai, au manège.

On peut s'imaginer l'effet qu'a produit cet appel aux armes chez la population locale. Les badauds comme les intéressés se pressent aux abords du manège. Une flamme de patriotisme brille dans les regards des jeunes hommes. Les miliciens arrivent en hâte pour recevoir les ordres qui les attendent. Serait-ce la mobilisation immédiate?..... Ou simplement une manœuvre de tactique?..... N'importe! On les appelle, ils répondent tous!

Des applaudissements saluent leur apparition, par groupes ou isolés. Des mains se tendent et des paroles

d'amitié s'échangent, rapides, fiévreuses, partant des lèvres de parents, de fiancés ou d'amis.

Un peu plus d'une heure après, tous les miliciens des compagnies locales sont présents. Il n'y a pas un seul *flanchard*! Les officiers comptent leurs hommes. Ils sont en tout, 322 soldats et dix-huit officiers.

La Garde Lafayette ne peut alors mobiliser que cinquante hommes, soit huit de moins que l'effectif en force, parce qu'elle n'a pas plus de fusils à sa disposition. Mais elle reçoit l'assurance que ce déficit sera comblé sous peu.

On explique aux miliciens que cet appel aux armes, à l'improviste, était une mesure de tactique dans le but de se rendre compte de l'état actuel de la Garde Nationale et de ses cadres. La même chose avait eu lieu simultanément dans tout le pays.

Le lendemain, les journaux locaux rapportent la rumeur que seul le troisième régiment du New Hampshire serait appelé à servir. Cette nouvelle cause beaucoup d'amertume chez les hommes du premier régiment, la Garde Lafayette comprise. De toutes parts partent des protestations. Officiers et soldats se déclarent tous anxieux de servir le pays et tous réclament le privilège d'aller sur les champs de batailles.

La rumeur qui voulait que seul le troisième régiment soit mobilisé persista si longtemps et souleva tant de récriminations parmi les membres du premier régiment que ses officiers crurent de leur devoir d'en savoir le bien-fondé. Ils s'informèrent auprès des autorités. Le 5 mai, dans ses colonnes "L'Avenir National" informe ses lecteurs que les officiers de la Garde Lafayette ont reçu l'assurance de l'Adjudant-Général même que la compagnie H sera la première appelée si le Président des Etats-Unis ordonne une autre levée d'hommes. Une première levée de troupes avait été faite à la fin d'avril.

Cette nouvelle fait prendre l'attente avec plus de patience. Les officiers de la Garde Lafayette déclarent qu'après avis donné, en dedans de vingt-quatre heures, ils sont

capables de remplir les cadres de leur compagnie, suivant l'effectif de guerre tel que demandé par la dernière loi de l'Armée adoptée par le Congrès, exigeant que l'effectif de paix de 58 hommes par compagnie de miliciens, soit porté à 98 soldats et trois officiers.

Le capitaine Raiche et ses lieutenants sont à l'œuvre. Tous les soirs, on s'exerce au métier des armes, au manège. Partout on ne parle qu'armements, engagement de volontaires, départs, mouvements des troupes! Les journaux abondent en nouvelles concernant les opérations, plans de campagnes, renseignements plus ou moins justes sur les mouvements des troupes navales et de terre du pays et de l'ennemi. Le patriotisme est à l'ordre du jour.

Manchester n'échappe pas plus que les autres centres au virus de la guerre. Un poète d'alors, un compatriote qui se dérobaît sous l'anonymat et dont on ignore encore l'identité, faisait paraître dans le journal "Union-Leader" de cette ville, la pièce suivante en vers écrits dans ce que les Américains appellent: un *dialect*. Si la langue dont se sert ce poète inconnu, n'est pas orthodoxe, le sentiment de patriotisme en est certainement sincère.

THE LAFAYETTE GUARD

Ma wife she say to me today you mak' mistake ol' man,
To join de Yankee harmy in de rank of Honcle Sam; ,
De worl' is full of commotion since hexplosion of de Maine,
And de .dev's to pay in Cuba and de paysmaster is Spain.
I say all right ol' woman let de summon come today,
And you'll find ol' Joseph ready for to arm and march away;
I'm as good for carry napkin on' to shoulder up ma gun,
As I was in Riel Rebellion on de ol' Sascatchewan.
De lan' of ma adoption is as good a home for me,
As across de line in Canada, ma native counterie.
Ma home, ma work, ma fren' are here, in fac' de hol' dem set;
So wat can I do but join de "Blue" in Guard of Layfayette!
I don't care me for noboday but stand up for de right.
If Honcle Sam he send de word an' tink hee's got to fight,
Good by ma work on Amoskeag—I leave it quick you bet—
An' join de boy wit' hutmos' joy in Guard of Layfayette!

So don't mak' fuss abot dis cuss an' don't be take it hard,
 If I, ol' Joe go soon to\ show ma color in de Guard;
 You say I've got some babby? I must stay right by dem? Nit!
 I will march beneath ol' "Glory" in the Guard of Layfayette!

 O! A'nt it mak' sensation on de street of Manchestar,
 W'en de horder come from Honcle Sam to march us down
 [to war!
 Nobodoy'll know dat dis is Joe from dear ol' Nicolet,
 W'en off I march jus' stiff lak starch, in Guard of Layfayette!

 Den Rosy dear don' drop dat tear, but cheerhup lak' ma joy,
 You know dat Maine went down in flame wit all de sailor boy!
 So if de blame is place on Spain, an' Honcle Sam say "get!"
 Just wish us well and shout lak' h..! for Guard of Layfayette!
 "OL' GUARD"

LE MAJOR MAYNARD

Le 7 mai, 1898, le 3ième régiment du New Hampshire est à Concord pour les manœuvres d'été. "L'Avenir National" publie à cette date, qu'on a appris de source officielle que le major Maynard, (Ménard dans la nouvelle), serait transféré au troisième régiment, en qualité de major pour faire du service actif. Cette nomination émanerait du gouverneur Ransdell. On tente d'interviewer le major Maynard, mais il refuse de parler, ne niant ni ne confirmant la nouvelle.

Quelques jours après, on apprend, cette fois de source autorisée, que le major Maynard ira faire du service actif au camp de concentration, à Chikamauga, Géorgie. Il est le seul officier de la milice de l'Etat à recevoir un brevet du gouvernement fédéral. Il doit partir prochainement.

Les amis de l'ex-capitaine Maynard, et ils étaient nombreux, s'organisent pour le fêter à son départ. Le 13 mai au soir on lui présente un magnifique cheval tout harnaché et une bourse de cinquante dollars. Le major parlait le lendemain.

Le cheval en question, toujours d'après les colonnes de "L'Avenir National", s'appelait "Topsy", était dressé pour la selle. Il avait été acheté de M. F.-X. Chenette.

On fit cette présentation à cette date du 13 mai. Nos compatriotes d'alors n'étaient certainement pas superstitieux. Ils eurent raison. Le cadeau fut accepté de grand cœur, sans arrière-pensée par le récipiendaire. Les événements justifèrent la confiance des donateurs comme de celui qui reçut ces dons, car le major Maynard se trouva toujours bien de "Topsy", qui ne le mena pas plus loin que les limites de Chikamauga où à part les ennuis inséparables de la vie monotone d'un camp de concentration, ne comportait pas de pire danger qu'une chute de cheval ou une attaque de fièvre maligne.

Le comité qui s'était chargé de fêter le major à son départ, était composé de: MM. Frank Parrott, Joseph Breault, Clément Beaudet, F.-X. Chenette, Charles Boisclair et Philippe Côté.

Le major Maynard, comme au temps où il était capitaine de la Garde Lafayette, puis major dans le premier régiment de la Garde Nationale de l'Etat, se révéla, à Chikamauga, excellent officier, jouissant de la considération de ses supérieurs et de l'affection de ceux qu'il commandait.

Une lettre d'un soldat, autrefois résident de Manchester et correspondant de "L'Avenir National", qui signait des initiales: J.-A. L., stationné à Chikamauga, rapporte que de tous les officiers instructeurs au camp de Chikamauga, le major Maynard est certainement le plus populaire parmi les soldats.

Et, toujours d'après cette lettre parue dans "L'Avenir National", le 4 octobre, 1898, le major Maynard était tenu en haute estime par son colonel, le colonel Rolfe. Ce correspondant relate alors qu'un jour, le colonel Rolfe, répondant à certaines allusions quelque peu désobligeantes à l'égard des "Frenchies" — il y en avait un certain nombre à ce camp de concentration — déclara sans ambages qu'il aimerait à en avoir quelques milliers de ces "Frenchies" de la trempe du major Maynard, nous aurions, dit-il, "les meilleurs soldats du monde!"

Dans cette même lettre et dans d'autres de ce même correspondant, parues dans "L'Avenir National", durant cette époque, on relate les misères qu'éprouvaient les officiers et soldats dans ce camp qui était d'une insalubrité notoire. Les soldats avaient à souffrir de la chaleur qui était torride. La nourriture, dit-on, était abominable. Toutes choses aidant, le physique des soldats s'en ressentait et ils devenaient la proie facile de fièvres malignes qui sévissaient à l'état endémique dans cette partie du pays. Avec cela, le moral du soldat ressentait le contre-coup de ses faiblesses physiques, et la discipline était franchement mauvaise.

Qu'il soit dit entre parenthèse que la correspondance intime et officielle du colonel Rolfe à ses amis et à ses chefs, corrobore les dires de ce correspondant dans ses lignes générales.

Puis on souffrait aussi de l'inaction. Les soldats désiraient partir au plus tôt pour la bataille. On s'englutissait moralement et physiquement dans ce misérable camp. Toutes ces plaintes justifiées ou mêmes imaginaires, ont leur place marquée dans le chapitre des glorieuses misères du soldat!

On sait trop d'ailleurs combien les troupes de notre richissime Oncle Sam, eurent à eudurer de ces sortes de souffrances inutiles et injustifiables, découlant de l'incompétence, de la mauvaise volonté, et de la *crapulerie* de certains personnages responsables, durant cette campagne contre l'Espagne. Mais de les répéter, tel n'est pas notre rôle. La chronique du temps a enregistré les plaintes lamentables de nos troupiers comme les éclaboussures des quelques procès retentissants qui suivirent la liquidation de cette guerre.

Et pendant que les troupes américaines vont cueillir des lauriers à Cuba, aux Philippines, nos miliciens de la Garde Lafayette se morfondent dans l'attente d'une mobilisation qui ne vient pas. N'importe, le capitaine Raiche,

avec sa compétence, sa fermeté tranquille, est toujours à la tâche, façonnant ses hommes, les tenant prêts, alertes, dispos même, capables de donner le meilleur d'eux-mêmes à l'instant où la patrie aurait besoin d'eux.

Ce fut une besogne ingrate, pleine de sacrifices accomplis dans l'ombre, que personne ne saura redire, qu'eurent à accepter les officiers et les soldats de la milice qui restaient au pays, en réserve, durant cette campagne. Il est dur pour des cœurs jeunes et généreux, pour des bras solides, de croupir dans l'inaction, dans des moments semblables! Il y a eu du mérite pour les membres de la Garde Lafayette comme des autres compagnies de miliciens, à continuer leur service alors que d'autres que l'on appelle des heureux, sont au premier plan et reçoivent les acclamations et les adulations bien méritées il est vrai, de la foule, tandis que l'on sait bien dans son for intérieur que *nous* qui restons, avons les mêmes ardeurs, le même vouloir de servir!..... et de se voir, par obéissance, reléguer dans l'ombre. Mais le Destin en avait décidé ainsi. La Garde Lafayette qui était certainement une compagnie d'élite dans la milice du New Hampshire, n'irait pas encore sur les champs de batailles pour donner la plénitude de sa valeur. Et cette guerre suivit le cours que l'on sait.

UN BAZAR

Nos miliciens de la Garde Lafayette songeaient aussi parfois à se distraire et à se créer des fonds pour pourvoir aux nécessités de leur organisation. Dans ce but, un grand bazar militaire fut organisé et qui s'ouvrit le 6 décembre, 1898, un mardi soir, par une grande parade où les autres organisations militaires de la ville prirent part.

Le brigadier-général Lane, de la milice de l'Etat, est en tête du défilé, suivit des compagnies locales de la milice et d'associations militaires: "Amoskeag Veterans", les "Knights of Saint John", les "Hibernian Rifles". Il y a foule sur le parcours et aussi au bazar qui se tient tous

les soirs à la salle Mechanic, rue Orange. Ce bazar se termine le samedi soir, et d'après le compte rendu des journaux locaux, obtint un très beau succès.

Le 3 janvier, 1899, on procède à l'élection annuelle des officiers civils de la Garde. Le capitaine Raiche préside cette assemblée. Le caporal A. Lavigne est élu secrétaire. Le lieutenant Caron est réélu trésorier et le sergent A. Bouchard est réélu percepteur.

Trois jours après, la Garde a une assemblée spéciale. Le lieutenant Pierre Caron a présenté sa démission comme trésorier et l'assemblée choisit le sergent Ubald Hébert pour lui succéder.

UN CONCOURS MILITAIRE

La guerre avec l'Espagne avait ouvert les yeux sur les ressources de défense que pouvaient offrir les milices d'Etat durant un conflit d'une envergure plus grande que cette dernière guerre. On résolut alors d'augmenter l'efficacité de ces corps de milices. Des lois nationales, à cet effet, furent adoptées par le Congrès des Etats-Unis, modifiant le statut des milices.

Le gouverneur Rollins, du New Hampshire, imitant les gouverneurs des autres Etats, voulut stimuler le zèle de la Garde Nationale, dans le but d'en tirer un meilleur rendement. Il lança un grand concours auquel devaient participer toutes les compagnies de miliciens du New Hampshire. Comme trophée, il offrit une coupe à la compagnie qui ferait meilleure figure au prochain campement, à Concord.

On savait ce que cela voulait dire chez les "Lafayette", car on se souvenait encore du triomphe des devanciers, sous le capitaine Soly. On voulait montrer que la Garde était composée d'hommes aussi capables qu'elle était alors à sa première victoire. Le capitaine Raiche, qui ne cédait en rien à son devancier, le capitaine Soly, se promit de décrocher cette coupe. Aussi, le concours et les conditions qui s'y rapportent sont-ils aussitôt connus que le capitaine

Raiche réunit ses hommes et les harangue en conséquence. Hélas! le capitaine Raiche n'a jamais couché sur papier la pièce d'éloquence militaire qu'il servit à ses miliciens, et la postérité ignorera toujours quels mots émouvants il employa en cette circonstance pour aiguillonner ses soldats. Mais on connaît le résultat et cela vaut un gros volume. Mais n'anticipons pas.

Durant des mois, au manège, les miliciens de la Garde Lafayette, s'exercent, soir après soir, avec acharnement. Oubliant la fatigue des répétitions inévitables des mêmes mouvements pour arriver à la perfection, pour atteindre ce fini, cet ensemble, ce quelque chose d'indéfinissable dans l'exécution des commandements que l'on trouve plus souvent chez les soldats de profession, mais plus rarement chez les miliciens qui ne sont après tout soldats qu'à "leurs heures", par avocation et non par vocation. Et on "re-met vingt fois sur le métier", et recommence jusqu'à ce que les officiers s'avouent satisfaits.

Le temps des grandes manœuvres arrive. Comme pour le premier triomphe de la Garde au temps du capitaine Soly, le résultat sera proclamé à l'issue de la revue des troupes, à la fin du campement. Des officiers de l'Armée Régulière ont été durant ces manœuvres, les juges. Les troupes ont été durant tout ce temps sous leur surveillance. Ces mêmes officiers seront les arbitres et leur décision sera finale.

LA COUPE ROLLINS

L'heure redoutable est arrivée. Toutes les compagnies du premier régiment sont rangées pour la revue. Les officiers font un dernier tour d'inspection. Puis le gouverneur Rollins, entouré de son état-major, s'avance vers les troupes et appelle le capitaine Raiche. Il lui remet la coupe, trophée convoité par tout le régiment! Il lui adresse des félicitations chaleureuses, à lui, à ses officiers, à ses soldats. Encore une fois, la Garde Lafayette est à l'honneur. Le régiment lui présente les armes. On ap-

plaudit avec frénésie. C'est bien la meilleure compagnie du régiment! Et, nous disent des témoins oculaires, plusieurs des officiers et soldats de la Garde sont émus jusqu'aux..... larmes! Et pourquoi pas?

Le 16 septembre de la même année, la Garde Lafayette faisait partie du cortège d'honneur qui allait recevoir à la gare les "Sheridan Guards" qui revenaient du camp de Chikamauga. Les journaux locaux rapportent que tous ses pauvres "gars" sont amaigris et semblent avoir souffert du climat de la Géorgie et des conditions insalubres du camp, telles que le disaient les missives du correspondant de "L'Avenir National" qui signait des initiales J. A. L.

HONNEUR A DEWEY

Entretemps le pays tout entier se préparait à faire une réception nationale au "héros de Manille", l'amiral Dewey, que l'on attendait prochainement à New-York, revenant à bord de l'"Olympia".

Chaque Etat enverrait à cette réception que l'on voulait grandiose, une délégation de hauts dignitaires et aussi des miliciens pour le cortège. La Garde Lafayette qui était officiellement reconnue comme le corps d'élite des milices du New Hampshire était désignée d'avance pour cet honneur. Le 28 septembre, 1899, elle partait d'ici, son capitaine en tête, pour les fêtes de Dewey à New York. Encore une fois, la population de Manchester, les franco-américains surtout étaient fiers de sa *vieille* Garde Lafayette qui n'avait pas démeritée de ses devanciers. Le capitaine Raiche était un chef compétent et ses hommes étaient dignes de lui.

Le 2 janvier, 1900, le capitaine Raiche préside à l'élection des officiers civils. Le sergent A. Lavigne est réélu secrétaire; de même pour le lieutenant Caron qui est réélu trésorier et le soldat H. Ladrière est élu percepteur.

Une assemblée spéciale est appelée le 20 février suivant par le capitaine Raiche pour nommer un remplaçant

au lieutenant Caron qui a démissionné. Le second lieutenant Frank Giguère est élu à ce poste et le sergent Ubald Hébert devient second lieutenant.

Seules les affaires de routine occupent la Garde au cours de cette année.

Le 4 janvier, 1901, a lieu l'élection des officiers civils. Le sergent A. Lavigne est encore réélu secrétaire; la même chose pour le trésorier qui est le second lieutenant Hébert, réélu. Le sergent Sylvio Leclerc est élu percepteur.

Cette année 1901 s'écoule sans incidents remarquables pour la Garde.

Le 7 janvier, 1902, on procède à l'élection des officiers civils. Le sergent Lavigne est toujours réélu secrétaire; la même chose pour le lieutenant Hébert qui reste trésorier. Le soldat Maurice Nolet est élu percepteur.

LE MAJOR RAICHE

Durant le campement annuel du premier régiment à Concord, au cours du mois de juin, le capitaine Raiche est promu major. C'était une marque d'appréciation des autorités militaires envers cet officier qui avait donné un si bel essor à la Garde Lafayette. Par la suite, le major Raiche allait obtenir des grades plus élevés encore. De fait, il est le seul franco-américain dans le New Hampshire à atteindre aussi haut dans la hiérarchie militaire de la milice de l'Etat et devenir colonel.

Le 5 septembre de la même année, une assemblée spéciale est convoquée pour élire un capitaine. Le major Raiche préside. Le scrutin donne trente-deux voix sur trente-sept en faveur du premier lieutenant Giguère et cinq pour le second lieutenant Hébert. Le lieutenant Giguère décline la charge en faveur du lieutenant Hébert, après avoir chaleureusement remercier les membres de la Garde du vote élogieux qu'ils venaient de lui donner. Par un vote unanime le lieutenant Hébert est élu capitaine. Le sergent A. Bouchard est élu second lieutenant.

LE CAPITAINE HEBERT

Le capitaine Hébert se trouvait au commandement de la plus belle compagnie de la Brigade de l'Etat. Il s'appliqua à maintenir le niveau élevé atteint par la Garde, sous l'excellente direction du capitaine Raiche.

En janvier, 1903, l'élection des officiers civils eut lieu, sous la présidence du capitaine Hébert. A cette assemblée, le capitaine Hébert présente sa démission comme trésorier et il est remplacé dans cette fonction par le lieutenant Bouchard. Le sergent Lavigne est une fois de plus réélu au poste de secrétaire et le caporal Nolet est réélu percepteur.

C'est à l'assemblée mensuelle d'avril que l'on présente le rapport final du bazar militaire annuel de la Garde. Les recettes nettes ont été de \$207.32. On accorde des prix à ceux qui ont vendu le plus grande nombre de billets. Le premier prix est décerné au caporal Nolet qui en a vendu pour la valeur de \$111.50. Le second prix échoit au sergent Philippe Doucette qui a vendu pour \$90.00 en billets. Le troisième prix revient au soldat Leduc qui en a vendu pour \$37.50. On peut voir qu'il y avait du dévouement parmi les membres de cette Garde par le résultat obtenu dans cette circonstance.

A l'assemblée mensuelle de juin, le sergent A. Lavigne présente sa démission comme secrétaire. Il a pour successeur, le soldat J. J. Matteau.

Le 5 janvier, 1904, a lieu l'élection annuelle des officiers civils. Le soldat Matteau est réélu secrétaire et le lieutenant Achille Bouchard est réélu trésorier. Le sergent Théodore Isabelle est élu percepteur. Le capitaine Hébert présidait à cette élection.

Le sergent Isabelle, à l'assemblée mensuelle du 4 octobre, démissionne comme percepteur et le sergent Philippe Doucette lui succède pour le reste de l'exercice.

L'élection des officiers civils pour l'année 1906 a lieu le 6 janvier, sous la présidence du capitaine Hébert. Le

soldat Georges Biron est élu secrétaire. Le lieutenant Bouchard demeure trésorier pour une autre année, et de même pour le sergent Doucette qui est réélu percepteur.

A l'assemblée mensuelle du 8 juillet de la même année, le lieutenant Giguère est élu secrétaire pour le reste du terme, remplaçant le soldat Biron qui a démissionné.

Le capitaine Hébert annonce aux membres de la Garde qu'il se verra, sous peu, forcer d'abandonner le commandement de la Garde, par cause des exigences multiples de la conduite de ses affaires. Il donne sa parole qu'il demeurera à son poste cependant, aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour le bien de la Garde.

Le 6 janvier, 1907, le soldat J. Boivin est élu secrétaire et le lieutenant Bouchard est réélu trésorier. Le capitaine Hébert présida à cette élection annuelle des officiers civils.

Le 1er mars de la même année, le major Raiche préside à l'élection d'un successeur au capitaine Hébert qui se retire.

L'élection se fit rapidement n'exigeant qu'un seul tour de scrutin pour chaque poste à remplir. Le lieutenant Frank Giguère est élu capitaine. Le second lieutenant Achille Bouchard devient premier lieutenant et le premier sergent, Sylvio Leclerc devient second lieutenant.

LE CAPITAINE GIGUERE

Durant le terme d'office du capitaine Giguère, la Garde Lafayette se voit réorganiser presque totalement. Nombre de nouvelles recrues sont enrôlées dans ses rangs, remplaçant des membres qui se retirent pour des motifs variés: occupations qui ne laissent pas suffisamment de loisir; changement de domicile et le reste. Ces changements ne rendent pas facile la tâche du nouveau capitaine et de ses lieutenants, cependant d'après le rapport annuel de l'Adjudant-Général, Harry-B. Cilley, au gouverneur, l'on voit que la Garde Lafayette qui est maintenant la compagnie A dans le premier régiment est toujours hautement cotée.

Elle se distingue aussi par son efficacité aux exercices de tir à la cible et plusieurs de ces membres sont reconnus comme bons tireurs. Nous y reviendrons dans l'ordre chronologique.

Le 4 janvier, 1908, a lieu l'élection d'un secrétaire et d'un trésorier, sous la présidence du capitaine Giguère. Le soldat Joseph Caron est élu secrétaire et le lieutenant Bouchard est réélu trésorier, toujours.

Durant l'année, 1907, plusieurs ordonnances découlant de nouvelles lois adoptées par le Congrès des Etats-Unis et l'Assemblée Législative de l'Etat, modifient l'organisation de la Garde Nationale. Les officiers en charge ont la tâche de mettre en vigueur ces changements. D'autres se font aussi au cours de l'année suivante.

Le 3 janvier, 1908, le sergent J.-O. Boivin est élu secrétaire et le lieutenant Bouchard est réélu trésorier à l'assemblée d'élection annuelle des officiers civils, présidée par le capitaine Giguère.

Dans son rapport du 21 février, 1908, l'Adjudant-Général Cilley, après sa tournée d'inspection, écrit au sujet de la Compagnie A, ou Garde Lafayette:

"Cette Compagnie s'est conformée à l'Ordonnance Générale no. 18 et a un effectif de 58 hommes. Cinquante-cinq soldats et trois officiers étaient présents à l'inspection, donnant une moyenne de présence de 95 pour cent.

"Le capitaine a fait rapport que trente-deux exercices ont eu lieu au cours de l'année écoulée et que la moyenne de l'assistance à ces exercices a été de 80 pour cent.

"Il n'y a pas eu d'exercices de tir au manège ni de cours sur les premiers soins à donner aux blessés, au cours de l'année. Le capitaine rapporte de fréquentes visites du commandant du bataillon et aussi du lieutenant-colonel du régiment.

"Cette compagnie, au cours des quatre derniers mois précédant l'inspection, a subi une réorganisation presque complète, et environ 70 pour cent de ses membres sont des nouvelles recrues enrôlées durant cette période. L'offi-

cier en charge mérite des éloges pour le bon état dans lequel se trouve cette compagnie. Officiers et soldats remplissent leur fonction d'une façon vraiment bonne et manifestent un intérêt des plus vifs pour leur métier de soldats. Cette compagnie occupe des quartiers de premier ordre dans le manège de l'Etat et se sert du champ de tir du bataillon de Manchester, (situé au lac Massebesic). Nous avons trouvé ses quartiers en bon ordre et les magasins et l'équipement sont en bon état."

(Signé) :

HARRY-B. CILLEY

Major-Général et Adjudant-Général.

Dans une note de son rapport, l'Adjudant-Général Cilley, explique que les officiers de l'Etat-Major et les six compagnies du régiment, à Manchester, sont unis en une société d'actionnaires qui possède un champ de tir à leur usage. Cette société a pour nom: "Manchester Battalion Rifle Range". L'association a un terrain de 132 acres, aux confins de la ville, où sont installées diverses cibles pouvant servir au tir de la carabine et du revolver, soit à cent verges, 500 et jusqu'à 1000 verges. Avec les autres compagnies locales de milices, la Garde Lafayette a droit à l'usage de ce champ de tir.

Parlant des officiers du premier régiment, l'Adjudant-Général dit que "ce sont tous des hommes jouissant d'une réputation enviable dans le monde des affaires et dans la société. Ce sont tous des soldats de carrière qui ont gravi l'échelle, échelon après échelon, dans la milice de l'Etat. Ils font preuve d'un grand intérêt pour le bien-être et l'avancement du régiment, et d'une grande bonne volonté et dévouement envers l'organisation et ils consacrent une grande partie de leur temps à ses intérêts."

Il est à remarquer, n'est-ce pas, que sur l'Etat-Major on y lit le nom de l'ex-capitaine Raiche qui est parvenu au grade de lieutenant-colonel. Puis il y a les officiers de

la Garde. Le capitaine Giguère et les lieutenant Bouchard et Leclerc. Le rapport élogieux de l'Adjudant-Général est à leur crédit.

Tel que nous l'avons mentionné déjà, la Compagnie A possédait à cette époque d'excellents tireurs. Sans entrer dans des détails techniques, nous nous bornerons à mentionner les noms de ces tireurs:

En tête nous placerons le lieutenant-colonel Raiche qui décrocha dans un concours, 257 points. Puis dans la compagnie A on relève les noms suivants: le lieutenant Achille Bouchard; le lieutenant Sylvio Leclerc; les sergents D. Francœur, T. Isabelle; les soldats, A. Bernard, P. Ferland, H. Senneville et E. St-Jean. Le lieutenant Bouchard, les sergents Isabelle et Francœur et les soldats Bernard et Ferland, s'étaient déjà classés pour l'excellence de leur tir durant des concours précédents. Plusieurs concours de tir ont lieu au cours des années 1908 et 1909, et les nôtres y font toujours bonne figure.

Reprenons le fil de la chronique de la Garde.

A l'assemblée du 4 septembre, 1908, le soldat R.-H. Plante est élu secrétaire pour le reste du terme, succédant au sergent Boivin, démissionnaire.

L'élection des officiers civils pour l'année 1909 eut lieu le 13 janvier. Le soldat Arthur Archambault est élu secrétaire et le lieutenant Bouchard est réélu, comme toujours, trésorier. Les mêmes officiers civils sont réélus à l'élection annuelle de l'année 1910, le 1er février.

Le 13 février suivant, le major Michael-J. Healy préside à une assemblée pour élire un remplaçant au capitaine Giguère qui se retire. A l'unanimité des voix, le lieutenant Leclerc est choisi capitaine. Trois candidats se présentent pour le poste de second lieutenant, laissé vacant par la promotion du lieutenant Leclerc. Le sergent Omer Vallière reçoit sept voix; le sergent Aimé Génard, deux voix; et le sergent Oswald Dugrenier, quatorze voix. Ce dernier devient second lieutenant.

LE CAPITAINE LECLERC

La compagnie est maintenant sous le commandement de celui qui devait servir deux termes consécutifs comme capitaine, le premier et le dernier à recevoir cette distinction, car il était destiné à voir la dissolution de la Garde Lafayette. Mais personne, au moment de son élévation, n'entrevoyait cette possibilité. La paix régnait partout. Le rôle de la milice se bornait à se tenir prête pour policer le territoire de l'Etat en cas de troubles intérieurs, relativement parlant plutôt anodins, tels que grèves possibles, mais pas plus. Cependant, le Destin tenait en réserve plusieurs événements lourds de charges, de responsabilités et de sacrifices.

L'élection des officiers civils pour l'année 1911 a eu lieu le 7 avril. Ordinairement elle se faisait au commencement de l'année mais par des circonstances incontrôlables on en retarda l'exécution. Le sergent Omer Vallière est élu secrétaire et le lieutenant Oswald Dugrenier, trésorier. A cette réunion, l'assemblée décide que désormais les responsabilités du trésorier seront couvertes par un cautionnement de \$200 et les frais de ce cautionnement seront à charge à la compagnie. Cette mesure est adoptée pour protéger celui qui accepte cette fonction de la gérance des finances, et du même coup protège aussi l'association.

PIEUSE COUTUME

C'est en cette année 1911 que la Garde Lafayette prit l'initiative d'un mouvement des plus louables et qui est devenu par la suite une coutume fidèlement suivie depuis: celle de faire célébrer une messe militaire dans un de nos cimetières canadiens.

Après de nombreuses démarches, aidée par la Garde Champlain, une garde indépendante, et avec le concours des sociétés religieuses et fraternelles locales, elle réussit à organiser une démonstration religieuse à l'occasion du "Memorial Day" ce 30 mai, 1911.

Cette première messe du "Jour du Souvenir" à Manchester fut célébrée au cimetière St-Augustin par M. le curé J.-Augustin Chevalier, de regrettée mémoire. Le sermon de circonstance fut prononcé par le frère du capitaine Leclerc, M. l'abbé Joseph-G. Leclerc, dans le temps, à la cure de Hillsborough.

L'assistance était considérable et la piété de cette foule était si évidente que les autorités religieuses jugèrent que ce mouvement méritait d'être répété chaque année. Depuis cette date jusqu'à la déclaration de la Guerre Mondiale, la Garde Lafayette s'occupa chaque année d'organiser cette démonstration de pieux respect envers nos morts au service du pays. Après la disparition de la Garde, au retour de la guerre, les Légionnaires du Poste Jutras, dont plusieurs sont des anciens membres de la Garde, ont repris cette coutume qui est encore fidèlement suivie.

Le major Healy préside le 15 novembre de la même année, une assemblée élective. Il s'agit de nommer un premier lieutenant. Cette élection fut une des plus vivement contestées dans les annales de la Garde Lafayette. Il fallut six tours de scrutin pour déterminer le vainqueur. Le premier tour de scrutin donna à l'ex-capitaine Hébert, douze voix, il en fallait au moins seize pour avoir le vote majoritaire. Le sergent Archambault en reçut trois; le sergent Vallière, dix; le sergent Frank Desfossés, six voix. Donc, personne n'est élu.

Au deuxième tour, l'ex-capitaine Hébert décroche quatorze voix; le sergent Vallière dix, le même nombre qu'au premier tour; le sergent Archambault en reçoit quatre et le sergent Desfossés, six.

Au troisième tour, le résultat est identique au précédent. Aucun déplacement de voix.

Au quatrième tour et cinquième tour aucun résultat définitif. Les voix se déplacent mais pas suffisamment pour donner la victoire à aucun des candidats.

Au sixième et dernier tour, l'ex-capitaine Hébert reçoit seize voix. Le sergent Archambault, une voix, le ser-

gent Vallière, neuf voix et le sergent Desfossés, six voix. L'ex-capitaine Ubald Hébert est élu premier lieutenant.

Le 10 janvier 1912, on fait l'élection des officiers civils. Le sergent Vallière est réélu secrétaire et le lieutenant Dugrenier est aussi réélu trésorier. Le soldat Stanislas Dionne est nommé percepteur.

Le 8 mai de la même année, le lieutenant Hébert est élu trésorier pour finir le terme inachevé du lieutenant Dugrenier qui a démissionné.

Le 3 janvier, 1913, les officiers civils suivants sont choisis: secrétaire, le sergent Vallière, réélu; trésorier, le lieutenant Hébert, réélu; percepteur, le soldat Dionne, réélu aussi.

Au cours de l'année, la Garde Lafayette prêta son concours à la grande démonstration de la Brigade des Volontaires Franco-Américains comme elle l'avait toujours fait par le passé, pour toutes nos sociétés nationales et franco-américaines.

Le 9 janvier 1914, l'assemblée se choisit comme officiers civils: le sergent William-H. Jutras comme secrétaire; le lieutenant Hébert, comme trésorier, réélu pour un troisième terme consécutif et de même le percepteur, le soldat Stanislas Dionne qui est aussi réélu une troisième fois.

A l'assemblée mensuelle de mars, le trésorier, le lieutenant Hébert, rapporte que la compagnie a en caisse la rondette somme de \$650.99. La compagnie A était en demeure de faire honneur à ses obligations financières. D'ailleurs que le montant en caisse fût élevé ou modeste, la Garde Lafayette a toujours honoré ses obligations. Lorsqu'au début, le précieux métal était nécessairement plus rare, elle avait eu des amis généreux qui pourvoyaient à tous ces besoins. De même lorsque des circonstances se présentaient qui exigeaient un surcroît de dépenses, les bienfaiteurs de la Garde, et ils étaient nombreux, se cotoyaient volontiers pour solder la dépense. A ce sujet, nous

référons nos lecteurs à la page 103 de ce volume où une liste ancienne des amis de la Garde est publiée. A notre regret c'est la seule que nous ayons pu trouver.

A l'assemblée mensuelle de septembre, 1914, le caporal John-B. Morrisette est choisi secrétaire pour finir le terme inachevé du sergent W.-H. Jutras qui a démissionné.

Les officiers civils choisis pour l'année 1915, à l'assemblée du 8 janvier, sont les suivants: secrétaire, le caporal Morrisette, réélu; trésorier, le sergent Jutras. Le trésorier rapporte que la Garde Lafayette a la somme de \$742.28 en caisse.

Le major Eugene-T. Sherburne, préside à l'élection d'un premier lieutenant, à une assemblée spéciale qui eut lieu le 15 septembre de la même année. Quarante-huit membres sont présents. Il fallait donc qu'un candidat réunisse vingt-cinq voix pour être élu.

Le premier tour de scrutin donne quatre voix au second lieutenant Oswald Dugrenier; dix-huit voix au sergent Aimé Genard; neuf voix au sergent Frank Desfossés, et dix-sept voix au sergent William-H. Jutras.

Le second tour de scrutin donne encore quatre voix au second lieutenant Dugrenier; dix-huit voix au sergent Genard; neuf voix au sergent Desfossés et dix-neuf, au sergent Jutras.

Le major Sherburne, désirant mettre fin à cette lutte électorale qui menaçait de se prolonger indéfiniment, propose que les deux candidats ayant obtenu le plus petit nombre de voix, se retirent. Le lieutenant Dugrenier et le sergent Desfossés y consentirent volontiers.

Il ne restait donc plus sur les rangs que les sergents Genard et Jutras. Le premier reçut au tour suivant du scrutin, vingt-neuf voix et le dernier, vingt-et-une voix. Le sergent Genard est déclaré élu premier lieutenant.

Le 12 janvier, 1916, on procède à l'élection des officiers civils. Le sergent Morrisette est réélu secrétaire. Le sergent Jutras est réélu trésorier et le capitaine Leclerc

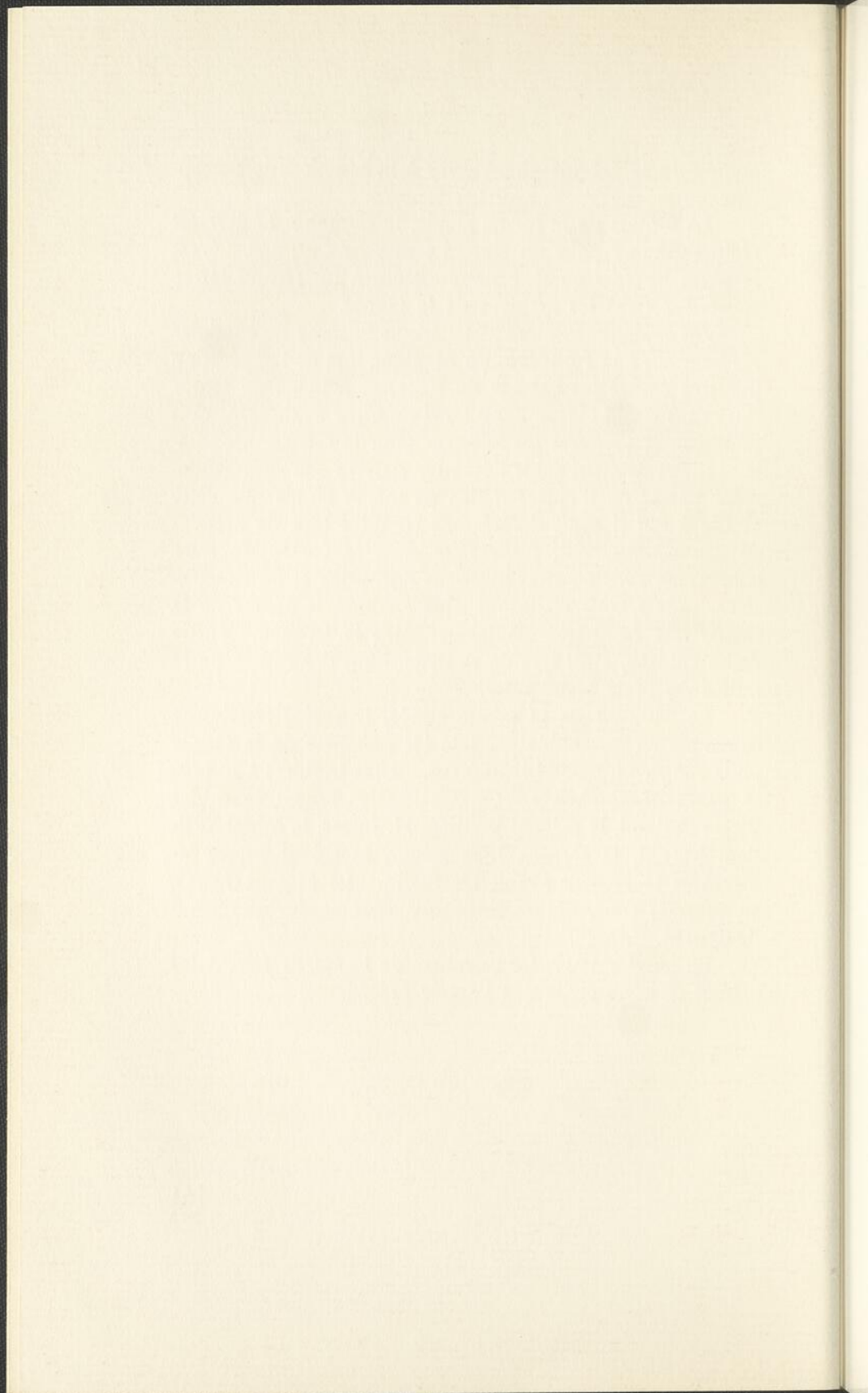
nomme le soldat Joseph Mooney à la fonction de percepteur.

Le 8 mars de la même année, le capitaine Leclerc est réélu capitaine pour un second terme de cinq ans. C'est la première fois qu'un officier est élu à un second terme consécutif dans les archives de la Garde.

Au capitaine Leclerc allait échoir la tâche de conduire ses hommes aux frontières du Mexique lors de l'expédition punitive contre les bandits de Villa, et à peine de retour du Texas où la Garde avait servi de vigie avancée, il doit mobiliser et préparer ses hommes pour la Guerre Mondiale. Il devait aussi subir l'épreuve de voir son commandement passer en d'autres mains en même temps que cette Garde à qui il avait donné sans compter tant de preuves de son dévouement, disparaître dans la fusion de cette compagnie avec d'autres miliciens du Maine et du Connecticut. Mais nous traiterons plus au long le séjour de la Garde aux frontières mexicaines dans la troisième partie de ce volume, ainsi que de sa disparition des cadres de la milice du New Hampshire.

Le 21 avril de la même année, le major Sherburne convoque en assemblée spéciale les membres de la Garde pour choisir un second lieutenant. Les candidats à ce poste s'avèrent nombreux. On vit sur les rangs: le soldat Pierre Ferland, le sergent William-H. Jutras, le soldat William Martel, le sergent J. Sansoucy, le soldat Pierre St-Pierre et le sergent Frank Desfossés. Le sergent Jutras, au premier tour, obtint vingt-trois voix et devint second lieutenant.

En janvier 1917, les membres de la Garde élirent les mêmes officiers civils que l'année précédente.



TROISIEME PARTIE

L'EXPEDITION PUNITIVE CONTRE LE MEXIQUE

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre auxquels la Garde Lafayette est intimement mêlée, il est nécessaire de passer brièvement en revue les causes majeures qui, en cette année 1916, ont déterminé le gouvernement américain à intervenir par la force armée dans la politique de nos voisins du sud, les Mexicains, jusqu'à envahir leur territoire pour châtier des actes de brigandage devenus intolérables pour nous.

Depuis longtemps déjà, nos voisins étaient aux prises avec la révolution. Chez-eux, ces guerres intestines sont devenues presque un passe-temps national. Tant qu'ils se battent entr'eux, passe encore, mais qu'ils envahissent notre territoire et y commettent des attentats contre la vie et la propriété de nos concitoyens, cela n'est pas permissible. Il fallait agir promptement et avec une main de fer!

C'est précisément la situation telle qu'elle était entre les deux pays, à la date du 9 mars de cette année 1916, alors qu'une bande de brigands commandée par Francisco Villa, attaqua une ville américaine, Columbus, Nouveau-Mexique, située à la frontière. Dans cette razzia, les bandits mexicains avaient tués quatre civils américains et trois soldats du 13ième régiment de cavalerie, sans compter les dommages à la propriété des citoyens de cette ville. C'en était trop!

Au Mexique, Carranza était le président d'un gouvernement "de facto". Mais ce gouvernement était loin de gouverner. Les bandes de Francisco Villa tenaient en échec les troupes carranzistes et se livraient à toutes sortes d'actes de violence contre leurs concitoyens et mêmes les étrangers.

Comme chacun sait, les Américains étaient détenteurs de nombreuses mines, puits de pétrole et autres richesses naturelles du pays qu'ils exploitaient alors comme ils le font encore d'ailleurs aujourd'hui.

Soit faiblesse, soit connivence ou mauvaise volonté, le gouvernement carranziste souffrait cet état de choses et tous ses efforts restaient vains pour y remédier, offrant à notre gouvernement de vagues promesses de redressement au lieu de garanties solides. La razzia de Villa contre Columbus, força notre gouvernement à recourir aux grands moyens.

Le Président Wilson exigea du gouvernement mexicain, l'arrestation et le châtiment de Villa et de ses lieutenants ainsi que des réparations adéquates. Et sachant bien que Carranza était trop mal assis sur son fauteuil de président pour donner satisfaction pleine et entière, le Président Wilson et son cabinet décident d'entreprendre de châtier les coupables. Une expédition punitive est ordonnée contre Villa. Le général Funston, qui est déjà à la frontière avec des troupes régulières, est chargé de partir à la poursuite du bandit Villa sur le territoire mexicain pour s'emparer de sa personne et le châtier comme il le méritait. Le brigadier-général Pershing, a la haute direction de cette expédition.

Le 8 avril, on parle couramment de mobiliser les miliciens de la défense côtière pour aller à la frontière monter la garde afin de mettre un plus grand nombre d'hommes au service du général Funston, libérant ainsi les troupes régulières qui sont à garder les *Marches* du Mexique. La mobilisation de la Garde Côtière augmenterait l'effectif de l'armée, de dix mille hommes.

La situation à l'intérieur du Mexique est loin de s'être améliorée. La présence des troupes américaines, à la poursuite de Villa qui s'échappe toujours, vexe profondément le patriotisme des Mexicains. Un vent de chauvinisme porte plusieurs d'entre eux à des actes de violence contre les Américains résidant dans le pays. Carranza et ses partisans prétendent qu'ils sont capables de mâter eux-mêmes les mutins sans l'intervention armée des Etats-Unis. Mais toutes ces protestations de leur part n'aboutissent à aucune

amélioration et le banditisme continue de plus belle sur toute l'étendue du territoire mexicain.

Carranza, dans une note au Président Wilson, demande le retrait immédiat des troupes américaines sur le sol mexicain. Notre gouvernement qui n'a aucunement confiance dans la capacité de Carranza et de son gouvernement plutôt de nom qu'en puissance, dans une note diplomatique envoyée le 22 mai, et qui sent déjà l'ultimatum, refuse catégoriquement d'accéder à cette demande et avertit le gouvernement carranziste qu'il sera tenu responsable de tout acte de violence contre la majesté du peuple américain et de ses sujets en territoire mexicain.

LA MOBILISATION

La réaction de cet avertissement se manifesta au Mexique par une recrudescence d'hostilités envers les Américains. Le corps expéditionnaire de l'Armée Régulière des Etats-Unis au Mexique, se voit à un certain moment dans une posture pleine de danger. Ses voies de communications avec la frontière américaine dans la province de Chihuahua sont menacées de rupture. Il faut parer à ce danger. Des renforts sont envoyés au général Funston.

Le 18 juin, le Président Wilson ordonne la mobilisation générale de la Garde Nationale qui ira garder la frontière mexicaine, remplaçant les troupes régulières que l'on pourra alors tenir à la disposition du corps expéditionnaire.

Cet ordre de mobiliser arrive à cette date, un dimanche, tard dans la soirée. Ce n'est que le lendemain que cette mobilisation commence ici. Le tocsin appelle aux armes les miliciens locaux, à midi moins le quart.

On s'attendait à cet appel. Aussi, moins d'une heure après, tous les soldats de la Garde Lafayette et des autres compagnies locales sont présents. Une foule anxieuse se presse autour du manège, à l'affût des nouvelles.

Le New Hampshire est appelé à fournir un régiment d'infanterie, une batterie d'artillerie de campagne, un

corps de sémaphoristes (Signal Corps), une troupe de cavalerie. Le rassemblement de ces unités se fera à Concord et le colonel Michael-J. Healy, de Manchester, a le commandement de l'infanterie. Le premier régiment est appelé au service. La composition du corps de fantassins du New Hampshire est ordonnée ainsi: Quatre compagnies de Manchester, les Compagnies A, B, F et K; deux compagnies de Nashua: I et D; deux compagnies de Keene: G et H; deux compagnies de Concord: E et C; une compagnie de Newport, M; une compagnie de Berlin, L; et la batterie de canons à tir rapide ou mitrailleuses de Franklin. L'effectif du régiment est porté de 1,300 hommes à 1,836 hommes et le recrutement est à l'ordre du jour.

Tous les miliciens réunis au manège sont passés en revue par leurs officiers. On leur accorde quelques heures de congé avec ordre de rassemblement au manège pour quatre heures précises, alors qu'ils devront partir par convoi de chemin de fer en destination de Concord. Chacun en profite pour aller faire de rapides adieux aux parents et amis. À quatre heures de l'après-midi, tous sont retournés au manège. Mais on ne part pas encore. Entretemps un contre-ordre est venu de Concord. Les miliciens passeront la nuit au manège pour partir seulement que le lendemain. Les intéressés eurent vite vent du retard. Plusieurs centaines de personnes passèrent la nuit dans le voisinage du manège.

Le lendemain, de bonne heure, il y avait déjà foule autour de la salle d'armes. Les parents surtout se demandaient: "Aurons-nous la chance de voir notre enfant, de l'embrasser encore une fois avant son départ?"

Ils eurent ce bonheur. Les officiers en effet permirent aux parents, aux épouses, de voir pendant quelques instants, ceux qui allaient partir.

Nous ne décrivons pas les touchantes scènes de ces moments d'adieux. La plupart d'entre nous en avons vécu la pathétique intensité, et toute parole si riche soit-elle en

signification reste en-dessous de la vérité. Toutefois, nous dirons à nos lecteurs, que si dans cette minute brève de la séparation où l'on réalise la portée du sens de cette chanson bien connue du "Départ", que: *Partir c'est mourir un peu*, il n'y eut pas de scènes hystériques. Les larmes coulèrent des yeux, oui, mais, calmes, dignes. On se sépara sans éclats, sans cris fous; le cœur endolori, il est vrai, mais fier de ceux qui allaient servir le pays. De quelle manière?..... On ne le sait pas encore. Resteront-ils en sentinelles avancées? Iront-ils en territoire ennemi? Seront-ils exposés aux balles des bandits de Villa?..... Mais devant toutes ces questions, le Sphinx reste muet.

L'heure du départ sonne. Un bref commandement et les troupes s'ébranlent. Une foule immense est massée sur le parcours pour voir défiler nos "gars" une dernière fois. Comme cela lui revient de droit, la Compagnie A ou Garde Lafayette, commandée par le capitaine Leclerc, est en tête. Ils défilent nos miliciens, l'air crâne, résolu! On les acclame avec frénésie. A la gare le convoi les attend et rapidement ils y prennent place. Le convoi s'ébranle. Les vivats de la foule redoublent. Des mains, des mouchoirs s'agitent!..... Ils sont en route pour le camp de Concord. Après ce sera la frontière, et puis?.....

"L'Avenir National" publiait en première à l'occasion du départ de la Garde Lafayette, ce 20 juin, l'éditorial suivant:

PREPARATION ET GARDE LAFAYETTE

"Le Président Wilson vient d'ordonner la mobilisation de toute la garde nationale des Etat-Unis et, aujourd'hui même 140,000 hommes se préparent à se rendre aux frontières du Mexique. Aurons-nous la guerre avec nos voisins? A Dieu ne plaise que nous soyons obligés d'en venir là, mais la nation et l'armée sont prêtes à faire leur devoir.

Le New Hampshire fera sa part et ceux qui connaissent les officiers et les soldats du premier régiment, de la

batterie d'artillerie, de la troupe de cavalerie et de la compagnie des signaux, savent que tous feront leur devoir en tous lieux et en toutes circonstances. Mais ce qui, dans ce grand mouvement de préparation, intéresse surtout nos lecteurs, c'est le départ de la Garde Lafayette, la Compagnie A du premier régiment. Entièrement composée de compatriotes de Manchester, ce corps n'a jamais eu la chance de se distinguer ailleurs que sur les champs de parade où il a toujours remporté les premiers prix depuis plus de vingt ans, mais il ne demande qu'une chance de montrer ce qu'il peut faire sur un champ de batailles.

Un grand nombre des nôtres font aussi partie, comme officiers ou soldats des différentes compagnies du premier régiment, et tous ont la réputation d'être d'excellents militaires. Bon sang ne peut mentir, et les petits-fils des héros de Châteauguay sont prêts, sont anxieux même de renouveler pour l'honneur et la gloire du drapeau étoilé, les exploits qui pendant deux siècles ont mis leurs ancêtres au rang des meilleurs soldats du monde.

Partez donc jeunes gens, amis et frères, et s'ils faut que vous affrontiez un jour les balles et la mitraille des ennemis de notre patrie d'adoption, souvenez-vous que les yeux de 1,200,000 citoyens américains de notre origine sont sur vous.

Quant à nous qui vous connaissons, nous savons que vous ferez votre devoir, et au nom de ceux qui restent et envient votre sort, nous disons: "Good luck to you all."

A CONCORD

Nous allons suivre maintenant la Garde Lafayette au Camp Spaulding, à Concord, et narrer les faits divers de sa vie presque au jour le jour, puisant nos renseignements dans les colonnes des journaux de l'époque, principalement dans la correspondance du soldat Arthur-E. Beaudet, membre de la Garde Lafayette, représentant attitré de "L'Avenir National".

En date du 22 juin, 1916, le soldat Beaudet écrivait que la Garde Lafayette comptait le plus grand nombre d'hommes parmi toutes les autres compagnies du régiment: quatre-vingt-douze hommes, soit onze de plus que la compagnie qui en avait le plus après elle. Toujours d'après le soldat Beaudet, les membres de la Garde se piquent de parler exclusivement le français entre eux. Tous sont pleins d'entrain et la plus belle cordialité règne chez nos soldats. Ils sont commandés par le capitaine Sylvio Leclerc, le premier lieutenant Aimé Genard et le second lieutenant William-H. Jutras. "L'ex-lieutenant Oswald Dugrenier qui avait démissionné de la Garde, arrive aujourd'hui au camp, après s'être rengagé comme simple soldat, donnant un bel exemple de patriotisme."

Les hommes subissent un examen médical des plus sévères. Plusieurs sont rejetés à cet examen. Il faudra des recrues en grand nombre, dit le soldat Beaudet, pour remplacer les vides et aussi porter le nombre de la compagnie à cent-quarante-deux hommes, suivant l'effectif, en vigueur maintenant. On travaille à l'installation du camp, sous la direction d'officiers de l'armée régulière. Ils sont compétents, sévères mais justes, dit le soldat Beaudet et il semble que nos gars de la Garde Lafayette sont bien vus de ces officiers tout sévères qu'ils puissent paraître et à cheval sur la discipline.

AUX AVANT-POSTES

La milice du New Hampshire, cantonnée au Camp Spaulding, reçoit, lundi le 26 juin, 1916, l'ordre du Président Wilson de se rendre aux frontières du Mexique, à Laredo, Texas. Elle devra occuper ce poste aussitôt qu'elle aura atteint son effectif de campagne. Le Congrès a voté une nouvelle loi qui change le statut des milices d'Etats. Par cette nouvelle ordonnance elles passent automatiquement, en cas de guerre ou état d'hostilité extérieure, sous le commandement suprême du Président, devenant par le fait une unité du service militaire du gouvernement fédé-

ral. Elle peut être employée dans toutes les parties du territoire américain en cas d'urgence nationale. Avant cette loi, la milice n'était pas obligée de sortir du territoire de son Etat respectif.

Le correspondant Beaudet écrit en date du 5 juillet que le premier régiment n'est pas encore parti du Camp Spaulding. Il n'a pas encore atteint son effectif.

Il explique que l'examen médical est des plus sévères, éliminant ici, dit-il, ce que d'autres régiments de milice acceptent, quitte à renvoyer les incapables arriver à destination, à la frontière. Les autorités militaires de l'Etat ont jugé qu'il était préférable et moins onéreux de faire ce triage, ici, avant le départ pour Laredo. Cependant, en ce qui concerne la Garde Lafayette, le correspondant Beaudet affirme que ce n'est pas elle qui retarde les choses, car la Garde a ses cadres remplis depuis plusieurs jours. De fait, elle est la première compagnie dans le régiment à avoir son effectif au complet.

Dans la même correspondance, le soldat Beaudet apprend aux lecteurs de "L'Avenir National" que M. Ferdinand Francœur, commis-voyageur de New-York, auparavant résident de Manchester et alors membre de la Garde Lafayette, est revenu *à ses anciennes amours*. Il s'est rengagé dans la Garde et a mis ses talents reconnus de persuasion au service des officiers du régiment pour faire du recrutement afin de remplir les cadres plus vite. Ses supérieurs ne sont pas fait tirer l'oreille. Ils ont eu raison, car hier soir, notre grand recruteur est revenu avec 55 recrues qu'il a été chercher un peu partout dans le New-Hampshire et même le Vermont, ayant parcouru au cours de sa randonnée près de mille milles. Il détient le record parmi les recruteurs du régiment.

Entretemps, le sergent John-B. Morrisette que le capitaine Leclerc avait laissé à Manchester pour recruter au compte de la Garde Lafayette, a fait aussi du bon travail dans le genre du sergent Francœur, pour combler les vides causées par les renvois dans les rangs du premier

régiment. La veille du départ pour Laredo, le 14 juillet, le sergent Morrisette arrive au camp, après avoir fermé son bureau de recrutement à Manchester. Il faut plier bagages.

Le lendemain, dès le petit jour, on lève le camp. La division expéditionnaire du New Hampshire se met en route pour le Texas. On se divise en trois convois. La Garde Lafayette occupera avec d'autres compagnies, le dernier convoi qui doit partir un peu après-midi et passer à Manchester vers une heure et vingt. Mais, comme les deux convois précédents, le troisième est plus de deux heures en retard. Enfin on part. Il n'y a pas d'arrêt à Manchester, mais le convoi ralenti. Il y a foule à la gare. Des parents, des amis sont là pour jeter au passage, un dernier adieu, un bref souhait de bonne chance dans un rapide geste significatif, à nos pioupious qui s'en vont où le devoir les appelle.

Les trois convois se suivaient à une heure d'intervalle. Chaque soldat emporte avec lui dix jours de vivres, mais on compte faire le trajet en dedans de cinq jours. On ne s'était pas trompé.

A LAREDO

En effet, le premier régiment arrive à Laredo le 20 juillet, après avoir parcouru en chemin de fer, environ deux mille milles. Le dernier convoi du contingent du New Hampshire dans lequel est la Garde Lafayette arrive à Laredo, Texas, à six heures du soir. On s'installe tant bien que mal, *à la guerre comme à la guerre*, pour passer la première nuit sous le ciel étoilé du Texas. Le lendemain c'est l'initiation à la vie de campement dans toutes les règles. Il y a beaucoup à faire car le terrain n'avait pas été aménagé à cette fin. Dès cette première journée nos *gars* ont un échantillon de la température torride du ciel texien. Le thermomètre monte à 118 degrés à l'ombre! Qu'importe, *on s'y fera*, disent philosophiquement nos hommes.

A LAREDO, TEXAS



Déjeuner avant l'étape



La construction du four de la compagnie

NOUVEAUX HORIZONS

Tout est nouveau pour eux. Ils venaient d'un Etat à la topographie accidentée. Ils ont devant eux l'immense plaine alcalique du Texas, aux horizons sans fin, semble-t-il. Là-bas, si l'on a des jours torrides, ils sont vite tempérés par les brises rafraîchissantes venant des montagnes. Puis la population diffère dans sa composition ethnique. On trouve ici une forte proportion de citoyens du Texas dont l'origine est mexicaine ou indienne. La flore et la faune sont différentes. On prend connaissance, parfois intime, avec les aspérités des plantes de la famille des cactus. Puis chez le règne animal, la variété est aussi prononcée. On y voit des reptiles, représentés par des crotales ou serpents à sonnettes et d'autres qui n'ont pas cet instrument avertisseur mais qui sont par cause, d'autant plus dangereux! Puis des lézards aux formes bizarres, inquiétantes même, tels que le lézard à cornes. Toutes ces choses nouvelles sont de nature à briser la monotonie, à faire prendre en patience l'éloignement, à occuper les quelques heures de loisir que ne prennent pas les exercices, les travaux d'aménagements et les jeux organisés.

EN FACTION

Puis, on profite des heures de permission pour visiter le pays. Quand nos gars sont de faction, dit le correspondant Beaudet, leur regard est attiré presque de force par les ruines calcinées de Nuevo Laredo, ville mexicaine de l'autre côté de la frontière qui a été détruite au cours de cette dernière révolution. On ne peut s'empêcher de réfléchir sur les suites funestes de ces guerres intestines, si désastreuses. Cette ville était presque aussi prospère que sa voisine américaine, Laredo, au Texas. La guerre fratricide a passé par là!..... Maintenant on y voit que ruine sur ruine où les sentinelles mexicaines montent la garde en face de nous, dit le correspondant. "Et..... demain, peut-être, nous échangerons des balles. Si les hostilités

éclataient, nous serions les premiers plongés dans le conflit, car le premier régiment du New Hampshire occupe un avant-poste."

Et le ton de cette lettre change, car nos gars ne sont pas d'une nature sujette aux crises de mélancolie. Le correspondant donne des détails sur les occupations de nos soldats. On améliore graduellement le camp. On prend part à des joutes de balle-au-champ entre différentes équipes du régiment. On organise des excursions par groupes de deux, trois et plus, pendant les heures de congé, pour visiter le pays.

Le soldat Beudet raconte qu'un de ces groupes a capturé un serpent à sonnettes, de sept pieds de long!..... et ce n'est pas une histoire de pêche. Puis on a comme distraction imprévue des coups de vent à "écorner une paire de bœufs", et tempêtes de sable qui jettent le désarroi montanément dans "notre ville de tentes". "Toutes ces choses aident à passer le temps!..... En parlant des jours on dit comme le soldat français qui fait son service obligatoire: *Ça se tire!*"

POTINS DE SOLDATS

Ainsi, tout doucement le temps passe et on est rendu au 15 septembre, et nos troupes du New Hampshire sont toujours en vigie avancée à la frontière du Mexique. Dire que nos gars ne connaissent pas l'ennui, serait faux. On trouve le temps long parfois. Il est rumeur que le premier régiment va réintégrer ses foyers prochainement. "C'est peut-être", dit le correspondant Beudet, "le fait qu'il y a quarante-quatre wagons à voyageurs de garer à la station de chemin de fer, à Laredo, qui a donné naissance à ce potin du camp." La vie d'un camp militaire est toute de routine, et il est naturel que le soldat exploite les moindres rumeurs jusqu'à satiété ou jusqu'à ce qu'un autre *canard* naisse pour amuser le troupier.

Les journées sont terriblement chaudes, répète souvent le correspondant Beudet dans ses lettres à "L'Avenir Na-

tional", "mais en revanche les nuits sont presque glaciales."

Il y a déjà plus de deux mois que nos gars sont à Laredo. La tournure des événements politiques entre le Mexique et les Etats-Unis s'est peu à peu modifiée et l'on sent que l'expédition punitive touche à sa fin. Aussi nos pioupious rêvent-ils de revoir bientôt leur "home sweet home". Il serait surprenant qu'il en fut autrement. Le thème journalier dans les entretiens de nos soldats, entre deux corvées, est la démobilisation. La promenade militaire a assez duré à leur gré. Mais le gouvernement fédéral pense-t-il de la même manière?

ON DEMOBILISE - - - EN DETAIL

En date du 29 septembre, le correspondant Beudet écrit de Laredo que la démobilisation des troupes est commencée. On licencie dix mille hommes de la Garde Nationale, d'après les instructions du général Funston. Ils seront remplacés par d'autres soldats de la Garde Nationale qui n'ont pas encore été mobilisés. Le premier régiment du New Hampshire est de ceux qui restent au poste. Inutile de dire que parmi nos gars, il y en a qui envient le sort de ceux qui sont de la relève définitive, pour parler à la militaire.

Mais l'engrenage du service à tât fait de reprendre nos hommes, avant que le *mal du pays*, ce redoutable *cafard* du soldat ne les atteigne trop gravement.

ET MARCHE! - - - MARCHE ENCORE

Le lendemain, 30 septembre, le premier régiment est sur la route pour une marche de quarante mille *in pedibus*, sac au dos et tout le fourniement. Cette randonnée..... à pieds, est divisée en quatre étapes, de dix milles par jour, avec un jour de repos entre l'aller et le retour.

Le correspondant Beudet qui de simple soldat est maintenant caporal, écrit à ce sujet, une fois de retour au camp, que: "la Garde Lafayette s'est montrée dans la circonstance, l'égale des soldats réguliers. Nos gars sont

solides, rompus à la fatigue comme de vieux troupiers. Ils ont le teint bronzé par le soleil du Texas. Il faut les voir sur le champ de manœuvres. Les exercices militaires n'ont plus de mystères pour eux. Tous jouissent d'une excellente santé."

Mais voici d'autres détails intéressants sur cette marche de quarante milles, que le correspondant de "L'Avenir National" n'a pas mentionné et qui nous viennent des vétérans de ce séjour à la frontière, en particulier du capitaine Leclerc et du caporal Onésime Demers.

Il n'y avait pas que le premier régiment à faire cette marche, mais aussi une grande partie de la division qui se trouvait stationnée à Laredo avec l'unité du New Hampshire. Le premier régiment couvrit ses vingt milles pour l'aller en avance sur les autres troupes de milices, arrivant en même temps qu'un régiment de réguliers. Le capitaine Leclerc, trouvant que ses hommes ne paraissaient pas trop fatigués, après avoir consulté ses officiers, proposa qu'après une couple d'heures de repos on profiterait de la fraîcheur de la nuit pour retourner au point de départ, gagnant ainsi un jour de marche. La chose fut proposée aux autres compagnies du régiment. On consulta les soldats et tous acceptèrent la proposition. On rajuste les sacs et l'on repart pour Laredo. On brûle les étapes et presque sans prendre haleine, on enfile les milles après les milles.

Il était entendu que des camions devaient venir au-devant d'eux pour transporter ceux qui seraient fourbus.

Aux petites heures du matin, le premier régiment arrive aux avant-postes du camp. Les sentinelles de faction, sachant l'ordre de marche, sont éberlurés de voir les gars de retour, n'y comprenant rien. L'officier du jour, en charge du camp, l'est bien davantage et l'on est obligé de répéter à plusieurs reprises à l'appareil téléphonique que: "le Premier Régiment du New Hampshire est de retour de sa marche de quarante milles et désire faire rapport." Et les camions qui devaient aller au-devant d'eux? Quand nos "gars" marchent, ils marchent tout le long!

Il y a de quoi s'étonner, car nos gars en ne prenant pas le congé qui coupait cette marche en deux, et en marchant de nuit avaient gagné 24 heures sur le temps de marche alloué. En récompense ils reçurent avec les compliments de l'état-major, un jour de congé de plus.

Au sujet des prouesses du premier régiment en voici deux qui appartiennent en propre à la Garde Lafayette. Comme les détails donnés sur cette marche forcée, elles viennent des souvenirs des vétérans d'alors.

MANŒUVRES DIFFICILES

Un jour que la Compagnie A était au champ d'exercices, commandée par le capitaine Leclerc, le général Funston arrive sur les lieux accompagné du colonel Healy. La compagnie exécutait les manœuvres de combat: colonnes d'attaques, marche en avant, marche en arrière, attaque de flanc, à gauche, à droite, et le reste.

Le général suit tous les mouvements. Le tout terminé il dit au colonel Healy: "C'est très bien tout cela, colonel, c'est parfait!" Puis appelant le capitaine Leclerc: "Capitaine, vos hommes manœuvrent bien! Mais, vous savez, ces manœuvres à rangs serrés sont bonnes pour la parade mais ne vaudraient rien dans le cas présent si vous aviez à combattre les guerillas mexicains! Seriez-vous capable de faire exécuter ces mêmes manœuvres à vos hommes suivant la formation en usage pour les escarmouches?"

Le colonel Healy intervient en faveur de la compagnie A. Il affirme au général que la Garde Lafayette est capable d'exécuter les mêmes mouvements suivant cet ordre de combat, aussi parfaitement qu'à rangs serrés. Le général en doute. Un pari s'engage entre ce dernier et le colonel.

Le capitaine Leclerc, relevant le pari, commande le "Garde-à-vous!" Et les exercices de combat suivant la formation pour les escarmouches sont reprises devant le général. Tout y passe, pas un seul exercice est laissé de côté. Et, pas une seule faute n'est commise!

Le général est enchanté, disant que franchement il ne croyait pas au moment du pari que des miliciens fussent capables d'exécuter ces manœuvres sans commettre d'erreurs. "C'est très bien", dit-il, "pour des soldats réguliers de faire cela à la perfection et on attend pas moins d'eux, mais des miliciens qui ont acquis le métier des armes, à heures perdues, c'est merveilleux!"

Si vous pensez que le colonel Healy et le capitaine Leclerc avaient le visage triste en entendant de tels éloges, vous ne connaissez pas la nature humaine! Et les gars de la Garde Lafayette, donc?.....

AUTRE EPREUVE

Quelques temps après, le général Funston jamais à court d'expédients pour perfectionner les miliciens dans leur métier de soldats, disait au colonel Healy qu'il doutait beaucoup qu'au premier régiment du New Hampshire, il y avait une seule compagnie capable d'exécuter le cérémonial de la relève solennelle des sentinelles, sans se tromper au moins une fois. Entre parenthèse, ce cérémonial est un des plus compliqués dans le manuel d'exercices militaires.

Le colonel Healy se déclare certain que son chef, le général Funston, est dans l'erreur. On va le savoir. On fait venir la Compagnie A et on donne l'ordre au capitaine Leclerc de diriger sa compagnie dans le cérémonial de la relève des sentinelles, ce qu'on appelle dans l'Armée Américaine, la "Guard Mount".

On commence. La Garde Lafayette est donc la garde montante qui va prendre la garde du camp et relever la compagnie de service ou garde sortante. Le rituel en usage commence, se continue et s'achève devant le général sans que celui-ci trouve l'occasion de reprendre nos miliciens de la Garde Lafayette. Encore une fois, il est enchanté, épaté même et ne le cache pas aux officiers de la Garde et à ses membres.

A tour de rôle les autres compagnies du premier régiment sont mises à l'épreuve dans ce même exercice et pas une seule s'en tire comme la Garde Lafayette, sans commettre au moins un accroc au cérémonial. Seule la Garde Lafayette a réussi à exécuter ce rituel, à la perfection au premier régiment du New Hampshire.

Et la vie au camp Laredo se continue ainsi avec son train-train journalier de factions, de corvées et d'exercices qui remplissent tous les instants de la tâche quotidienne du soldat.

QUELQUES VEINARDS

Au commencement d'octobre, les autorités militaires commencent le licenciement des soldats du premier régiment, mais ce n'est encore que quelques privilégiés qui retournent dans leurs foyers, les pères de familles seulement. Le gros de la troupe reste à la frontière.

Le caporal Beudet dit dans une lettre publiée le 13 octobre 1916, dans "L'Avenir National", que les membres de la Chambre de Commerce de Laredo tentent d'influencer les autorités militaires du camp pour garder les troupes du New Hampshire à Laredo, aussi longtemps que possible. C'est le potin qui court dans le camp.

Si les braves marchands de Laredo ont fait réellement cette démarche, et cela est très possible, car ces vénérables corps de commerçants, partout où ils sont, ont l'habitude des pétitions motivées et autres, n'est-ce pas, elle se classerait parmi les bourdes monumentales. En tout cas, cette sollicitude *intéressée* de leur part pour nos pioupious, surtout pour leurs bourses dont les cordons glissent si facilement, restera un memento de l'outrecuidance de ces mercantis.

Toutefois, il est très douteux que ces bons bourgeois de Laredo obtinrent quelques succès auprès des autorités.

PETITION MIEUX MOTIVEE

Durant cette même période, à Manchester, un mouvement dans ce même genre mais formant l'antithèse de celui des marchands de Laredo, est en marche ici. En effet une pétition circule parmi les parents, les amis et les personnes influentes de la ville, à l'effet de faire revenir nos pioupious dans leurs foyers, pour les fêtes qui approchent. On souffre de l'absence prolongée de nos miliciens, dont le séjour à la frontière semble vouloir s'éterniser, sans que l'on découvre la raison de ce stage interminable.

Ce geste de nos concitoyens, certes, est aussi naturel que celui des négociants de Laredo et, en plus il a le mérite incontestable d'être beaucoup plus élevé.

La pétition est dûment envoyée aux autorités compétentes..... et on attend son effet.

Hélas! *la Trinité se passe*, dit la chanson bien connue, mais lisez: *Les fêtes se passent et nos gars ne reviennent pas!*

Les autorités compétentes avaient jugé qu'il fallait continuer cette vigile à la frontière encore pendant quelque temps. Il fallait quelqu'un pour remplir cette consigne. De toutes parts on demandait en même temps que nous, le retour des miliciens et leurs réclamations valaient autant que la nôtre. Il fallait faire un choix. Le sort désigna le premier régiment pour rester au poste et nous devions subir ce désappointement.

NOEL AUX AVANT-POSTES

La Garde Lafayette était de faction en cette fête de Noël. Elle monte la garde. Ceux qui ne sont pas encore de garde ou qui ont fini leur temps de faction se rendent à neuf milles de là, dans une pauvre petite église dédiée à Saint Thomas, dénuée autant que l'étable de Bethléem, pour entendre la messe que dit l'aumônier du régiment. Pas de chant, pas de musique, bien peu de décorations.

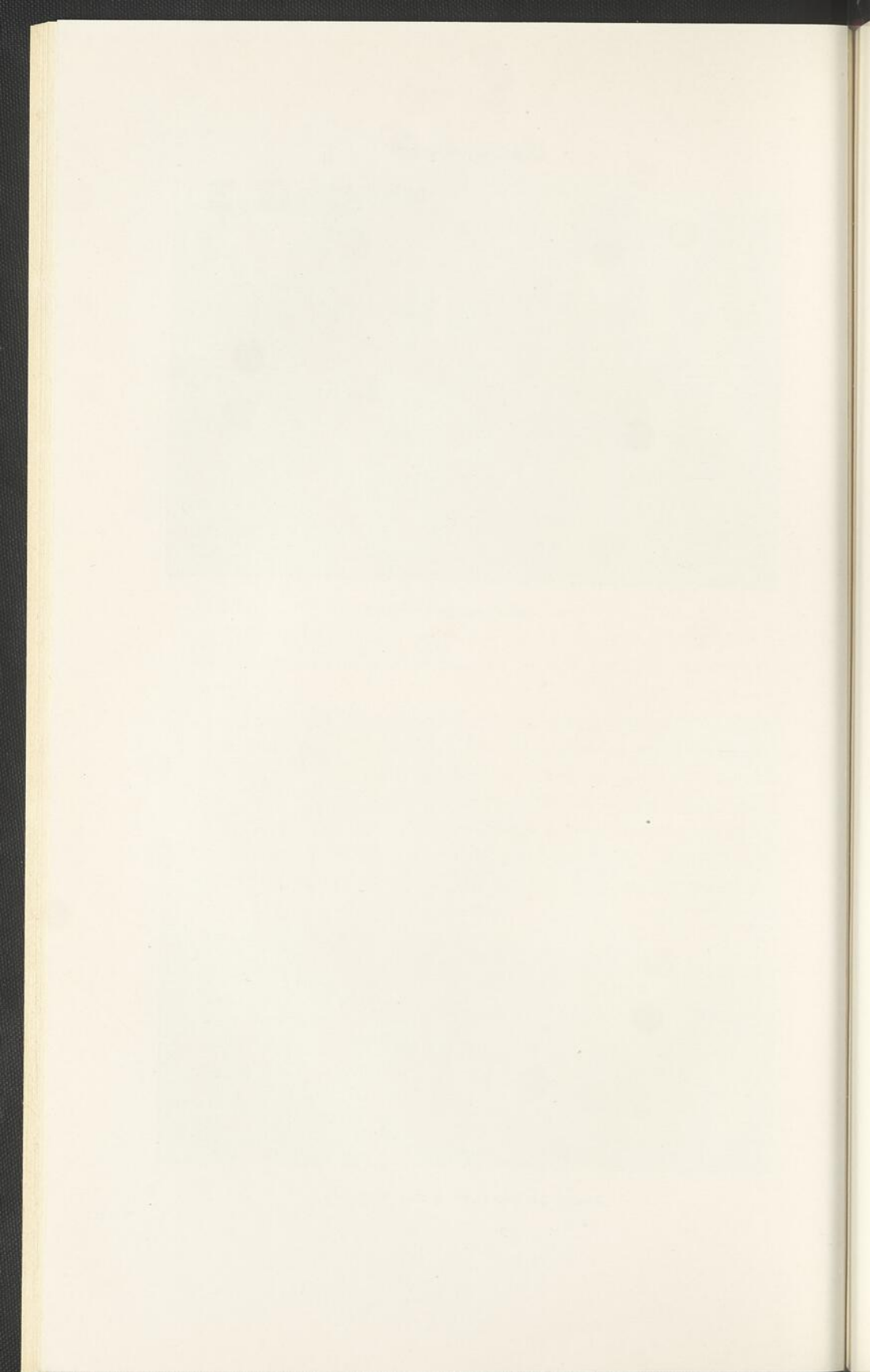
A LAREDO, TEXAS



Le diner en plein air



Après le passage d'une tornade



Cette paroisse est bien pauvre, comme ses paroissiens qui sont de braves gens d'origine mexicaine, bons catholiques mais dépourvus des biens de la terre. Nos gars sont loin des belles messes chantées de leurs paroisses en ce jour de Noël! Mais le bon Dieu a dû leur enlever beaucoup de leur nostalgie pour avoir marché neuf milles ainsi pour le visiter. Et au retour, ils auront 18 milles dans les jambes et encore des heures de faction! Mais quand on est catholiques et canadiens, n'est-ce pas?.....

LE NOUVEL AN

1917 s'amène et la Garde Lafayette est encore la sentinelle avancée du prestige américain. Comme distraction inusitée pour eux, nos gars, ce premier janvier, vont prendre un bain dans le Rio Grande. Il fait chaud ici. L'eau du fleuve est tiède comme celle de *l'étang Nutt's* au mois de juillet. Les hommes prennent leur mal en patience. Et en apparence ils s'en portent très bien d'après le correspondant Beudet qui dit que la vie au camp de Laredo est des plus supportable. La nourriture est bonne, abondante. Les officiers sont estimés de leurs hommes. On est très bien installé au camp et le meilleur esprit règne parmi les troupes. La vie militaire a certains charmes qui compensent suffisamment pour ses fardeaux. Puis, *ça finira par finir*, se dit le soldat, faisant de la philosophie sans s'en douter.

BONNE NOUVELLE

Et voilà que le 3 février, 1917, la bonne nouvelle si longtemps attendue et si fortement désirée, arrive à Manchester. On apprend de source autorisée que la Garde Lafayette sera dans ses foyers pas plus tard que le neuf courant.

On s'empresse pour fêter le retour de nos chers soldats. Les vétérans de la Garde Lafayette, comme il convenait d'ailleurs, se mettent en tête du mouvement. Un comité est nommé à cet effet. Ce sont MM. Oscar Ouel-

lette, Gédéon Larivée, Jules Larivée, Joseph Caron, Alexandre Roy et le capitaine Ubald Hébert. Ils s'adjoignent d'autres sous-comités car on veut signaler le retour de la Garde par des fêtes magnifiques.

DE RETOUR

Cette fois, on n'est pas déçu dans l'attente. La Garde Lafayette arrive à Manchester, après un heureux voyage en chemin de fer où les miliciens furent fêtés à chaque arrêt par les populations locales. La Garde est revenue jeudi le 8 février, dans la soirée et aussitôt les officiers donnèrent permission à leurs hommes d'aller passer la nuit chacun dans son "home".

Le lendemain matin à onze heures, nos troupiers se rassemblent pour la réception officielle des compagnies locales du Premier Régiment. Les journaux disent que plus de trente mille personnes étaient présentes à cette démonstration. La joie et la fierté se lisaient sur tous les visages.

Cette revue est présidée par les plus hauts personnages des autorités civiles et religieuses. Mgr Georges-Albert Guertin, évêque de Manchester, le gouverneur Keyes, l'Adjudant-Général Howard, le maire Spaulding, tour à tour saluent, félicitent et souhaitent la bienvenue à nos miliciens, au nombre de huit cents, officiers et soldats qui reviennent après sept mois de service à la frontière.

Puis il y a la grande parade. Le capitaine Sylvio Leclerc, ses lieutenants, Aimée Genard et William-H. Jutras sont à la tête de la Garde Lafayette. Il n'y a pas à dire le contraire: nos gars ont belle mine, l'air martial, sûrs d'eux-mêmes dans chaque mouvement qu'ils exécutent. Leur séjour là-bas au Texas, soumis à la discipline constante, plus sévère, plus minutieuse d'un temps de guerre, a fait d'eux des soldats véritables dans toute la force du terme. Ils sont beaux, d'une beauté mâle, c'est le cas de le dire. Et tous, papas, mamans, frères, sœurs, fiancées, amis et concitoyens, sont fiers d'eux!

LE LICENCIEMENT

Quelques jours après commencent les formalités du licenciement des soldats. Ceux qui ont passé par cet engrenage, savent ce que cela représente de paperasses à remplir, d'examens à subir pour que le brave militaire redevenue *pékin* comme par devant. Enfin le 18 février on peut dire que le dernier milicien du premier régiment est libéré de la glorieuse servitude militaire et est officiellement rentré dans la vie civile des humbles mortels.

Sans doute qu'ils sont heureux du changement et de la satisfaction de savoir que leur tâche est finie et qu'elle a donné les résultats qu'on escomptait d'elle. La plupart ont rapporté du Texas des souvenirs tangibles sous les formes les plus variées: mantilles qu'aimaient à porter de brunes *sénoritas* au sourire de *Mona Lisa*; vêtements mexicains et indiens, aux formes et à l'ornementation exotiques, suivant notre goût; armes étranges que l'on voit ordinairement dans les musées, et mêmes, certains d'entre eux avaient emporté des petits chiens mexicains, au poil ras et duveté. "L'Avenir National" rapporte que ces petits chiens étaient très à la mode alors. Ils souffraient toutefois beaucoup des rigueurs de l'hiver du New Hampshire. Il fallait les vêtir comme des "petits poupons" ou "pouponnes" suivant le cas! Sans doute qu'à leur manière, ils soupiraient après les chaudes brises du pays des cactus et des révolutions du genre opéra-comique. Il est permis, même à un chien, d'avoir ses préférences!

Et le soir, à la veillée, nos "vétérans" de l'expédition au Mexique, racontent à qui veut leur prêter une oreille attentive, leurs souvenirs des jours écoulés aux marches mexicaines.

LE BANQUET D'HONNEUR

Les vétérans de la Garde Lafayette, avant le retour de la Garde et après la réception officielle donnée par les autorités, avaient continué l'organisation d'une fête inti-

me pour honorer les membres de la Garde. Cette fête fut célébrée sous la forme d'un banquet d'honneur qui eut lieu le 18 février, un dimanche, au Club Jolliet.

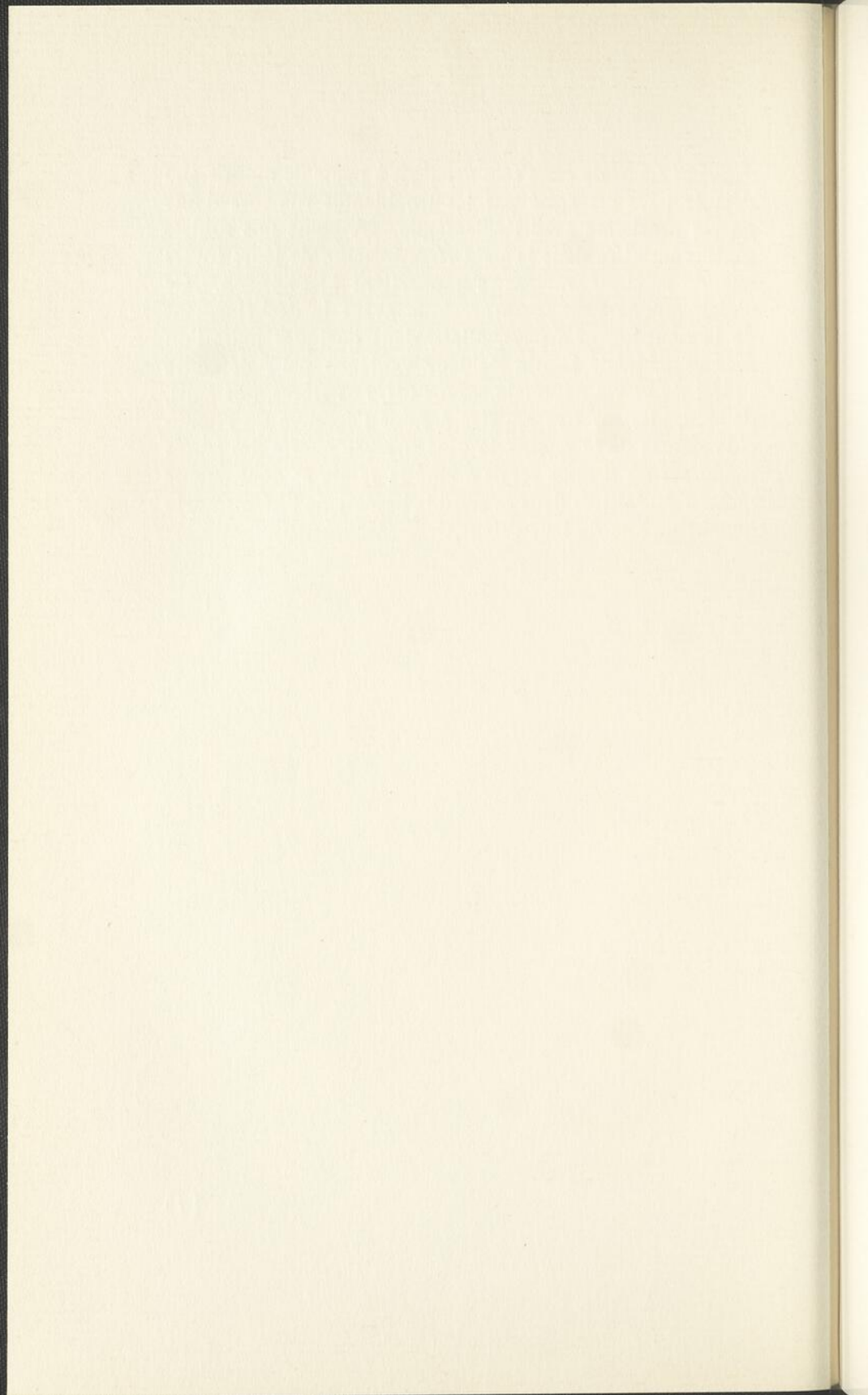
Son Excellence Monseigneur Georges-Albert Guertin, de regrettée mémoire, présidait à ces agapes, accompagnée du chancelier diocésain, Mgr. Jeremiah-J. Buckley et de tous les curés canadiens de Manchester, MM. les abbés J.-A. Chevalier, I.-H.-C. Davignon, T.-J.-E. Devoy, I.-J.-A. Doucet, F.-X. Leclair, Alphée-J. Leclerc et Louis-T. Laliberté.

Dans son allocution, Mgr Guertin félicita chaleureusement les officiers et soldats de la Garde Lafayette pour leur conduite vraiment honorable au camp et pour avoir donné satisfaction pleine et entière à leurs officiers supérieurs dans toutes les circonstances. "J'étais", dit l'évêque de Manchester, "fier de voir défiler tous ces beaux et solides jeunes hommes." Puis il ajoutait: "Jeunes gens de la Garde Lafayette, l'Eglise est glorieuse de votre conduite. Continuez de marcher dans la même voie, vous souvenant qu'un bon catholique est toujours un excellent soldat."

Le regretté évêque de Manchester, maintenant que nous avons vécu les affres de la Grande Guerre, venait par ces paroles de direction, de donner la feuille de route et la ligne de conduite à la Garde Lafayette pour l'effroyable cataclysme qui allait, dans quelques mois seulement, attirer dans son épiscentre toute cette *belle jeunesse* dont on était justement si fier.

MM. les curés Chevalier, Davignon, Devoy, le Dr Nazaire-E. Biron et le capitaine fondateur, M. Désiré Laneyville, adressèrent aussi d'élogieuses paroles aux membres de la Garde. Le capitaine Leclerc, en termes choisis, remercia au nom des officiers et soldats de la Garde, leurs hôtes pour cette fête si agréable qui a laissé de très doux souvenirs encore vivants chez ceux qui en furent les héros comme chez ceux qui en firent les frais.

Les échos de cette fête venaient à peine de mourir que déjà le pays est agité par les troublantes rumeurs d'une guerre prochaine avec l'Allemagne. A peine nos soldats sont-ils installés dans la paix réconfortante de leurs foyers que de sombres nuages s'amoncellent à l'horizon. Ce n'était qu'une trompeuse accalmie avant le déchaînement de la tempête. Le pays, allait, dans quelques jours l'on peut dire, avoir besoin de leur vaillance pour défendre l'idéal de sa vie nationale. Nos fils, nos frères, nos amis, demain, allaient être appeler à subir l'épreuve de l'homicide creuset de la guerre, la plus affreuse guerre des temps modernes où il nous serait donné la sainte et douloureuse tâche d'enregistrer dans ce terrible barème de l'héroïsme, le degré suprême de leur valeur.



QUATRIEME PARTIE

LA GUERRE MONDIALE

Il n'entre pas dans le cadre de cette monographie de traiter des causes et des circonstances dans lesquelles elles se sont produites et qui ont entraîné notre pays dans ce conflit mondial, car cela relève de la grande Histoire, mais il est certainement opportun de reconstituer rapidement l'état d'esprit dans lequel vivaient alors les héros de notre narration et de récapituler quelques-unes des causes immédiates qui ont déterminé les Etats-Unis, à se ranger définitivement du côté des Puissances Alliées contre l'Empire Allemand et ses alliés.

L'Allemagne, se sentant acculée, jetant bas toutes réserves et tous ménagements, avait déclenché la révoltante tactique d'une guerre sous-marine à outrance, coulant indistinctement les vaisseaux marchands ennemis comme ceux des pays neutres, naviguant dans les eaux européennes et même en haute mer. Plusieurs navires, battant pavillon américain, avaient été torpillés par les sous-marins allemands. Pour ces actes de piraterie commis en haute mer, contre nos vaisseaux, les Germains n'offrirent aucune réparation et continuèrent de plus belle cette guerre outrancière. Le coulage du paquebot *Lusitania* en 1915, sur les côtes de l'Irlande, dans lequel plusieurs sujets américains perdirent la vie, tourna définitivement l'opinion publique du pays contre l'Allemagne. Les relations diplomatiques entre les deux pays, par la suite furent rompues. Puis le peuple américain fit le pas décisif.

Le 6 avril, 1917, le Président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, déclarait au monde que l'état de guerre existait entre notre pays et l'Allemagne, les hostilités étaient déjà commencées depuis deux jours.

La gravité de cette décision était un fait connu et palpable non seulement pour nos hommes d'Etat mais même pour les simples particuliers car depuis 1914 que cette

guerre faisait rage en Europe. Les tacticiens et les statèges savaient qu'éventuellement l'Allemagne serait vaincue car elle était affamée, isolée du reste du monde par le blocus effectif de tous ses ports de mer par la flotte anglaise. Il lui était impossible de se ravitailler au dehors et ses ressources s'épuisaient. Mais d'un autre côté, sur les champs de batailles, elle pouvait et portait encore de rudes coups aux Alliés, surtout depuis la défection des Russes.

On comprenait que pour vaincre promptement les Germains, il fallait que notre jeune pays, se ceigne solidement les reins, arme tous ses fils pour une lutte acharnée avant que de faire mordre la poussière aux hordes du Kaiser.

Dès la déclaration de la guerre, les esprits avertis prévoyaient la mobilisation en masse de tous les hommes valides du pays ainsi que de toutes nos ressources nationales.

Au commencement du mois de mars, donc avant la déclaration de la guerre, notre pays, déjà se préparait à la lutte qu'on sentait prochaine.

Beaucoup d'entre nous ont peut-être oublié ces faits. Qu'il suffise de rappeler un événement qui se passât ici le 10 mars, 1917, pour vous remettre à la mémoire l'état d'esprit dans lequel on vivait alors.

A cette date donc, la Garde Lafayette et les autres compagnies locales de milice, prenaient part à une grande parade qui ouvrait une campagne intensive de recrutement pour l'armée régulière et la milice dont le gouvernement fédéral voulait augmenter l'effectif, preuve que les états-majors du pays, savaient que la guerre était prochaine. Et, ce qui se faisait à Manchester, se répétait dans tous les autres centres du pays.

Six jours après la déclaration de la guerre à l'Allemagne, le Ministère de la Guerre, à Washington, émet une ordonnance par laquelle l'effectif de chaque compagnie de miliciens est porté à cent hommes. En moyenne ces compagnies avaient 70 hommes, officiers et soldats. Toute-

fois, la Garde Lafayette comptait, quand fut publiée cette ordonnance, 75 hommes dans ses rangs.

Le capitaine Leclerc ouvre immédiatement le recrutement pour porter ses cadres au nombre demandé. Les soldats doivent signer un engagement pour toute la durée de la guerre. Le sergent Ferdinand Francœur se met à la besogne comme recruteur pour le régiment.

LA MOBILISATION NATIONALE

L'ordre de mobiliser la Garde Nationale arrive le 10 mai, 1917, un samedi. Cet ordre devra être exécuté aussitôt que les cadres de la milice seront complets, dans chaque Etat. En même temps le Ministère de la Guerre fait savoir que la conscription ou service obligatoire universel pour tous les hommes en état de porter les armes dans le pays, commencera le 5 juin suivant. Des levées d'hommes suivront à intervalles déterminés. Le Congrès a adopté d'urgence, cette mesure.

Samedi, le 14 juillet suivant, le capitaine Leclerc est en mesure d'annoncer que les cadres de sa compagnie sont remplis, la première à avoir son effectif de guerre dans le régiment. Il faut ajouter ici que cet effectif qui était au début fixé à cent hommes, a été par la suite porté à 150 hommes et il sera encore une fois augmenté à Westfield pour former la compagnie A du 103^e d'Infanterie, dans laquelle presque tous les membres de la Garde Lafayette seraient amalgamée pour aller en France.

LA GARDE EST MOBILISEE

Mercredi, le 25 juillet on appelle sous les armes toutes les compagnies de miliciens de la Garde Nationale du New Hampshire. *Sans tambours ni trompettes*, chaque compagnie s'en va à sa caserne respective. Cette mobilisation ici, cette fois, ne donna pas lieu comme par le passé, à des manifestations populaires. Il est évident que les esprits sont changés. L'heure n'est plus aux expansions cha-leureuses. On se recueille plutôt, pour accomplir la tâche

qui sera lourde, épuisante et que l'on pressant telle, déjà.

La veille du départ des compagnies locales pour le camp, à Concord, jeudi, le 26 juillet, une messe spéciale est célébrée à sept heures, à la cathédrale pour tous les miliciens catholiques de la ville. S. Excellence Monseigneur Guertin officie à cette messe. La plupart de nos soldats s'approchent de la Sainte Table, pour recevoir le *Dieu des forts*.

Le lendemain matin, à neuf heures et quart, nos miliciens montent à bord d'un convoi de chemin de fer qui les conduira à Concord. La compagnie A est commandée par le capitaine Leclerc. Elle a dans ses rangs 164 hommes, officiers et soldats. Huit de ses membres sont déjà rendus au camp pour faire les premiers préparatifs d'installation. Il y a foule à la gare. Les scènes d'adieux sont brèves, calmes. Ceux qui partent se raidissent pour ne pas laisser voir leur émotion. Ceux qui restent veulent être forts comme les partants! Les grandes douleurs, parce qu'elles sont profondes, n'ont pas ou presque pas de larmes ni d'éclats.

Il ne s'agit plus cette fois d'une promenade militaire comme cette expédition au Mexique mais d'une guerre inhumaine, interminable qui semble vouloir noyer tous les peuples dans une mer de sang. Depuis près de trois ans que les journaux nous déversent à pleines colonnes, les horreurs de ce *fléau de Dieu*!

Et nos gars s'en vont. Ils savent bien qu'il y aura autre chose pour eux que des "hikes" au soleil, à la pluie, dans les bourrasques de sable comme au Texas, mais plutôt des marches échevelées sous des rafales d'obus et de mitrailles! Il n'y aura plus de gais rendez-vous au *Ranch à Perron* ni au *Big Ford*, mais le guet plein de cauchemars, la nuit dans quelque trou d'obus dans "No-man's Land".

Ils s'en vont nos chers enfants, en quelques étapes, rejoindre les immortels Poilus et leurs frères canadiens, dans la boue des tranchées, pour la grande poussée qui

chassera au loin le Hun sanguinaire et toujours affamé de conquêtes.

On les regarde partir presque en silence car on sait déjà que la gloire se paie avec des vies de jeunes hommes, des chairs palpitantes et des cœurs remplis d'espoir. On entrevoit déjà la dure et brutale réalité de toutes ces choses que l'on connaissait seulement alors de ouï-dire.

On est brave, on veut être brave de part et d'autre! Et les cœurs se serrent plus forts encore que les mains s'étreignent. Des larmes brûlantes mouillent les yeux et coulent silencieuses sur les joues ridées de vieilles mamans. Les hommes tournent brusquement la tête pour cacher leurs pleurs.

C'est fini! Ils sont en route.

LE CAMP KEYES

On s'installe tant bien que mal, plutôt mal pour commencer car le camp n'était pas aménagé pour recevoir un tel contingent d'hommes car les compagnies ont presque le double de soldats qu'en temps ordinaire.

Les diverses unités de la Garde Nationale de l'Etat, arrivent à tour de rôle en ce jour du 28 juillet, 1917. On y voit le premier régiment d'infanterie, la batterie A, une troupe de cavalerie, une compagnie de ravitaillement, un corps du service d'hôpital et l'état-major. Les quatre compagnies de la Défense des Côtes sont en même temps mobilisées mais elles sont stationnées à Portsmouth. Plus tard, toutes ces unités, quand elles en recevront l'ordre, iront rejoindre d'autres unités de la Garde Nationale, à Charlotte, Caroline du Nord.

On évalue qu'il y a actuellement au Camp Keyes, à Concord, 2,270 hommes, officiers et soldats. Le camp pouvait en réalité, accommoder à peu près la moitié de ce chiffre. Aussi il faut faire des travaux d'aménagement pour avoir l'espace nécessaire à un aussi grand déploiement d'hommes, le plus considérable jamais vu à cet en-

droit. Nos soldats deviennent alors défricheurs. Et, "nos hommes en arrachent..... des souches", écrit le sergent Ferdinand Francœur, à "L'Avenir National". Comme on le conçoit facilement, nos gars ne sont pas accoutumés à ces travaux pénibles. Ils en récoltent des courbatures qui sont lentes à disparaître. La phrase typique du général Sherman, prononcée dans une circonstance analogue, revient à l'esprit: "L'installation d'un camp militaire n'a rien de commun avec la vie du Paradis Terrestre!"

Le 2 août, l'examen médical des hommes de la compagnie A est terminé et la Garde Lafayette n'a pas perdu un seul homme dans cette redoutable épreuve.

Dans une correspondance du 6 août, parue dans "L'Avenir National", le sergent Francœur dit que la compagnie A est installée. Elle a seize tentes pour loger les soldats de la compagnie; deux tentes pour onze sergents; une pour le chef-cuisinier qui n'est autre que Amable Raza que les hommes estiment beaucoup car dans la circonstance, il est en quelque sorte leur *père nourricier*. Il a deux aides qui logent avec lui; une autre tente pour le sergent de ravitaillement qui est Oscar Mailhot; une pour deux clairons, deux artificiers ou préposés aux munitions; une pour le premier sergent, Georges Lareau et le sergent Ernest Demers, cette tente sert aussi de bureau pour la compagnie; et deux tentes pour les officiers de la compagnie: une pour le capitaine et une pour ses deux lieutenants. Ces deux dernières tentes sont situées sur la rue dite: "des officiers". C'est une rue à circulation privilégiée, s'il vous plaît! Il n'est pas permis à un simple pioupiau d'y circuler sans la permission du premier sergent ou gare la punition qui frapperait l'imprudent. Le soldat est maintenant sous la "*Manu militari*", il ne faut pas l'oublier.

En plus des détails fournis plus haut, le correspondant Francœur raconte que les gars de la Garde Lafayette font les beaux et les fiers aujourd'hui car ils étrennent des uniformes tout neufs!

Le camp Keyes est une fourmilière d'activités. Tous travaillent, tous sont pris dans l'engrenage des exercices, corvées, manœuvres. On se dépouille de la rouille de la vie civile. On fait peau neuve et de cette mue va sortir le vrai militaire.

Il y a plusieurs promotions à la Garde Lafayette. Les caporaux, Zénon-D. Lamirande, Georges Robitaille, William Boisvert, Hector Rousseau, ce dernier était soldat de première classe, sont sergents maintenant. Le soldat de première classe, Arthur Lavigne, les soldats Léonard Morrisette, Ernest Lafontaine, Hervé L'Heureux, Edouard Létourneau, ce dernier de Somersworth; Georges Sauvageau et N. Huot sont faits caporaux.

Les suivants sont promus soldats de première classe: Henri-G. April, Arthur Bélair, Joseph Adam, Albéric Bourque, Edouard-R. Brulette, Albert-A. Carignan, Damase Chassé, A. Depelteau, E.-G. Hervey, Arthur Laprise, Arthur Leclerc, Pierre-E. Lévesque, H.-E. Potvin, Donat Lachance, Ernest Roy et Joseph Ouellette.

Malgré que le nombre des visiteurs au Camp Keyes est limité aux proches parents des soldats seulement, on ne s'ennuie pas trop, dit le correspondant Francœur. "Les corps de musique nous donnent de jolis concerts, puis il y a des concours athlétiques entre les différentes compagnies, y compris d'intéressantes joutes de balle-au-champ."

Dans une correspondance du sergent Francœur à "L'Avenir National", en date du 14 août, il est dit que les hommes de la Garde Lafayette ainsi que ceux des autres compagnies, apprennent à creuser des tranchées sous la direction du capitaine Keene, un expert: de défricheurs, nos futurs "Poilus" sont devenus terrassiers!

L'ARMÉE NATIONALE

Le lendemain on apprend que par une nouvelle ordonnance du Ministère de la Guerre, la Garde Nationale fait partie maintenant de l'Armée Nationale des Etats-Unis.

Par un simple coup de plume: la signature du Président, ces corps de miliciens dont plusieurs, tels que la Garde Lafayette, qui avaient une histoire, des traditions, en un mot, un certain pittoresque original, disparaissaient ainsi dans le gigantesque creuset de l'armée de la nation. C'était le glas de notre chère Garde, après trente années de service actif pendant lesquelles, dans son champ d'action, elle avait si brillamment contribué au prestige des Franco-Américains, dans le New Hampshire.

A peine était-elle fondée qu'elle se révélait une compagnie d'élite et une fois cette réputation acquise, elle ne la perdit jamais. Encore au Mexique, elle ajoutait des nouveaux lauriers à sa renommée, en méritant, à plusieurs reprises, les éloges de son chef suprême, le général Funston.

Ce n'est pas sans regret que nos miliciens apprirent la nouvelle, car voir mourir ce qu'on a aimé, brise toujours quelques fibres sensibles du cœur. Mais lorsque l'on est soldat, on apprend à obéir sans murmures, à sacrifier tout, s'il le faut! Quelle grande et redoutable école d'abnégation que la vie militaire! Elle trempe l'homme s'il est de franc métal ou le détruit s'il est de faux alliage.

C'est à son arrivée au camp de concentration de Charlotte, C.-N., que la Garde Nationale du New Hampshire sera amalgamée aux autres unités de la Garde Nationale et de l'Armée Régulière pour former cette nouvelle armée de la nation.

L'AVANT DERNIERE ETAPE

Cinq jours après l'émission de cette ordonnance qui a donné le coup de mort aux milices d'Etats, le général Edgerly, commandant du Camp Keyes, à Concord, reçoit l'ordre d'envoyer 1630 miliciens à Westfield, Mass., où les Gardes Nationales de la Nouvelle-Angleterre seront concentrées pour suivre un entraînement intensif avant leur départ pour la France. Cet ordre arriva le 20 août. Des quelque deux mille quatre cents miliciens à Con-

cord, cinq cents seulement resteront au Camp Keyes. D'autres recrues prendront la place des partants avant que d'être à leur tour, envoyées dans les divers camps de concentration, dans le pays.

Nos miliciens qui s'étaient préparés à faire connaissance avec le pays et la gent de "Dixie Land", à Charlotte, Caroline du Nord, ne sortiront pas du territoire de la Nouvelle-Angleterre, si ce n'est pour l'ultime destination des champ de batailles, outre-mer. Mais en revanche ils seront plus prêts de ceux qu'ils chérissent et pourront les revoir pendant les jours de visites au camp, ou pendant les permissions.

En même temps on apprend que la compagnie A ou Garde Lafayette sera fusionnée avec la compagnie A du 2ième régiment du Maine, à son arrivée à Westfield. Cette fusion portera le nombre d'hommes dans la compagnie A, à 250. C'est le nouvel effectif en vigueur pour toutes les compagnies, afin qu'elles soient égales en nombre aux compagnies des armées européennes.

Et l'on comprend alors que cette chère vieille Garde perd ainsi sa physionomie propre.

Le lendemain 21 août. Le temps est aux nouvelles au Camp Keyes, et notre Garde Lafayette est destinée à être sérieusement affectée dans sa composition originale. On apprend que le capitaine Leclerc doit rester au camp de Concord en qualité d'instructeur, avec cinq sergents, deux caporaux, un mécanicien et un clairon de sa compagnie. Outre le capitaine ceux qui restent au camp Keyes sont: les sergents Georges Lareau, Ferdinand Francœur, William Boisvert, Ernest Gamache et Oscar Mailhot; les caporaux, Napoléon Roy et Edouard Létourneau; le mécanicien Eli Leclerc et un clairon, Joseph Sénéchal.

Cet ordre est une nouvelle épreuve pour le capitaine Leclerc et ses hommes car une affection mutuelle, renforcie par de nombreuses années de contact, unissait chef et soldats. C'était bien la fin de la Garde Lafayette. La Guerre

Mondiale qui a bouleversé, renversé, anéanti des peuples et des empires, a fait aussi disparaître des choses qui nous étaient chères, à des titres plus étroits et plus intimes. Cette chère vieille Garde qui avait fait pendant si longtemps le légitime orgueil de la population canadienne de Manchester, n'échappa pas au naufrage du vieil ordre des choses.

WESTFIELD

Mercredi, le 22 août. Le premier contingent de l'infanterie du New Hampshire, divisé en trois convois, part de Concord, par chemin de fer, pour un camp de concentration à Westfield, Mass.

Bien des yeux se mouillèrent au moment de la séparation, car ceux qui partaient de la compagnie A, laissaient derrière eux un chef estimé dans la personne du capitaine Leclerc qui avait été pendant 24 années consécutives au service de la Garde, y compris ses deux termes comme capitaine, ayant à son crédit le plus long état de service dans cette Garde; et aussi des sous-officiers et soldats qui leur étaient chers.

Le lieutenant Aimé Genard est en charge du contingent de la compagnie A qui va à Westfield.

Se rendant à la gare, le contingent entier défile par les rues principales de la capitale. Une foule nombreuse et enthousiaste applaudit nos soldats. On leur souhaite bonne chance, heureux retour avec les lauriers des victorieux. Des pères, des mères, des frères et des sœurs, des fiancées et des amis sont là qui saluent une dernière fois, ces futurs héros que l'on voit défiler, crânes, pleins de vie..... et qui s'acheminent vers la gloire! A quel prix?.....

Angoissante question que chacun se pose intérieurement mais dont on n'ose forcer la réponse de peur qu'elle prenne le poignant aspect de la séparation finale ici-bas.

Elle s'en va toute cette *jeunesse*, la tête haute, face au devoir! Elle est belle, si belle que tous les cœurs se serrent en la voyant défiler, puis disparaître dans le bruit des

fanfares, sous le hérissément des armes, au claquement des drapeaux, pendant que le pas rythmé de cette troupe en marche s'éteint degré par degré, tandis que les yeux s'embuent davantage et que le cœur voudrait avoir des bras pour retenir à jamais ceux qui partent.

RECEPTION CHALEUREUSE

24 août, de Westfield. Le soldat Rodolphe Doré, de la compagnie A, ancien clicheur au journal "L'Avenir National", envoie une correspondance à ses anciens patrons et qui est publiée dans les colonnes de ce journal, à la date citée plus haut. Nous extrayons quelques passages de cette lettre, offrant un intérêt particulier au sujet de l'ancienne Garde.

"Les gars du 2ième Régiment du Maine nous ont accueilli à notre arrivée, à l'entrée du camp par des vivats prolongés et des applaudissements, nous souhaitant la plus cordiale bienvenue."

Après s'être reposé et rafraîchi, les arrivants sont invités à un copieux repas que leur avaient préparé les cuisiniers du 2ième Régiment du Maine. Le soldat Doré dit que le camp de Westfield est supérieur à tous points de vue à celui qu'on vient de quitter. Le terrain est nivelé et prêt à recevoir un grand nombre de troupes. "Il n'y a pas de souches à arracher ici." Et les défricheurs du Camp Keyes s'en déclarent nullement peiné.

UN NOUVEAU CHEF

Mardi, 28 août, Camp Bartlett, Westfield. La compagnie A qui comprend l'ancienne compagnie A du premier New Hampshire et la compagnie A du deuxième Maine, a un nouveau chef dans la personne du capitaine P.-A. Hasty, du Maine. Il a pour officiers subalternes, les premiers lieutenant Genard et Bailey; les seconds lieutenants Jutras et Grindle. Les compagnies des Gardes Nationales du Maine, New Hampshire et Connecticut forment maintenant le 103ième régiment de la 26ième Divi-

sion. Nos gars de la Garde Lafayette fraternisent avec leurs nouveaux frères d'armes et on se prépare activement en vue d'un départ qui peut arriver d'un moment à l'autre pour la *Grande Aventure*.

Le lendemain, 29 août, les officiers, sous-officiers et soldats-spécialistes de l'ancienne Garde Lafayette, qui étaient demeurés au Camp Keyes, arrivent à Westfield. On est heureux de se revoir, mais ils ne peuvent rentrer dans les rangs de leur ancienne unité puisque ses cadres sont complets. Ils sont destinés à former le 1er régiment d'Etat-Major.

Le 5 septembre l'ordre signé du secrétaire de la guerre, Baker, est donné, commandant la mobilisation de l'Armée Nationale pour aller combattre l'ennemi en France. La concentration des conscrits de la Nouvelle-Angleterre se fera au camp Devens, à Ayer, Mass. A la réception de cet ordre du Ministère de la Guerre, nos soldats à Westfield, comprennent que l'ordre du départ pour *l'autre côté* ne peut être très éloigné.

EN ROUTE POUR LA GLOIRE

En effet, le 26 septembre suivant, le soldat William Boisvert, membre de l'ancienne Garde Lafayette, écrit de Westfield, que la majeure partie du premier régiment du New Hampshire, doit partir dans les 24 heures qui vont suivre pour une destination inconnue. (La censure fonctionnait alors). Ils emporteront des vivres que pour un seul jour. Le soldat Boisvert conclue que c'est le départ pour la France. Il avait raison, car c'est non seulement la compagnie A qui s'en va vers les champs de batailles, mais tout le 103ième régiment.

C'est le départ silencieux dans la nuit, vers un port de mer dont on tait le nom aux soldats, de peur des espions aux affuts. Puis, on embarque à bords des transports qu'escortent des navires de guerre. Plus de fanfares, plus de vivats, plus d'aurevoir pleins d'espérance, mais l'heure

matinale, l'heure grise aux brouillards pénétrants, enveloppant comme des linceuls ces masses d'hommes qui glissent comme des fantômes déjà..... pour ceux qui ne doivent pas revenir. Ils s'embarquent à Hoboken, N. J., arrêt à Halifax, puis Liverpool et enfin, Le Havre, en France.

NOTRE CHAIR

Ils s'en vont écrire l'Histoire avec leurs corps pleins de jeunesse, leurs énergies physiques et morales, leur cœurs aimants, leurs âmes ardentes..... et leur abnégation de rédempteurs à notre taille!

Parmi cette foule qui va se livrer comme rançon de la gloire militaire et en holocauste expiatoire dans le châtiement qui frappe l'univers, il y a ce corps d'élite que vous avez appris à connaître, à estimer, nous l'espérons. Il y a cette ancienne Garde Lafayette dont la monographie est terminée puisqu'elle est disparue dans les rangs anonymes du 103^e régiment, comptant dans ses cadres, maintenant, qu'une partie des membres de cette Garde d'élite puisque ces cadres originaux sont doublés par d'autres soldats venant d'un autre Etat. Elle n'a plus son capitaine Leclerc à sa tête; d'autres officiers ont été adjoints aux lieutenants Genard et Jutras. Sa physionomie a des traits que nous ne reconnaissons plus. Elle a vécu, historiquement parlant.

Mais son souvenir vit encore parmi ceux qui sont partis dans ces rangs, de Manchester. Officiellement on ne parle plus de la Garde Lafayette, car elle est la compagnie A du 103^{ième}, mais ses *anciens* se souviennent toujours et s'efforcent de communiquer aux nouveaux venus, l'esprit de corps qui a fait de cette compagnie A, un corps de choix où l'excellence dans le métier des armes, a toujours été la consigne de chaque instant.

Ce que cette compagnie va accomplir là-bas, au Chemin-des-Dames, à Saint-Mihiel, Soissons, Château-Thierry,

appartient en propre, nous le savons, à l'épopée de la 26ième Division qui a pris part à tous les engagements majeurs du corps expéditionnaire américain sur la terre de France, et ce n'est pas notre rôle de l'écrire. Notre modeste tâche est terminée. Cependant avant de clore l'histoire de la Garde Lafayette de Manchester, New Hampshire, il est convenable, désirable peut-être de rappeler le souvenir d'un officier de cette ancienne Garde dont le nom est synonyme d'héroïsme parmi les Franco-Américains de Manchester, et dont la mémoire est restée chère aux vétérans de la Garde Lafayette: celui de l'estimé et regretté lieutenant William-H. Jutras, tombé au champ d'honneur, le 26 septembre 1918, à Riaville, près de St-Mihiel, à la tête de sa compagnie.

En évoquant son ombre glorieuse, nous voulons honorer en même temps tous les membres de la Garde Lafayette qui ont donné leur vie au service du pays, au cours de cette dernière guerre. La plupart d'entr'eux reposent dans les cimetières militaires de France. Le temps qui ne respecte rien, finira sans doute par effacer leurs noms sur les croix blanches qui marquent leurs fosses, mais jamais leur souvenir ne s'effacera de la mémoire de leurs frères d'armes, membres de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette qui ont voulu la publication de ce livre pour que leur mémoire soit consacré à jamais et demeure un héritage impérissable de légitime fierté pour les générations futures de langue française à Manchester et dans le New Hampshire.

Pour clore cette monographie, nous donnerons le récit détaillé des circonstances qui ont entouré la mort du premier lieutenant Jutras ainsi que sa fin héroïque au champ d'honneur où généreusement il sacrifie sa vie pour sauver les siens. Les détails qui vont suivre ont été puisés dans le rapport officiel consigné dans les archives du Ministère de la Guerre à Washington, comme base documen-

taire et dans les récits oraux et écrits de camarades du regretté lieutenant. (1)

LA FIN D'UN HEROS

Transportons-nous par la pensée sur les champs de batailles de France, en la date du 26 septembre, 1918, à Riaville, un petit village dans le secteur de Saint-Mihiel. L'Etat-Major des Alliés avait décidé que l'Armée Américaine devait chasser de ce secteur les hordes du Kaiser. On devait se porter à l'attaque ce jour même. Le 103ième d'Infanterie dont une grande partie de la compagnie A était formée de membres de l'ancienne Garde Lafayette, servait de flanc-garde pour le 26ième Division et était en face de Riaville. Durant la soirée qui précéda l'attaque, les officiers et soldats de ce régiment avaient reçu les instructions nécessaires pour mener cette attaque.

Le rôle du 103ième était de harceler l'ennemi. On devait attaquer mais sans s'engager trop à fond, simplement pour tenir l'ennemi occuper à la droite du secteur tandis que d'autres troupes en feraient autant sur le flanc gauche, une sorte d'escarmouche sur une grande échelle, faisant prélude à la grande poussée que le gros de l'Armée Américaine allait faire pour enlever Saint-Mihiel.

Ce n'était plus la guerre de tranchées. On allait attaquer l'ennemi en rase-campagne. Les Allemands avaient garni les abords du village avec leurs meilleurs tireurs et des nids de mitrailleuses étaient avantageusement dissimulés çà et là dans des bosquets d'arbres, le long des taillis et partout où le terrain offrait quelque protection naturelle.

(1) La citation officielle de l'acte d'héroïsme accompli le 26 septembre, 1918, à Riaville, France, par le premier lieutenant William-H. Jutras qui lui a valu la Croix du Service Distingué, honneur posthume qui lui fut accordé le 6 décembre, 1918, par le Général Pershing. Aussi le récit de M. Aimé Juneau, de Manchester, alors ordonnance du lieutenant Jutras et une lettre du sergent Hervé L'Heureux, alors caporal dans la même compagnie, actuellement Consul des Etats-Unis en Allemagne, lettre parue le 22 octobre, 1918, dans "L'Avenir National."

C'est le petit matin. Nos soldats sont à plat-ventre sur le terrain, attendant le signal, la redoutable "Zero Hour" comme ils disaient. Le soleil est encore bas à l'horizon et accroche des éclairs à la pointe des baïonnettes. Le lieutenant Jutras est en charge de la compagnie A.

EN AVANT

Un strident coup de sifflet! Les hommes bondissent! L'attaque est déclenchée. Aussitôt la fusillade éclate, grandit! Toute la ligne s'embrase. Nos hommes avancent par bonds successifs, mettant à profit chaque repli de terrain pour se protéger contre les balles ennemies. Les mortiers de tranchées se mettent tôt de la partie et lancent sur nos soldats une avalanche d'obus que le *Poilu* a baptisé du nom de *marmites* et que nos *Sammies* appellent des *ninnies*. Le lieutenant Jutras, accompagné de son ordonnance, Aimée Juneau, surveille l'avance de sa compagnie. Le feu de l'ennemi est devenu d'une intensité féroce. Nos hommes trouvent peu de protection naturelle dans ce terrain neuf où les trous d'obus étaient rares, au commencement de l'attaque, mais maintenant, de seconde en seconde, ils deviennent de plus en plus nombreux et les hommes s'y abritent en attendant le geste du sergent dans la ligne qui les fera bondir en avant pour s'approcher de quelques verges en core.

FACE AU DEVOIR..... A LA MORT

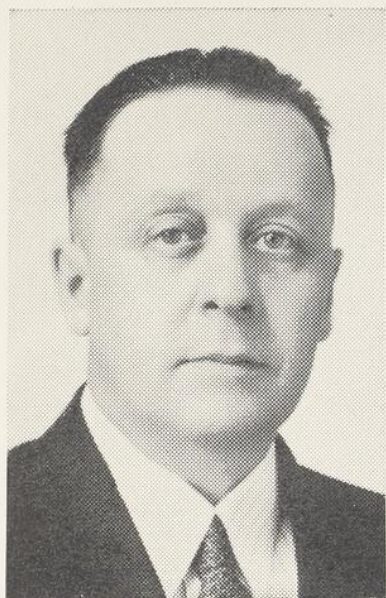
A ce moment, c'est-à-dire quelques instants après le signal de l'attaque, car l'action va beaucoup plus vite que le récit peut aller, le lieutenant Jutras se rend compte que sa première ligne d'attaque est beaucoup trop avancée, de sorte que sa compagnie se trouve dans une posture dangereuse. Tout-à-coup, il voit les mitrailleuses ennemies pointées sur le peloton qui est à sa droite. Un feu convergent décime ce groupe. Des vides affreux se produisent dans les rangs et les hommes tombent avec une régularité effarante!..... Ce feu meurtrier va couper sa compagnie du

reste du régiment et elle sera certainement annihilée! A tout prix il faut rétablir la liaison avec sa droite et faire retraiter ses hommes. Il n'hésite pas un instant. Il s'élance dans le crépitement des balles, à travers le sinistre éclatement des obus qui s'abattent en rafales dans le chemin qui le sépare du peloton de droite.

A peine a-t-il fait quelques pas qu'il est touché!..... Il chancelle! Mais domptant sa douleur il repart à la course et rejoint le peloton à droite et demande à l'officier en charge de couvrir la retraite de sa compagnie qui est menacée de destruction complète!..... Puis revient sur ses pas, traversant encore une fois cette zone si dangereuse pour donner l'ordre aux siens de se replier à l'arrière sur une tranchée abandonnée qui sera un refuge pour eux. Alors, comme ses hommes se retirent, protégés par une vive fusillade efficacement dirigée contre les mitrailleurs allemands par le peloton de droite, le lieutenant Jutras, mortellement blessé s'affaisse dans un trou d'obus. Son ordonnance qui l'a suivi d'aussi près que lui permettaient les circonstances et qui comme par miracle était sorti indemne de cet enfer, le rejoint dans ce cratère d'obus.

Il propose à son lieutenant d'aller chercher du secours, car il voit qu'il saigne abondamment, mais le lieutenant lui fait comprendre par son geste et quelques paroles à demi-articulées que c'est inutile. Il est fini et il ne tient pas à ce qu'on expose d'autres vies pour la sienne. Il s'évanouit. L'ordonnance Juneau en profite pour mettre son projet à exécution.

Il part sous le feu meurtrier des Allemands, se dirigeant vers le poste de secours. Mais il est prit dans le terrible feu de barrage. A un certain moment, dans le fracas infernal, il distingue le bruit caractéristique d'un obus qui vient dans sa direction. Il sent qu'il est dans sa trajectoire. (Ceux qui ont fait la guerre connaissent bien cette sensation). Il aperçoit un bout de tranchée devant lui et s'y précipite tête première. L'obus qu'il avait en-



M. ONESIME DEMERS
vice-président
de l'Association des Vétérans
de la Garde Lafayette et
président du comité jubilaire.



Le 1er Lieutenant
WILLIAM-H. JUTRAS, C. S. D.
mort en héros, le 28 septembre, 1918
à Riaville, France.



LE POSTE JUTRAS

ter
pe
sa
es
ses
bie
Il
se
ten
nu
le
Al
tro

rep
mé
enl
cha
lail

pet
ner
veu
à l

Il
pas
tou
tir
veu
ave
che

d'é
poc
vair

tendu venir, éclate sur le parapet de cette tranchée. Il perd connaissance.

Lorsqu'il recouvrit ses sens, il était à demi enseveli sous un amas de sacs de sable crevés et de débris de toute espèce. Il se dégage péniblement et tâche de rassembler ses idées mises en désarroi par l'éclatement de l'obus. Combien de temps resta-t-il évanoui?..... Il ne saurait le dire. Il ne sait plus même dans quelle direction il faut aller pour se rendre au poste de secours. Mais la pensée de son lieutenant qui agonise là-bas dans un trou d'obus lui est revenue avec l'état conscient. Voilà qu'il entend distinctement le tac, tac, tac, intermittent des mitrailleuses allemandes. Alors il est fixé. Il faut leur tourner le dos, se dit-il, pour trouver le poste de secours.

Après quelque temps passé à trouver des points de repère dans ce terrain qui est maintenant bouleversé, rendu méconnaissable par la fureur du bombardement, il parvint enfin au poste de secours et fait son rapport au médecin en charge, s'offrant de conduire un brancardier là où il a laissé son lieutenant.

Mais le médecin, avec son œil de praticien averti, s'aperçoit que l'ordonnance Juneau a subi un ébranlement nerveux par l'éclatement trop proche d'un obus. Il ne veut pas que celui-ci retourne au front et exige qu'il aille à l'hôpital plutôt.

L'ordonnance Juneau ne l'entend pas de cette oreille. Il ne se sent aucun mal, dit-il. Il a peur qu'on ne retrouve pas sans lui, le lieutenant, maintenant que le champ est tout criblé de trous d'obus! Puis il a peur aussi qu'au sortir de l'hôpital on l'assigne à une autre compagnie et il veut rester avec les camarades de Manchester. Il plaide avec le médecin-major qui lui promet qu'on enverra chercher le lieutenant.

Il faut en passer par là! L'ordonnance Juneau obtient d'être laissé à la cuisine de la compagnie en demi-repos, pour récupérer ses forces, et se retire après avoir été convaincu qu'on ira au secours de son lieutenant.

Revenons sur le champ de bataille où la compagnie A, avec les autres compagnies du 103ième occupent maintenant des positions moins exposées gardant toutefois l'ennemi sur le qui-vive, le harcelant sans cesse. L'artillerie américaine est en train de démolir les postes de mitrailleuses des Allemands. La retraite de nos troupes s'est effectuée rapidement et en bon ordre. Outre le lieutenant Jutras plusieurs autres hommes ont été mis hors de combat. Ils sont blessés plus ou moins grièvement.

DEVOUEMENT

Un brancardier arrive à la compagnie A qui occupe maintenant une tranchée située à près d'un kilomètre de l'endroit où elle avait dû reculer le matin. Il dit au capitaine qu'un lieutenant gisait, mortellement blessé dans un trou d'obus, dans le "No-Man's Land", et il demande deux volontaires pour aller le chercher. Le caporal Hervé L'Heureux et le sergent Cyrus A. Wallace, ce dernier du Maine, s'offrent pour cette mission.

Après s'être débarrasser de leurs armes et munitions, ils partent à la suite du brancardier. Ils s'en vont, courbés, rasant le sol, sous le feu incessant des mitrailleuses allemandes.....

Pour ce qui va suivre, nous laisserons la parole au caporal L'Heureux qui a donné tous les détails de ce drame dans une lettre à ses parents et qui a été publiée dans "L'Avenir National" en date du 22 octobre, 1918:

"Nous cherchâmes pendant près de vingt minutes et nous désespérions de le trouver lorsque nous vîmes une jambièrre que l'homme de la Croix-Rouge se rappela avoir vue.

— "Suivez-moi, soldats," dit-il. "Il est par ici".

Nous le trouvâmes en effet et à ma grande surprise c'était le lieutenant Jutras. J'étais heureux de pouvoir lui porter secours."

Comme on le voit par ce passage, le sergent Wallace et le caporal L'Heureux avaient consenti à aller secourir

un officier en détresse, sans même savoir de qui il s'agissait.

La lettre continue: "Etendu dans un cratère d'obus, à guère plus de cent verges d'un poste de mitrailleuses allemandes, il (le lieutenant) était beaucoup souffrant. Il avait encore sa connaissance et semblait très heureux de nous voir. Une balle lui avait traversé la lèvre supérieure, pénétré dans la bouche et était sortie du côté gauche de sa gorge. Une autre lui était entrée dans le corps par l'épaule gauche.

"Nous essayâmes de relever le lieutenant et de le ramener, mais il était trop faible et trop souffrant. Nous crûmes qu'il serait impossible de le transporter sans une civière, mais je me rappelai alors que j'avais une double ceinture dans mon sac.

Ils lui passent une ceinture sous les aisselles et une autre sous les jarrets, et tous trois le sortent du cratère, et courants, le portent ainsi. Le caporal L'Heureux explique:

"Nous ne pouvions plus en le portant ainsi marcher courbés et lorsque l'ennemi nous vit, vous pouvez croire qu'il se mit à faire pleuvoir les balles autour de nous et elles sifflaient constamment autour de nos têtes. L'homme de la Croix-Rouge avait un bandeau (un brassard de brancardier marqué de la Croix de Genève) autour du bras, et nous n'avions pas de fusils, mais les Boches n'en firent pas moins feu sur nous du mieux qu'ils purent. Ils essayèrent en vain de nous atteindre, mais sans succès. Dieu nous protégeait. (1) Nous le portâmes ainsi sur une distance de trois quarts de kilomètre et nous atteignîmes une petite tranchée près du chemin."

(1) D'après le récit du caporal L'Heureux, les Allemands, en cette circonstance, se rendirent coupables d'un acte flagrant d'inhumanité. Les mitrailleurs boches étaient à cent verges au plus et c'était encore le jour, donc ils ne pouvaient s'empêcher de voir le brassard à la Croix Rouge du brancardier, et que les deux soldats qui l'accompagnaient étaient sans armes et se portaient au secours d'un camarade mis hors de combat.

"Ici nous étions à l'abri des mitrailleuses et nous le déposâmes dans la tranchée. Je restai seul avec lui pendant que les deux autres coururent au premier poste de secours pour se procurer une civière. Je lui donnai un peu d'eau et je parlai avec lui pendant quelques minutes lorsque soudain l'ennemi commença à balayer la campagne avec un feu d'artillerie."

"Ils tirèrent de plus en plus près et semblaient envoyer des obus partout, excepté où nous étions. Je me faisais aussi petit que je pouvais, me tenant devant le lieutenant pour que la boue et les pierres ne fussent pas lancées sur lui qui était complètement impuissant à se protéger."

"Je penchais ma tête qui était protégée par mon casque d'acier du côté d'où venaient les shrapnels et dans ma foi en Dieu, je me disais qu'ils ne m'atteindraient pas. Un obus tomba à deux verges de notre refuge et nous couvrit de boue, mais il n'explosa pas, autrement je ne serais pas à vous écrire ces lignes. C'est un miracle si je suis sorti de là indemne."

"Le sergent revint bientôt avec une civière et nous nous mîmes en route avec notre blessé, vers le premier poste de secours situé à deux kilomètres. Chemin faisant, nous eûmes à traverser des ornières et des tranchées remplies de boue et d'eau, mais cela ne nous tracassait pas, notre but était de sauver notre homme. Les fils barbelés nous retardèrent aussi, mais finalement nous atteignîmes le poste. Nous y laissâmes le lieutenant pour retourner au combat. Le médecin, après avoir examiné notre blessé nous dit qu'il pensait qu'il en réchapperait. Nous étions contents."

"Le lendemain, nous apprîmes que le lieutenant était mort à l'hôpital durant la nuit. C'était le dernier des officiers partis des Etats-Unis avec nous. Il était aimé de tous et toute la compagnie le pleure."

La compagnie A venait de perdre en sa personne, un de ses officiers les plus estimés et la nation américaine avait

un héros de plus! Il prenait son rang parmi les plus grands héros de la dernière guerre, car il faut comprendre qu'il avait fait plus que son devoir. Réalisant le danger qui menaçait sa compagnie, il aurait pu se contenter d'envoyer un soldat porter son message au commandant de l'autre peloton. En faisant cela il aurait rempli pleinement son devoir d'officier. Mais devant l'effroyable spectacle qu'il a sous les yeux lorsqu'il voit ses hommes fauchés comme des blés, il ne veut pas, il ne pense même pas à exposer une autre vie que la sienne dans la tempête de feu et de fer qui fait rage. Volontairement, en face d'une mort presque inévitable, il remplit seul cette mission de dévouement et d'héroïsme extraordinaires.

Pour cet acte du plus pur héroïsme, puisque le Christ lui-même donne pour critère du dévouement, le sacrifice de sa propre vie pour ceux qu'on aime, le généralissime américain, John-J. Pershing, le 6 décembre, 1918, envoyait à la mère du héros, Mme veuve Marthe Jutras, de Manchester, la Croix du Service Distingué, une des plus hautes décorations que la nation accorde à ses héros. (1)

(1) TEXTE DU RAPPORT OFFICIEL: "The records show that William H. Jutras, first lieutenant, 103d Infantry, was awarded the Distinguished Service Cross for extraordinary heroism in action near Riaville, France, september 26, 1918. When the platoon on the right flank of his company was threatened by an enfilating movement of the enemy machine guns, he carried a message to the commander of that platoon through deadly machine-gun and minewerfer bombardment. It then being necessary to establish liaison with the company on the right, in order to save his platoon from annihilation and knowing that he faced almost certain death, this gallant officer unhesitatingly volunteered for this mission and crossed a terrain swept by converging machine guns fire. Mortally wounded, he delivered his message in time to save his platoon."

Signed:

Frank C. Burnett
Brigadier General,
Acting The Adjutant General.

TRADUCTION: "Les archives indiquent que William-H. Jutras, premier lieutenant au 103ième d'Infanterie, a reçu (honneur posthume) la Croix du Service Distingué pour un acte d'héroïsme

Après la guerre, ses restes furent transportés ici où maintenant ils reposent au cimetière St-Augustin. Mais son nom que porte un poste local de la Légion Américaine, composé de vétérans franco-américains, est de ses noms qui ne doivent jamais périr, car il est de ceux qui illustrent toute une nation, toute une race! Il restera écrit à jamais dans les pages de l'Histoire. Ce nom glorieux est un nom canadien-français.

C'est un nom lumineux, inspirateur, et il est de notre devoir de le redire toujours avec respect, avec amour, à nos enfants, afin qu'ils sachent, au besoin, l'imiter dans l'accomplissement de leur devoir envers la patrie.

Avant de fermer ce récit, il convient de faire une mention spéciale des camarades de l'héroïque lieutenant Jutras qui se sont dévoués, ont bravé la mort même pour se porter à son secours: l'ordonnance Aimé Juneau, le caporal Hervé L'Heureux, le sergent Cyrus-A. Wallace, qui eux aussi ont fait plus que leur devoir dans cette dramatique circonstance. Ils n'ont pas l'air de se douter qu'ils se conduisirent en héros, eux aussi, tant le dévouement chez eux est une vertu toute naturelle, mais elle en est, par ce fait plus admirable et je ne puis m'empêcher de le dire hautement puisque l'occasion se présente. Leur conduite mérite les plus hauts éloges.

extraordinaire accompli près de Riaville, France, le 26 septembre, 1918. Lorsque le peloton sur le flanc droit de sa compagnie fut menacé de destruction par le feu meurtrier des mitrailleuses ennemies, il porta un message au commandant de ce peloton, à travers un bombardement de mitrailleuses et d'obus de mortiers de tranchées. Il était alors nécessaire de rétablir la liaison avec la compagnie à sa droite pour sauver son peloton d'annihilation, et sachant que pour faire cela, il bravait une mort presque certaine, ce vaillant officier n'hésita pas et volontairement il s'imposa cette mission, traversant un terrain balayé par un feu convergent de mitrailleuses. Mortellement blessé, il porta son message à temps pour sauver son peloton."

(Signé): Frank-C. Burnett,
Brigadier-Général,
Agissant comme Adjudant-Général.

Copie conforme des Archives du Ministère de la Guerre, 25 septembre, 1937.

En relisant la glorieuse épopée du 103ième d'Infanterie on se rend compte que la compagnie A où l'on retrouve un si grand nombre de membres de la Garde Lafayette, a contribué largement à la renommée de ce régiment. La bravoure était un fait de tous les jours dans cette compagnie. Ces hommes étaient de bonne race!

Au départ de la Garde Lafayette pour les frontières du Mexique en 1916, "L'Avenir National" avait dit quelque part dans son éditorial du jour en parlant de cette Garde: *"Ce corps n'a jamais eu la chance de se distinguer ailleurs que sur les champs de parade où il a toujours remporté les premiers prix depuis plus de vingt ans, mais il ne demande qu'une chance de montrer ce qu'il peut faire sur un champ de batailles."* Cette chance est venue pour elle. La Garde Lafayette a prouvé qu'elle était de taille à remporter aussi les premiers prix en fait de bravoure sous les balles, la mitraille, les obus. Ses membres étaient de la même trempe que leurs aïeux, les héros de Carillon, de Sainte-Foye, de Châteauguay, égaux aux Poilus de Verdun, à leurs frères canadiens-français de Vimy, de Courcelles! *Bon sang ne peut mentir.*

MOT DE LA FIN

En entreprenant la publication de la monographie de la Garde Lafayette, les membres de l'Association des vétérans de cette Garde ont voulu laisser à leurs fils, le souvenir de ce qu'ont accompli leurs pères pour le prestige de notre élément en cette ville de Manchester, l'offrant comme sujet de méditation et d'encouragement aux générations qui vont suivre, espérant que les efforts qu'ils ont accompli dans leur sphère, ne resteront pas sans imitateurs et continuateurs dans tous les domaines de la vie nationale et ainsi aideront dans une certaine mesure, à conserver et à enrichir l'héritage de vertus, de qualités et de saines traditions que nous tenons des aïeux, pour les faire porter encore de plus beaux fruits s'il est possible, dans ce pays

où nous sommes de droit et de fait, chez-nous. Un geste s'oublit et s'efface dans l'éloignement; la parole se perd dans la mémoire comme dans l'air qu'elle a agité un instant, ne laissant plus de traces derrière elle, mais les écrits demeurent et luttent quelque fois avec une certaine chance de succès contre *le temps qui sur toute ombre en jette une plus noire*, comme le disait si justement Victor Hugo, (1) pour sauver de l'oubli, ce qu'à leurs yeux ils croient sincèrement, mériter un sort moins cruel.

Cette monographie n'a jamais été entreprise dans l'intention de tout dire sur la Garde Lafayette, car pour cela, il faudrait consulter chaque personne, qui à un moment ou à un autre, a fait partie de cette Garde, ce qui serait une tâche humainement impossible, mais nous croyons en avoir assez dit pour donner une idée juste et concrète, capable de justifier ses titres à la reconnaissance de ceux qui l'ont vu à l'œuvre et à la connaissance de ceux qui sont venus après sa disparition des cadres de la milice du New Hampshire.

La Garde Lafayette s'était acquise une renommée brillante, aux prix de travaux constants, d'efforts soutenus, et par la vaillance poussée jusqu'à l'héroïsme sur les champs de batailles. Elle a écrit une page glorieuse dans les annales franco-américaines dans la Nouvelle-Angleterre et espère que ses contemporains daigneront la lire.

(1) Poème: "La nuit sur l'Océan".

MEMBRES HONORAIRES DE LA
GARDE LAFAYETTE
MANCHESTER, N. H.

Archambeault, J. B.
Archambeault, Philias
Adam, L. J.
Adam, Joseph
Auger, F. H.
Baril, J. B.
Blanchet, Georges
Beauchemin, Wilfrid
Beaumier, Arthur
Beaudry, J. L.
Bernier, J. E.
Boudreau, Eugène
Boudreau, Léandre
Beauchemin, Aimé
Bourassa, F. E.
Bournival, Napoléon
Boire, F. M.
Beaudet, Clément
Boisvert, Aimé E.
Brien, A. A.
Beaudet, Alphonse
Chenette, F. X.
Chatel, Jos.
Chalifoux, A. A.
Caron, Victor
Chagnon, E. C.
Chartier, L. N.
Chayer, Fred
Côté, Georges
Champoux, John
Desrochers, L. E.
Desrosiers, Avila
DeMoulpied, A.
Denis, Joseph
Dufort, Chs. E.
Deschesnes, Jules
Desrochers, E. P.

Duval, Alphonse
Demers, Joseph
DeMoulpied, Chas.
Desrosiers, B. R.
Desilets, Alfred
Emond, Herbert
Faucher, H. I.
Frenier, E. J.
Filion, A.
Gazaille, Henri
Grenier, A. G.
Grenier, P. F.
Gauvin, H.
Gadbois, A. L.
Groux, John H.
Gervais, E.
Grenier, Job
Granger, Oliva
Héon, Arthur
Joyal, Curtis
Laneville, D.
Labonté, L. P.
Lacourse, J. N.
Lafamme, Joseph
Lévesque, T. J.
Labrèche, Michel
Lemieux, Pierre
Larivière, Joseph
Leblanc, Ed.
Lussier, F. H.
Lessard, F. I.
Labonté, David
Landry, William
Larivé, Jules
Lefebvre, Célestin
Lemaître, Joseph
Lafamme, Samuel

Lemay, Henri
 Leclerc, Alexis
 LeGresly, E. H.
 Lafond, J. D.
 Letendre, Joseph
 LeBoeuf, Joseph
 Laberge, P. G.
 Labrecque, A. G.
 Morency, D. B.
 Massé, Joseph
 Montplaisir, John
 Moquin, Nazaire
 Moquin, Camille
 Marchand, Ed
 Miville, F. C.
 Miville, Chas.-S.
 Marcotte, William
 Martin, Alfred
 Mailloux, Joseph
 McDonald, J. W. D.
 Moquin, Arthur
 Massé, Aimé
 Nerbonne, A.
 Pinard, Edmond
 Précourt, A. J.
 Parent, F. X.
 Provost, Frank
 Poirier, W. J.

Poirier, Nap
 Paris, Oswald
 Painchaud, T
 Quirin, Joseph
 Quirin, Eugène
 Rainville, Frank
 Robitaille, Chas.
 Robitaille, André
 Robitaille, F.
 Rivard, Adolphe
 Roy, Oscar
 Raiche, Amédée
 Raiche, Nestor
 St-Germain, P. D.
 Smith, William
 Soly, Jos T.
 Soly, J. H.
 St-Germain, J. N.
 Sylvain, Emile
 Turcotte, E. V.
 Turcotte, J. O.
 Trudeau, O. G.
 Tremblay, J. O.
 Tardivel, E. H.
 Verrette, Moïse
 Verville, Jos. L.
 Vigneault, Denis

Cette liste est une copie conforme d'une ancienne liste des membres honoraires de la Garde Lafayette. L'original ne porte pas de date, mais d'après les membres fondateurs encore vivants, elle aurait été publiée peu après la Guerre Hispano-Américaine. L'original est la propriété de M. Chas.-E. DuFort.

CINQUIEME PARTIE

L'ASSOCIATION DES VETERANS DE LA GARDE LAFAYETTE

"Je me souviens".

Devise de la province de Québec.

Des liens nombreux et encore solides, tissés de tous les souvenirs du passé glorieux de la Garde Lafayette, unissaient toujours les uns les autres tous ceux qui pendant une période ou une autre avaient porté l'uniforme de ce corps d'élite. Mais on ne pouvait constater leur présence qu'au cours de rencontres fortuites, soumises aux caprices du hasard et qui restaient sans lendemains. Aussi chez nombre de membres de l'ancienne Garde, on sentait que ces relations espacées et irrégulières ne favorisaient pas la survivance de cet esprit-de-corps qui avait marqué d'une façon toute spéciale cette organisation. Pourtant on voulait conserver et cultiver la douce et attachante fleur du souvenir.

On était sûr de se rencontrer au moins une fois par année, le 30 mai, à la messe militaire qui se dit au cimetière Mont-Calvaire et auquel les vétérans de la Garde ne manquent jamais d'assister. Ou encore, autour du cercueil d'un camarade des anciens jours que l'on accompagne au champ de repos, car les membres de l'ancienne Garde se sont toujours fait un devoir sacré de rendre les derniers honneurs militaires à ceux que la mort avait appelé. Là surtout, en face de cette fosse où allait disparaître à jamais ici-bas, un compagnon d'armes, on réalisait que dans quelques années il ne resterait plus personne, plus rien de cette chère vieille Garde qui durant sa fructueuse carrière avait été un des titres les plus purs de notre renommée, ici, à Manchester, renommée qu'elle avait acquise et maintenue aux prix de tant d'efforts et de cruels sacrifices, surtout au cours de la dernière guerre.

On évoquait le souvenir des absents..... qui peuvent encore revenir puisque seule, une distance mesurable les sépare momentanément de leurs camarades..... et des au-

tres absents..... de ceux qui ne reviendront plus..... laissant des vides dans les rangs que l'on ne pourra jamais combler! Mélancolique constatation.

Aussi, le capitaine Leclerc qui avait déjà donné à la Garde, vingt-quatre années de sa jeunesse, le service le plus long de tous les membres de cette organisation, ne pouvait se résigner à cet état de choses. Comme il disait encore récemment dans un cercle d'amis: "Si tous mes officiers n'étaient pas morts en France, l'Association des vétérans de la vieille Garde aurait été fondée dès le retour de nos soldats, après l'Armistice." Et les années s'écoulerent ainsi, sans amener la solution désirée.

Ce n'est qu'en 1935 que le capitaine Leclerc, secondé par quelques amis dévoués, membres de l'ancienne Garde, et après avoir rencontré toutes sortes de difficultés, parvint enfin à donner une forme définitive à son plus cher désir: voir les membres de l'ancienne Garde Lafayette réunis encore une fois dans une association qui perpétuerait son souvenir.

Le 12 mai, 1935, un dimanche, au Poste William-H. Jutras, de la Légion Américaine, on jetait les bases de l'*Association des Vétérans de la Garde Lafayette*. Ces premiers officiers furent: le colonel Trefflé Raiche, un membre fondateur de la Garde, comme premier président; le capitaine Sylvio Leclerc, vice-président; M. Joseph-E. Tremblay, secrétaire; M. Roméo Simard, trésorier; M. Alfred Desfossés, sergent-d'armes et M. Joseph Sénéchal, clairon. Comme directeurs: MM. Domicile Nolet, Oscar Ouellette, Henri Smith, Hormisdas Senneville et Onésime Demers. Cette assemblée de fondation fut présidée par le capitaine Leclerc qui avait été le grand animateur de ce mouvement, assisté de M. Tremblay qui agit en qualité de secrétaire temporaire. Maintenant on allait avoir des occasions suivies, voulues pour se rencontrer, renouer le présent au passé et ne pas laisser disparaître à jamais tant de moments vécus ensemble, sous la tente, dans les activités de

la vie des camps, des tranchées ou dans le fracas des combats. La vieille Garde ne voulait pas déposer les armes devant l'oubli, à la mort ! Elle forçait le temps à reculer !

Elle avait été durant sa carrière une école de constance et d'énergie ; elle continuait par son association de vétérans à prêcher d'exemple la conservation des leçons acquises, dûment et chèrement payées.

Depuis, ses rangs se sont régulièrement augmentés par le recrutement des anciens de la Garde Lafayette, qui, sachant maintenant qu'ils trouveront là, leurs camarades des jours inoubliables de leur jeunes années, viennent ainsi par ce contact avec eux, arracher quelques bribes à ce temps disparu.

L'Association tient ses assemblées dans la salle des Vétérans des Guerres Etrangères, rue Manchester. Elle organise régulièrement d'intéressantes réunions pour ses membres.

Et cette année, pour marquer l'événement de la fondation de la Garde Lafayette, il y a eu cinquante ans, le 18 avril dernier, elle organisa des fêtes jubilaires.

A sa réunion mensuelle du 8 juin dernier, les membres décidèrent de nommer un comité à cet effet : M. Onésime Demers fut choisi pour le présider et eut pour assistants, MM. Roméo Rochette, Alphonse Morin, Médéric Boisvert et John-B. Morrissette, ce dernier comme secrétaire.

Ce comité jugea que le meilleur moyen de conserver à la postérité, le souvenir de la Garde Lafayette, était de faire éditer l'histoire de cette Garde, et un comité de dix membres fut adjoint au comité général pour travailler conjointement avec l'auteur afin de colliger et de vérifier les archives de l'ancienne Garde et toutes les autres sources d'informations nécessaires à la rédaction du présent ouvrage. Ce comité comprenait : MM. Jules Larivée, Oscar Ouellette, Joseph Baril, Evariste Leclerc, Domicile Nolet, le colonel Trefflé Raiche, le capitaine Ubald Hébert, Charles Lemire, Joseph Sénéchal et Roméo Simard.

Dirigés et stimulés par le zèle infatigable du président du comité général, M. Onésime Demers, ses divers comités menèrent à bien la première partie du programme arrêté.

Comme fête publique l'Association célébra le cinquantenaire de la Garde Lafayette, dimanche le 17 octobre, 1937, par une messe spéciale à l'église Saint-Jean-Baptiste, suivi d'un banquet au Poste Jutras.

Plus de cent cinquante personnes, membres et amis de l'ancienne Garde Lafayette prirent part à cette fête jubilaire. Certes, si des circonstances plus propices avaient favorisé davantage MM. Onésime Demers, John-B. Morrisette et Roméo Rochette qui formaient le comité chargé d'organiser cette célébration, il est certain qu'elle aurait pu devenir une manifestation publique, englobant toute la population franco-américaine de la ville et même des autres éléments ethniques de Manchester, car les admirateurs de l'ancienne Garde, se recrutaient partout. Mais les organisateurs durent se contenter d'un cadre plutôt intime pour marquer le cinquantenaire de la fondation de la Garde et honorer ses fondateurs.

AUX PIEDS DES AUTELS

Donc, en ce dimanche du 17 octobre, 1937, une centaine de membres de l'ancienne Garde Lafayette, se réunissaient au Poste William-H. Jutras, de la Légion Américaine, pour se rendre ensemble à l'église Saint-Jean-Baptiste où une grand'messe solennelle fut célébrée à neuf heures, par M. le curé Louis-T. Laliberté, un admirateur de toujours et ami dévoué de la Garde, assisté de ses vicaires, MM. les abbés Rodolphe Drapeau et Léo Poulin, comme diacre et sous-diacre respectivement.

LE SERMON

Dans son sermon, M. le curé Laliberté adressa ses éloges aux membres de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette pour cette manifestation publique de leur esprit chrétien, disant que la Garde, dans tous les moments

solennels de son existence avait toujours su affiché sa foi, son respect envers Dieu. Elle a toujours été une école où nos vertus ancestrales furent en évidence, prouvant à tous que pour être bons citoyens américains, il n'était pas nécessaire de sacrifier quoique ce soit de notre croyance et de nos traditions.

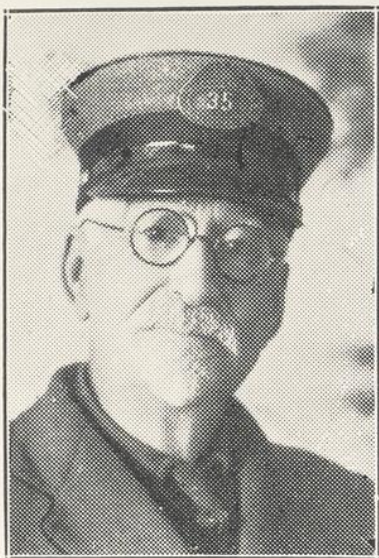
L'orateur sacré tira les leçons qui se dégagent de la carrière de la Garde, fertile en exemples applicables à la vie chrétienne de notre société. Carrière qui a été un modèle d'honneur, de rectitude, d'application aux tâches confiées; à l'accomplissement du devoir tel qu'il se présente, sans jamais reculer devant les sacrifices quels qu'ils soient. L'histoire de la Garde Lafayette a été écrite par tous ses membres avec leur dévouement, leur vaillance et leur sang. Partout où elle a servi, elle a fait honneur à son origine, à sa religion, à sa patrie d'adoption.

LES AGAPES

Après la messe à laquelle une foule qui remplissait l'église, se massa sur le péristyle pour assister au départ des membres de la Garde Lafayette qui se rendirent en corps à leur point de départ, le Poste Jutras où un banquet les attendait. A leur tête marchaient leurs anciens officiers, précédés du corps de fifres et tambours des Vétérans des Guerres Etrangères, comme pour l'aller à l'église.

Le capitaine Leclerc, président de l'Association des Vétérans, ouvrit le banquet en souhaitant par quelques mots bien choisis, la bienvenue aux anciens membres de la Garde, aux invités d'honneurs et aux amis présents à ces agapes. M. l'abbé Adrien Verrette récita le *Benedicite*, puis chacun s'atbla devant une table copieusement garnie pour faire honneur à un menu soigné autant qu'abondant.

A la table d'honneur on remarquait outre le capitaine Leclerc, S. H. le Dr Damase Caron, maire de la ville, M. Jules Larivée, fondateur de la Garde Lafayette, M. l'abbé Adrien Verrette, le colonel Trefflé Raiche, le major et



M. JULES LARIVÉE
Fondateur
de la Garde Lafayette



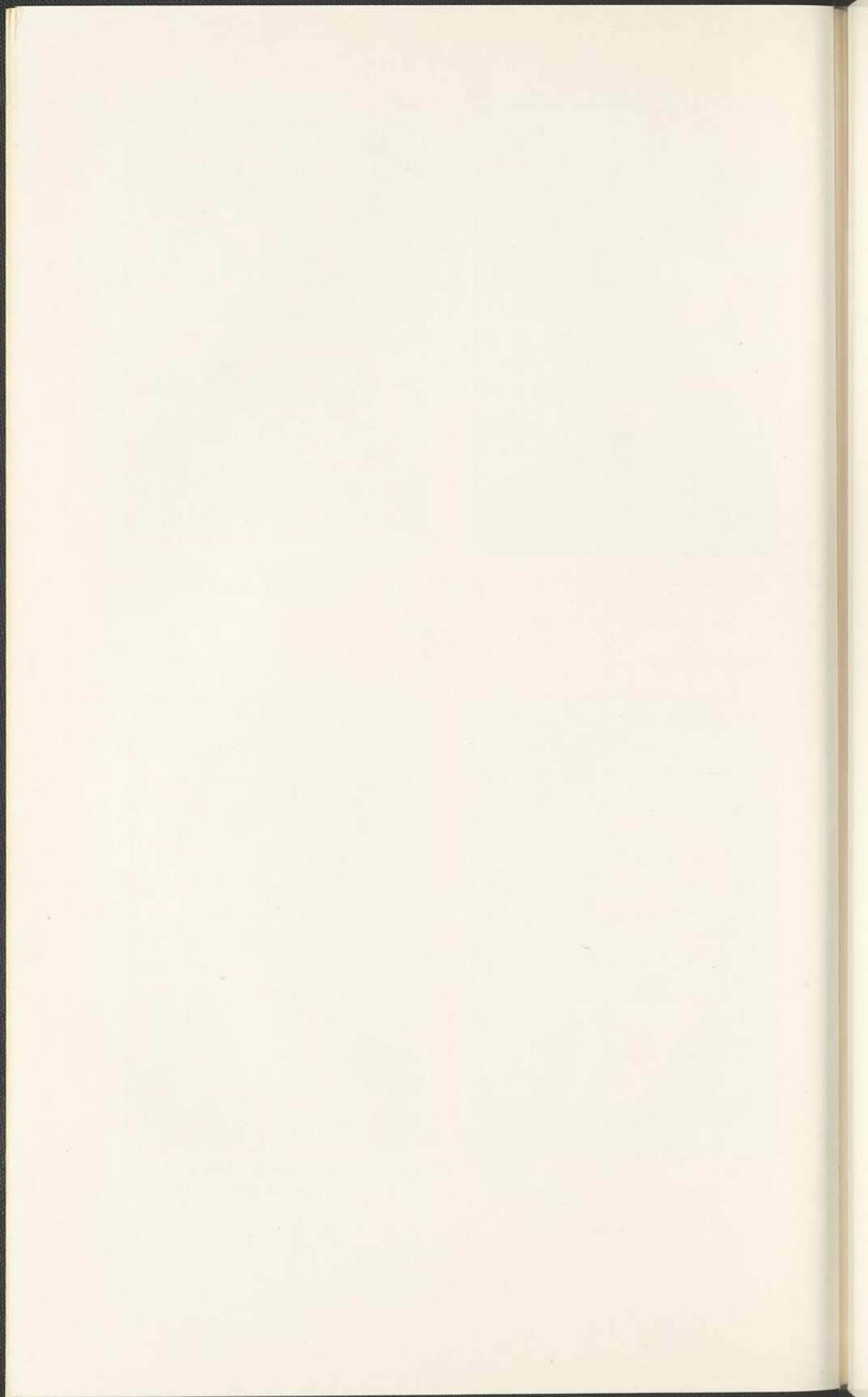
Le capitaine LOUIS COMEAU
1896-1898



Le colonel TREFFLE RAICHE
capitaine de la Garde
1898-1902



Le capitaine SYLVIO LECLERC
1911-1917



Mme Médéric Maynard, M. et Mme Onésime Demers, M. Tobie Lemay, M. et Mme Henri Lemay, M. Benjamin-C. Lambert, M. et Mme Napoléon Fontaine, M. et Mme John-B. Morrisette, le capitaine Ubald Hébert, M. Gérard Hamel et M. Wilfrid Boisclair, ancien commandeur du Poste Jutras.

L'ESPRIT DES ANCIENS JOURS

A voir l'entrain et la gaieté qui animaient les convives, les *anciens* de la vieille Garde, durant le banquet, on avait une preuve tangible que la réputation de l'esprit de *diable au corps* que s'était acquise aux jours de jadis la Garde Lafayette, n'était ni volée ni surfaite, ni disparue! Tous ces hommes, dont un grand nombre accusent, hélas! *des ans l'irréparable outrage*, avaient pour cet instant, du moins, retrouvé toute l'ardeur de leur jeunesse. Les gais et belliqueux refrains des jours de la mobilisation pour la Grande Guerre, les mélancoliques ou amoureuses chansons des nuits de bivouacs ou des jours de repos à *l'arrière* dans quelque patelin de France, revenaient spontanément aux lèvres!

A les entendre chanter ainsi, on oubliait presque les prosaïques gilets de civils qui les revêtaient. On les revoyait, sans efforts, portant l'uniforme khaki..... le casque d'acier, crânement penché sur l'oreille, allant, martelant le pas..... sac au dos..... fusil à l'épaule..... défilant le long des talus..... par quelque chemin boisé de France.

La Madelon, "Over There", "It's A Long Trail", *Mon Soldat*, etc.... eurent pendant quelques minutes un renouveau de vogue et furent chantées comme savent chanter des soldats, les chansons de guerre! Puis, nos chansons du terroir comme la joyeuse *Alouette*, *Vive la Canadienne*, fusèrent à leur tour ainsi que les airs populaires des jours de 1917 et 1918. C'est naturel, n'est-ce pas, les "Lafayette", ne savent pas, ne peuvent pas oublier qu'ils sont *Canayens*! Et menant le bal, je veux dire, le branle-bas, M. Joseph Sénéchal, clairon officiel de l'Association des

Vétérans et aussi chef-trompette des Vétérans des Guerres Etrangères de l'Etat, entonne tous ces chants pour lancer les camarades..... puis continue la mélodie sur son violon, car il touche de cet instrument aussi, tandis qu'un camarade, M. Edouard Gagnon, au piano, l'accompagne et toute l'assistance chante à l'unisson tous ces airs familiers.

C'est vraiment un repas de fête, avec toute la chaude bonhomie coutumière aux descendants des gais lurons de France, venus avec les régiments, de Carignan, Roussillon ou Royal Béarn. En un mot, les héritiers directs des *Fanfan Latulippe*, les ancêtres des *Poilus*!

LES ORATEURS

Puis après s'être bien restaurés, vient la partie intellectuelle. Le maître des cérémonies, M. Benjamin-C. Lambert, présenté comme un ami de toujours, par le capitaine Leclerc, se lève et commence sa tâche de présenter à l'assistance les divers orateurs au programme. Connaissant on peut dire, intimement chacune des personnes qui prendront la parole, la tâche devient facile pour lui et il ne chercha pas à la compliquer inutilement, aussi tous lui en furent grés. Et sans ambages, avec pour chacun, un mot juste et aimable, il annonça celui qui devait prendre la parole, à tour de rôle.

SON HONNEUR LE MAIRE

En termes choisis, le Dr Damase Caron, maire de Manchester, adressa ses félicitations aux membres de l'Association des Vétérans pour avoir fourni l'occasion à la population de Manchester, de venir payer un tribut d'hommages à cette gloire qui fut entièrement nôtre, *La Garde Lafayette*, le corps d'élite par excellence, de l'armée de l'Etat du New Hampshire, sur les champs de parades, dans nos grands jours de fêtes et dans les grandes épreuves des jours de guerre! "Partout elle nous a fait honneur et a fait briller le nom des franco-américains parmi tous les autres. Et comme maire franco-américain dans une ville

où les franco-américains forment près de la moitié de la population, j'en suis doublement fier", dit-il.

Puis il traça un bref tableau de la carrière de la vieille Garde, touchant à toutes les grandes époques de sa vie, parlant de sa fondation et des fondateurs présents aux agapes: MM. Jules Larivée, le major Médéric Maynard, le colonel Raiche, MM. Tobie et Henri Lemay; des ces triomphes, à Bennington et autres grands concours militaires; les circonstances où elle servit de garde d'honneur, notamment à Portsmouth, en 1902, à la réception des plénipotentiaires du Japon et de la Russie qui venaient ici, élaborer un traité de paix, et autres grandes occasions; ces états de service durant la Guerre Hispano-Américaine, l'expédition aux frontières du Mexique en 1916, et son épopée durant la dernière guerre.

"C'est une histoire que nous ne pouvons laisser ignorer aux générations futures et nous devons prendre les moyens pour que cela ne soit. Et je vous félicite, membres de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette d'avoir eu l'heureuse initiative d'en faire un livre où tous ces faits seront consignés et pour tout ce que vous avez fait pour perpétuer le souvenir de la Garde et de sa glorieuse carrière dont le symbole et le couronnement est certainement la fin si belle et d'une gloire si pure de votre lieutenant William-H. Jutras, un des grands héros de l'Armée Américaine. Il faut conserver à jamais, les leçons qui se dégagent de tout ce passé de fidélité au devoir, de vaillance, de bravoure pour le léguer intact à ceux qui nous suivront."

Des applaudissements prolongés saluent les dernières paroles du maire de Manchester et l'assistance, d'un geste spontané, se lève comme un seul homme pour le remercier de ces belles paroles qui sont allées droit aux cœurs de tous les vétérans présents à cette fête.

M. l'abbé Verrette avait été choisi pour donner le discours de circonstance. Les personnes présentes, le connais-

sant tous pour un brillant orateur, redoublèrent d'attention et se recueillirent, on peut dire, pour ne pas perdre une seule de ses paroles. Elles ne furent pas déçues dans leur attente.

D'une voix chaude, sympathique et dans un débit pressé pour suivre le rythme de sa pensée et de son inspiration, M. l'abbé Verrete traça une belle étude de la conception catholique du patriotisme, condamnant en même temps avec vigueur et non sans une certaine ironie de bon ton, les dangereux sophismes à la mode et la tendance moderne de commercialiser cette fleur si délicate de l'amour de la patrie qui ne peut ni grandir, ni se propager dans une telle ambiance. Puis passant au côté pratique de cette *fête du Souvenir*, il suggéra aux vétérans de travailler à concrétiser les leçons de vaillance et de l'amour de la patrie dont ils avaient donné tant de preuves tangibles, afin que les groupes étrangers à notre race qui vivent avec nous puissent comprendre davantage l'apport des franco-américains au culte de la patrie, en s'organisant, en coopération avec nos sociétés locales pour ériger un monument convenable qui symboliserait dans le bronze et le marbre, le patriotisme indéfectible des canadiens-français établis ici depuis plus de 75 ans, envers leur nouvelle patrie.

Mais laissons l'orateur exposer lui-même ses idées si fertiles en reproduisant le texte de son discours dans son entier:

ABBE ADRIEN VERRETTE

"Nous sommes réunis pour célébrer un anniversaire un peu rare, peut-être unique dans notre histoire, le cinquantième de fondation d'une garde militaire nationale franco-américaine, la Garde Lafayette organisée à Manchester en 1887. L'occasion, il nous semble, nous invite à rappeler une des belles traditions de l'âme franco-américaine, sa loyauté au drapeau.

En ces temps d'équivoques, alors que le culte excessif rendu à l'Etat voudrait nous faire croire que la patrie est

une entité indépendante de Dieu, il est certainement utile de dire franchement de quoi est fait ce patriotisme que la raison approuve et que l'Eglise recommande. Ce sera une façon bien convenable, croyons-nous, de nous unir à cette belle manifestation que les membres de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette ont voulu organiser pour honorer les fondateurs de leur garde.

I

La patrie, a écrit le poète, est le lieu "*où l'on aime sa mère, où l'on connaît son Dieu; où naissent les enfants dans la chaste demeure; où sont les tombeaux des êtres que l'on pleure.*" Voilà pourquoi la patrie nous est si chère.

Tout homme a donc une patrie. Pour lui, elle est la meilleure de toutes les patries. Il pourra difficilement admettre qu'elle puisse être dans l'erreur et pour la défendre, il poussera le dévouement jusqu'au sacrifice même de sa vie. Le vieil adage est toujours vrai sur les lèvres du poète Horace "*Dulce et decorum est pro patria mori*", il est doux, il est beau de mourir pour la patrie. Ce sentiment, il existe chez tous les peuples, il est profondément ancré dans l'âme humaine.

Mais comment expliquer cet enthousiasme pour la patrie? Pourquoi l'exilé traîne-t-il au cœur cette mélancolique nostalgie? Pourquoi ce respect envers le drapeau de son pays? Pourquoi ces émotions au souvenir des héros de notre histoire? Pourquoi la patrie s'affirme-t-elle d'une façon si absolue en nous? C'est parce qu'elle symbolise et incarne tout ce que nous avons de plus cher sur la terre, nos aspirations de paix, de bonheur et de sécurité humaine.

Aussi longtemps que la patrie représente tous ces désirs légitimes, elle s'impose à l'admiration de la raison et c'est une trahison exécrable que de lui refuser alors son appui. C'est seulement quand un peuple renonce à l'équilibre établi par Dieu qu'il devient indigne de sa vocation et c'est pour s'en être écarté que bien des peuples ont assisté à leur ruine.

Une nation armée jusqu'aux dents et toujours sur la route de la conquête n'est pas nécessairement le symbole d'une grande patrie. Un jeunesse écolière, qui, chaque matin salue le drapeau sans jamais se soucier de l'existence d'un Dieu créateur n'est pas non plus l'indice de la santé morale d'un peuple; un gouvernement puissant, servi par l'abondance des richesses naturelles, par l'étalage de la science et de l'argent, tout cela n'est pas la preuve qu'une patrie est la gardienne de la paix.

Il faut que dans les entrailles d'un peuple se trouve avant tout et au dessus de tout la croyance en un Dieu, maître souverain de tout ce qui existe. Il faut qu'à l'école comme au sein de la famille, l'enfant grandisse avec les connaissances religieuses nécessaires pour lui inspirer le sens de sa responsabilité devant Dieu et les hommes. Il faut enfin que l'Etat respecte cette hiérarchie établie par Dieu et qui veut que l'homme soit d'abord soumis à son Créateur, ensuite à sa famille et enfin à sa patrie. Servir Dieu avant tout, parce qu'il est l'auteur et le dispensateur de tout bien, la famille parce qu'elle est la pierre angulaire de la société humaine, et la patrie enfin parce qu'elle est la gardienne indéfectible du foyer. Hors de cet ordre providentiel, il ne peut pas y avoir de véritable paix.

A la lumière des faits, il est évident que bien des nations, de nos jours, refusent de se conformer à ces enseignements. Dieu n'est plus le maître de son univers, la famille est désorganisée, la patrie est aux mains de mercenaires, de là tous les maux dont nous souffrons et qui vont s'aggravant. C'est hier que le Pape Pie XI, dans son encyclique "*Ingravescentibus Malis*", nous rappelait les causes du grand malaise qui secoue présentement notre civilisation "*Parce que beaucoup méprisent et rejettent complètement l'autorité suprême et éternelle de Dieu qui commande et défend, la conscience du devoir chrétien est affaiblie, la foi languit dans les âmes ou s'y éteint tout à fait et il résulte que les bases de la société humaine sont ébranlées et s'écroulent.*"

Au lieu de sacrifier tant de vies innocentes au simple caprice d'un patriotisme exalté, au lieu de jouer l'abjecte comédie de la course à la richesse et à la sensualité, les nations et les gouvernements auraient tout à gagner en favorisant la pratique des vertus élémentaires de la charité et de la justice chrétienne. En tout cas, seuls les peuples ont connu la véritable grandeur qui ont d'abord servi Dieu et ses commandements.

Devant ce désarroi effarant au milieu duquel se débat notre génération, est-ce à dire que nous devons renoncer à l'ordre établi et nous lancer à la suite des torches révolutionnaires ou communistes! Nous le comprenons bien, ce n'est pas dans l'anarchie que se calment les esprits. Non, le salut n'est pas dans la confusion et la patrie conserve toujours son droit de rappeler ses enfants à la juste compréhension de leurs devoirs et c'est parce que nous croyons que notre patrie est capable de protéger nos libertés religieuses et politiques que nous lui conservons, un culte si profondément sincère.

C'est donc parce que nous voulons mieux servir Dieu que nous aimons passionnément notre patrie terrestre, non pas d'une piété artificielle et déclamatoire, mais avec toutes les fibres de nos âmes. Nous croyons que tout homme doit servir sa patrie sans jamais lui marchander son dévouement. Nous n'admettons pas un patriotisme mesuré au compte gouttes de la compensation. La loyauté envers son pays n'est pas un travail de mercenaire. Servir sa patrie c'est tout simplement faire son devoir et le devoir comme l'honneur n'a pas de prix. Servir sa patrie c'est demeurer en tout temps honnête dans sa conduite et respectueux des droits de son prochain. C'est encore remplir ses devoirs de citoyen, respecter les lois et les institutions de son pays, c'est travailler à la conservation de tous les éléments spirituels et matériels qui font la grandeur d'une nation.

II

Cet amour de la patrie, cette loyauté envers le drapeau ne se manifestent-ils pas d'une façon éloquente dans ce jubilé auquel nous sommes associés. Oui, et c'est pour en souligner certains aspects que nous voulons proposer à votre admiration ce geste magnifique qui groupait il y a cinquante ans une poignée de compatriotes sous les plis du drapeau étoilé.

La fidélité du franco-américain envers sa patrie est un fait qui se passe d'explication. Il suffit de fouiller l'histoire, de parcourir tous les coins de ce vaste continent pour y relever des gestes et des traces de l'influence française. Sans tout réclamer de la gloire qui couvre notre drapeau, nous pouvons affirmer que notre part y est large et généreuse. Ne retraçons-nous pas cette collaboration jusqu'au berceau même de notre patrie?

Cette participation généreuse, nous la retrouvons chaque fois que la patrie fit appel au dévouement de ses enfants. Pendant la guerre de Sécession, nous n'étions pas encore très nombreux au pays et pourtant plusieurs centaines des nôtres prêtèrent leur concours à cette grande entreprise humanitaire, la cessation de l'esclavage. Ces noms bien français nous les relisons avec fierté sur les listes officielles.

La guerre Hispano-Américaine, l'Expédition au Mexique et enfin la Guerre Mondiale ont également enregistré ces gestes nombreux de dévouement et de patriotique loyauté de la part des franco-américains. C'est par milliers que nous comptons les noms de nos compatriotes qui se sont signalés sur les champs de bataille de la France. Tout cela est bien suffisant pour affirmer que l'amour de la patrie n'a jamais languì dans l'âme franco-américaine.

Nous ne craignons pas même de placer au nombre de plus belles contributions à la vie américaine cet apport que tout le temps nous avons fourni au développement de notre patrie. C'est donc pour nous, un sujet de légitime sa-

tisfaction que de proclamer ces faits et de les fixer dans leur vraie lumière.

Cette collaboration précieuse nous la retrouvons inscrite dans tous les cœurs franco-américains qui habitent les Etats-Unis; cette loyauté se dégage de toutes nos institutions religieuses et sociales, elle est à la base de toutes nos entreprises, elle inspire toutes nos démarches, car nous sommes de ceux qui à l'exemple du Christ rendent à Dieu ce qui appartient à Dieu et à César la part qui lui revient.

La patrie américaine n'aurait rien à craindre si tous les éléments qui la composent pouvaient lui assurer les mêmes garanties, si tous ceux qui se réclament de sa grandeur et bénéficient de sa protection lui offraient en retour le même gage d'indéfectible loyauté. Si jamais notre drapeau doit pâlir, ce sera parce que cet idéal aura été remplacé par le culte de l'égoïsme. Hélas, trop d'hommes de nos jours s'emploient à tout demander de leur patrie sans jamais rien lui donner. Le patriotisme pour eux devient un écran commode qui favorise leurs intérêts. Disons-le avec fierté: les franco-américains donnent à leur patrie un exemple digne d'admiration. Ils aiment leur pays sincèrement et c'est un fait digne de mention que dans l'œuvre magnifique de leur survivance religieuse et ethnique ils ont toujours placé au premier plan le culte du devoir envers la patrie. En venant s'établir aux Etats-Unis, nos devanciers ont reconnu que la meilleure façon de servir la patrie d'adoption c'était de conserver jalousement les valeurs spirituelles que la Providence leur avait confiées. En cela, ils ne se sont pas trompés et les œuvres qu'ils ont édifiées constituent le plus beau témoignage de leur loyauté.

III

Cet amour de la patrie, la Garde Lafayette nous en a toujours donné une généreuse leçon. Nous célébrons aujourd'hui le cinquantenaire de sa fondation et nous sommes heureux de nous réjouir avec ses fondateurs. Sans rappeler l'histoire complète de ses activités, disons que pen-

dant les belles années de son existence, elle fut pour nous un objet de grande fierté. Sa participation aux exercices militaires de l'armée de l'Etat — ses succès remportés dans les manifestations patriotiques — les honneurs conférés à ses officiers, — ses états de service sur la frontière mexicaine — la part magnifique qu'elle a contribué pendant la grande guerre alors que ses membres se joignaient aux activités de la 26ième division, — enfin l'héroïsme d'un de ses lieutenants qui donne son nom au Poste Jutras — tout cela justifie l'hommage de gratitude que nous décernons aujourd'hui à cette vaillante garde jubilaire.

Nous sera-t-il permis de rappeler en quelle profonde vénération nous gardons tous ceux qui ont aussi magnifiquement honoré notre patriotisme franco-américain. Qu'il nous suffise de proclamer les noms des officiers sous lesquels tant de nos compatriotes ont déployé ce dévouement. Nous voulons saluer le fondateur même de cette garde, le compatriote Jules Larivée qui avec ses compagnons distingués, le major Maynard, le colonel Raiche, MM. Henri et Tobie Lemay, ont la grande joie aujourd'hui de recueillir nos hommages et nos félicitations. Rappelons également le souvenir des capitaines Laneville, Labrèche, Soly, Comeau et Giguère. Enfin saluons les capitaines Hébert et Leclerc qui avec leurs camarades participent à cette belle manifestation. La Garde Lafayette a l'honneur d'avoir été la seule garde militaire exclusivement franco-américaine officiellement enregistrée dans l'armée américaine. A ce titre elle a droit à l'admiration de tous nos compatriotes puisqu'elle est le témoignage vivant de notre loyauté au drapeau.

Le couronnement de ce jubilé ne devrions-nous pas songer à le fixer d'une façon pratique et durable? Il y a plus de 75 ans que les franco-américains de Manchester offrent le spectacle indiscutable de leur loyauté et de leur attachement à leur pays et cependant nous cherchons en vain le monument qui atteste cette généreuse contribution.

Et pourtant d'autres nationalités n'ont pas manqué de remplir ce devoir de reconnaissance envers la mémoire de leurs compatriotes. Ne serait-il pas temps de songer, nous aussi, à l'érection d'un mémorial convenable qui rappellerait à la postérité et à nos enfants, ce que nos devanciers ont accompli, ce que nous représentons dans la vie américaine. L'heure n'est-elle pas venue de réaliser un tel projet qui s'impose à la fierté des trente et quelques milliers de franco-américains qui habitent la ville de Manchester? Nous le croyons et il nous semble que cette entreprise sans plus tarder devrait être confiée à un comité représentatif de compatriotes, secondé et appuyé par l'influence du Poste Jutras, de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette et de toutes les organisations franco-américaines de la ville. Voilà donc l'espoir que nous formulons à l'occasion de ce beau jubilé de loyauté et de vie franco-américaine ici à Manchester. La Garde Lafayette a écrit une belle page dans le recueil de notre histoire — à nous de conserver jalousement ce beau titre de notre gloire — notre loyauté au drapeau."

INOUBLIABLES INSTANTS

Il n'est pas nécessaire de répéter ici, le banal cliché trop souvent employé pour dépeindre une foule qui manifeste son enthousiasme et son approbation par des applaudissements. M. l'abbé Verrette, dans son discours avait fait vibrer toutes les cordes intimes de ces cœurs de soldats qui avaient donné à la patrie avec leur jeunesse, les meilleures années de leur vie: des serviteurs du pays, tel que le capitaine Leclerc avec vingt-quatre ans de service dans l'Armée; le colonel Raiche et le major Maynard, des officiers de carrière dont les cheveux avaient blanchi au service du pays! . . . et les vétérans de la dernière guerre dont quelques-uns portent sur leur corps, les glorieuses blessures reçues dans d'homériques combats! Tous ces hommes furent remués jusqu'au plus profond d'eux-mêmes!

Jamais ils n'oublieront cette fête du cinquantenaire de la Garde, les tributs d'hommages qu'ils reçurent en cette circonstance de la part de leurs compatriotes . . . et surtout les belles paroles et encore davantage le but idéal proposé par l'orateur à la fin de son discours, comme couronnement de ce jubilé pour perpétuer les leçons du patriotisme pur et désintéressé de notre race envers la patrie américaine, représenté dans un monument approprié . . . et vraiment mérité! Espérons que cet ébauche de projet deviendra un jour une réalité.

Puis la fête se continua. Tour à tour le maître des cérémonies invita les anciens capitaines de la Garde à prendre la parole. C'est ce que firent le capitaine Leclerc, le capitaine Hébert, le major Maynard et le colonel Raiche, après avoir entendu une reconstruction historique des débuts de la vieille Garde par son fondateur, M. Jules Larivée qui porte encore vertement le poids de ses 81 ans, et que le maître des cérémonies invita à ouvrir cette période anecdotique.

DE LA PETITE HISTOIRE

Au cours de ces petites causeries familières, un chroniqueur aurait pu faire une abondante moisson d'anecdotes inédites dont plusieurs très savoureuses, de ce qui se passait parfois dans les coulisses, derrière les décors, la façade officielle de l'ancienne compagnie A.

Avant de fermer ce livre, citons-en quelques-unes qui ont certainement leur place ici:

Le major Maynard racontait qu'un jour lorsqu'il était capitaine de la Garde, un brigadier de l'armée régulière arrive ici pour faire l'inspection annuelle réglementaire des unités de la milice. La Garde avait ses quartiers dans une salle qui n'était pas des plus spacieuses. En plus, il y avait quatre colonnes au milieu du plancher et qui ne pouvaient que gêner les soldats dans leurs évolutions. Et, il y avait foule ce soir-là au manège.

L'inspection commence par les armes et le fournie-
ment. Puis l'officier supérieur demande au capitaine de
faire évoluer sa compagnie. Mais sa compagnie était en-
serrée au milieu de la salle par la foule! Et ses quatre
colonnes . . . immuables et gênantes qui allaient certai-
nement compliquer la manœuvre! Il restait quelques ver-
ges carrées de libre pour faire l'exercice. Qu'importe! On
commence. Les commandements du capitaine pleuvent
drus . . . nécessairement puisque l'espace est restreint!
Quelques pas en avant . . . en arrière . . . à droite . . .
à gauche! . . . Il le faut bien, n'est-ce pas? Et la compa-
gnie exécuta sans arrêt, sans se tromper . . . en grande
vitesse tous les commandements . . . et avec aisance!

Le brigadier en est ébahi et le dernier commandement
exécuté, il ne cache pas son étonnement au capitaine et lui
dit: "*Votre compagnie est capable de faire l'exercice sur
une table de billard!*"

Et le major Maynard, non sans malice, dit à son audi-
toire que lui n'était pas étonné du tout car c'était son plai-
sir de faire évoluer ses hommes dans un espace très ré-
duit, pour tenir leur esprit en alerte, constamment. De-
puis quatre ans qu'il les exerçait ainsi et d'ailleurs, durant
tout ce laps de temps, il n'avait pas eu un seul remplace-
ment dans les rangs de la Garde. Ces soldats connais-
saient tous les trucs de leur capitaine comme leur *Notre-
Père!*..... Puis le major Maynard raconte comme ses sol-
dats étaient habiles en toutes choses . . . des athlètes con-
sommés, tous bâtis en géants . . . les champions de la Nou-
velle-Angleterre à la souque-à-la-corde.

Et, vient le tour du colonel Raiche qui ressasse ses
souvenirs! Et d'autres *à-côtés* inconnus sont dévoilés.
Ainsi on lui demanda quel accueil on faisait aux soldats
de la Garde Lafayette dans ses débuts? Alors le colonel
raconte ce qui suit, il était alors second lieutenant.

"C'était au deuxième ou troisième campement annuel
de la Garde, à Concord. La compagnie H, encore, avant

de devenir la Compagnie A, avait ses quartiers entre une compagnie de Derry et une compagnie de Concord. Dès le premier jour, les Irlandais de ces deux dernières compagnies, et ils étaient en nombre, s'étaient dit: *On va sacca-ger les tentes de ces m..... Frenchmen, durant la nuit!*

Mais on eut vent de l'affaire au cours de l'après-midi. Alors nous les officiers, on dit à nos hommes: Aussitôt que l'on aura sonné le *couvre-feu*, à neuf heures, le soir, un de vous se placera à l'entrée de chaque tente pour donner l'éveil lorsque les Irlandais viendront. Ce qui fut fait. Vers les dix heures, des ombres furtivement se glissent entre nos tentes. Alerte! Et nos gars bondissent sur nos visiteurs indésirés!..... Vous pouvez vous imaginer leur surprise! Ils tournent les talons sans demander leur compte et nos gars qui les poursuivent! Le plus ardent dans la poursuite était, à n'en pas douter, le sergent Jérémie Soly, celui-là même qui sera plus tard capitaine, le meilleur militaire que j'ai connu de ma vie et aussi le plus grand batailleur et fier-à-bras! Il aimait mieux se battre que manger! Nos visiteurs ne s'en tirèrent pas sans attraper quelques horions, vous pensez bien! Une fois les intrus chassés de notre territoire, le sergent Soly se sentant toujours d'humeur belliqueuse, le sang fouetté par l'action regrettait déjà la retraite précipitée des Irlandais, et il passa le reste de la nuit à parcourir les rues des deux compagnies qui avaient désiré nous faire cette misère, invitant qui que ce soit à venir, non pas un par un mais deux par deux et il se faisait fort de les servir à souhait! Je ne doute pas qu'il l'aurait fait! Mais pas un ne releva son défi! Et jamais par la suite on essaya de nous faire des misères. La leçon avait portée!"

Et, vint le tour du dernier capitaine de la Garde, le capitaine Sylvio Leclerc. Parler de l'ancienne Garde c'était pour lui parler de son *enfant de prédilection*. Il avait été avec cette Garde pendant près d'un quart de siècle. Avant même d'atteindre l'âge réglementaire pour

joindre ses rangs et endosser l'uniforme, il en faisait déjà partie en quelque sorte à titre d'auxiliaire, il s'engageait comme porteur d'eau, car à cette époque, les miliciens n'avaient pas de cantine et au camp chaque compagnie engageait des jeunes hommes pour porter l'eau nécessaire aux soldats à la manœuvre. Ces porteurs d'eau n'étaient pas soldats mais tout de même ils vivaient au camp avec eux. C'était un avant-goût. Aussi lorsqu'il eut 18 ans, il ne fut pas lent à obtenir le consentement de ses parents pour devenir un véritable *Lafayette*! Rapidement il grimpa l'échelle et devint en quelques années, capitaine.

C'est avec émotion que le capitaine Leclerc repassa rapidement sa carrière; ses années comme capitaine, la campagne du Mexique qui fut une école où la Compagnie A mit la dernière main à sa réputation pour aller l'éprouver quelques temps après dans le conflit mondial.

Et il en vint ainsi à parler de choses plus personnelles ignorées même: les sacrifices d'ordre intime, sacrifices qu'on accomplit dans le silence de son cœur.

C'est naturel quand on est jeune de se sentir plein d'enthousiasme quand le clairon sonne le rassemblement! La guerre est déclarée! On va à la guerre!..... un peu comme pour un pique-nique..... quand on a pas l'expérience de la chose!..... Mais quand vient l'âge et que des liens plus nombreux et plus impérieux vous attachent au foyer..... quitter sa famille pour répondre à l'appel du pays, cela ne vas pas tout seul, déclarait le capitaine! Et il révélait à son auditoire, pour la première fois, disait-il, que lorsque l'appel aux armes vint en avril, 1917, à peine revenu du Texas où l'on avait passé de longs mois à la frontière, la pensée de quitter sa femme et ses enfants, tous jeunes encore, lui brisa le cœur!..... et pendant un moment il subit ce que tous les soldats et officiers, pères de familles qui ont fourni une longue carrière dans le métier des armes, éprouvent au moins une fois..... Un moment d'hésitation..... de crainte en face du devoir qui s'impose dure-

ment, sans pitié! Et le capitaine dit alors: "Je savais que l'ordre de partir était venu et mes supérieurs l'avaient entre les mains. Je devais aller le chercher et ne pas attendre qu'on me l'envoie!..... Mais, j'avoue que pour un moment, j'ai eu peur..... peur devant le sacrifice à accomplir!..... L'adieu déchirant du départ!....." Et le bon capitaine au souvenir de cet instant cruel, s'attendrit un moment et des larmes dans la voix, il ajouta: Mais, n'est-ce pas? Il n'y a qu'une chose à faire pour un soldat!..... pour un officier!..... C'est la guerre! C'est le devoir! Je me rends à la caserne et mon colonel me donne l'ordre arrivé de Washington. Je parti pour l'armée. J'étais dans toute l'Armée Américaine, des 27,500 officiers brevetés qu'elle avait mobilisé, celui qui laissait derrière lui le plus grand nombre d'enfants en bas-âge! La vie du soldat n'est pas toujours rose", dit le capitaine en terminant.

Non. Il y a autre chose dans la vie du soldat que des fleurs, des applaudissements, des défilés au son des fanfares! Les soldats de Napoléon disaient en plaisantant qu'ils travaillaient pour *la gloire et les prunes!* Gouailleries frondeuse et française qui cache l'héroïcité d'hommes qui ont bu à satiété à la capiteuse coupe de la gloire militaire et qui savent que toute cette renommée coûte beaucoup plus que son poids en larmes, en sacrifices sanglants souvent..... trop souvent!..... et que s'il n'y avait rien que les lauriers pour reposer tous ces fronts qui ont senti le terrible souffle de la mort d'une façon tragiquement intime pour les payer de leur sacrifice, la gloire vaudrait moins que les fatidiques prunes du classique dessert du soldat et du marin, s'il n'avait au-dessus, la vivifiante et reposante notion du devoir accompli.

Et le capitaine fut compris de tous ceux qui l'écoutaient, car chacun de ces hommes pouvait se dire: j'ai connu ces terribles instants où l'âme se sent faible devant la grandeur de la tâche qui se présente sans atours, dans toute la nudité crue de sa réalité. Il y a de la grandeur à avouer une faiblesse dont on a triomphée!

La fête s'acheva par un programme de musique dans la salle de réunions du Poste Jutras. Les fêtes du jubilé d'or de la vieille Garde étaient terminées. On se sépara, se serrant la main, un peu avec mélancolie car pour les têtes blanches qui étaient réunies-là, — elles étaient en nombre — cette fête ne pourra se répéter. Elle était une de ces réjouissances qui ressemblent à une coupe que l'on veut vider goutte à goutte jusqu'à la dernière tant son nectar est doux, mais sachant que cette goutte ne sera pas sans amertume puisque l'on sait qu'elle sera fatalement la dernière.

FIN

APPENDICE

LISTE DES OFFICIERS DE L'ASSOCIATION DES VETERANS DE LA GARDE LAFAYETTE JUSQU'A DATE

1935-1936

PRESIDENT: le colonel Trefflé Raiche.

VICE-PRESIDENT: le capitaine Sylvio Leclerc,

SECRETAIRE: Joseph-E. Tremblay,

TRESORIER: Roméo Simard,

SERGEN D'ARMES: Alfred Desfossés,

CLAIRON: Joseph Sénéchal.

DIRECTEURS: MM. Domicile Nolet, Oscar Ouellette,
Henri Smith, Hormisdas Senneville, Onésime Demers.

1936-1937

PRESIDENT: le capitaine, Sylvio Leclerc,

VICE-PRESIDENT: le colonel Trefflé Raiche,

SECRETAIRE: Napoléon-J. Fontaine,

TRESORIER: Roméo Simard,

SERGEN D'ARMES: Oscar Ouellette,

PERCEPTEUR: Médéric Boisvert,

CLAIRON: Joseph Sénéchal.

DIRECTEURS: MM. Stanislas Dionne, Roméo Rochette,
Onésime Demers, Hormisdas Senneville,
Napoléon Roy.

1937-1938

PRESIDENT: le capitaine Sylvio Leclerc,

VICE-PRESIDENT: Onésime Demers,

SECRETAIRE: Napoléon-J. Fontaine,

TRESORIER: Roméo Simard

SERGEANT D'ARMES: Alphonse Morin,

PERCEPTEUR: Médéric Boisvert,

CLAIRON, Joseph Sénéchal.

DIRECTEURS: MM. Domicile Nolet, Roméo Rochette,

John-B. Morrisette, Joseph-E. Tremblay,

Henri Lemay.

MEMBRES FONDATEURS SURVIVANTS

Le Colonel Trefflé Raiche,

Le Major Médéric Maynard,

Jules Larivée

Samuel Ouellette,

Henry I. Lemay,

Pierre Groux,

Tobie Lemay,

Joseph Gauthier,

E. J. Boulanger.

LES CAPITAINES DE LA GARDE LAFAYETTE

Désiré Laneville, 1887, capitaine fondateur.

Michel Labrèche 1887-1889

Jérémie-H. Soly 1889-1893

Médéric Maynard 1893-1896 (1)

Louis Comeau 1896-1898

Trefflé Raiche 1898-1902 (2)

Ubaldo Hébert 1902-1905

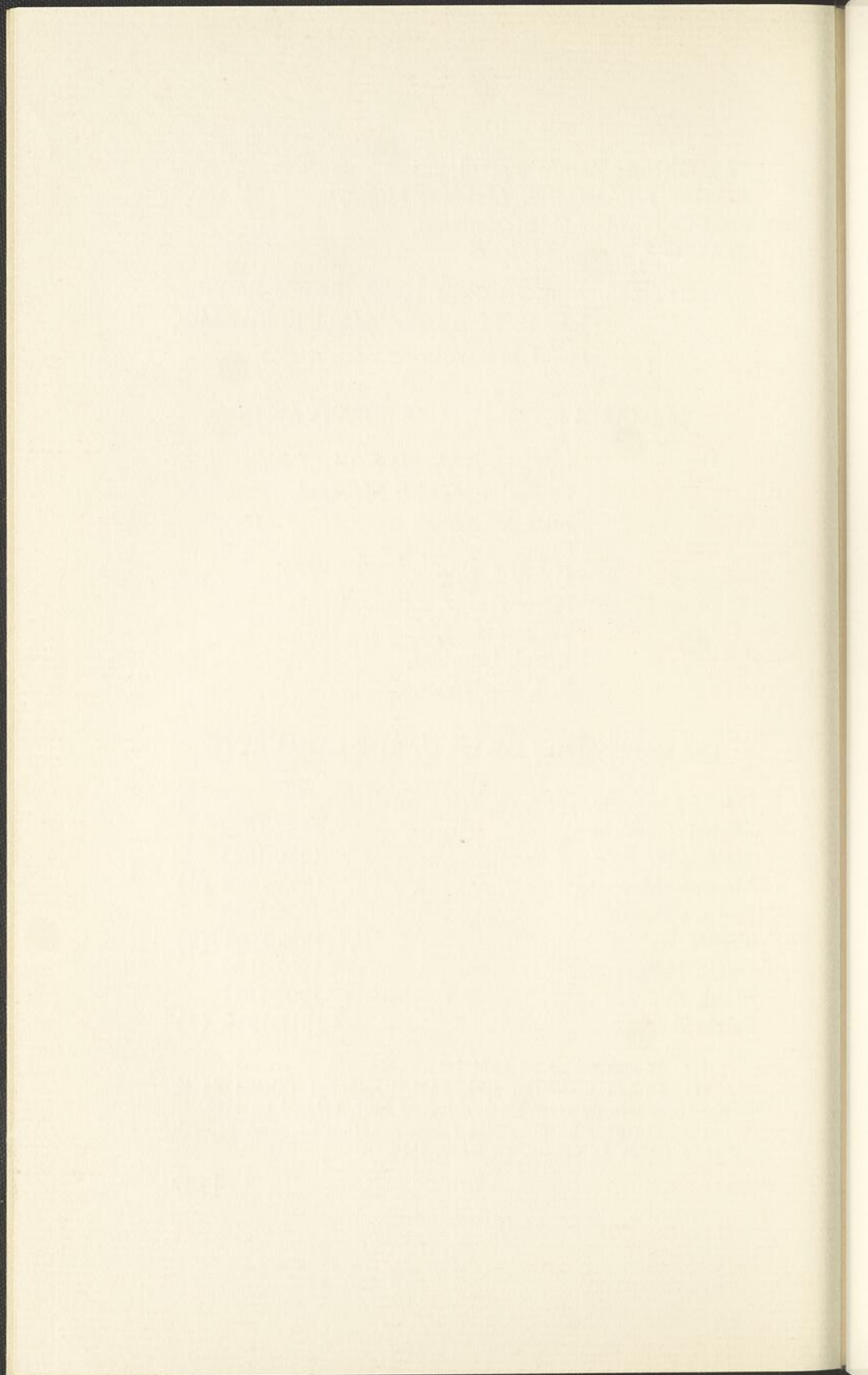
Frank Giguère 1905-1911

Sylvio Leclerc 1911-1916 (3)

(1) Promu major en août 1896.

(2) Promu major en juin, 1902, lieutenant colonel de la Garde Nationale du New Hampshire en 1907, colonel en 1909.

(3) Elu pour un deuxième terme consécutif comme capitaine de la Garde Lafayette, en mars, 1916.



Les membres de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette, adressent un profond merci à nos chers patrons. Leur générosité a rendu possible la publication de l'Histoire de la Garde Lafayette. Notre reconnaissance leur est assurée à jamais.

Mgr T.-J.-E. DEVOY,
curé de St-Georges
 M. l'abbé ALPHEE-J. LECLERC,
curé de Ste-Marie
 M. l'abbé PAUL DESAULNIERS,
curé de St-Antoine
 M. l'abbé LOUIS-T. LALIBERTE,
curé de St-Jean-Baptiste
 M. l'abbé JOSEPH-C. MORIN,
curé de St-Edmond
 M. l'abbé LOUIS-A. RAMSAY,
curé de Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus
 M. l'abbé JOSEPH-G. LECLERC
 M. l'abbé CHARLES-L. ALLYSON
 M. l'abbé ADRIEN VERRETTE
 M. l'abbé ALBERT BURQUE
 M. l'abbé HENRI-A. BRODEUR
 M. l'abbé A.-H. POIRIER
 M. l'abbé R. LANGLOIS
 DAMASE CARON, M. D.
 J.-E. LAROCHELLE, M. D.
 ALEXANDRE BARBEAU, M. D.
 HENRI-L. GIRARD, M. D.
 ROBERT-E. BIRON, M. D.
 F.-J. LECLERC, Dentiste
 N.-E. BIRON, Dentiste
 J.-E. PARADIS, Dentiste
 JOSEPH HOULE, Dentiste

DENIS-S. FRANKE, Dentiste
O. R. LAMONTAGNE, Dentiste
L'Honorable ALFRED-J. CHRETIEN, Juge
Me OMER-H. AMYOT
Me IRVING-E. FORBES
Me WILFRID-J. LESSARD
MM. ARTHUR-L. PRINCE, Maître de Poste
EUGENE LACASSE
F.-X. LARIVIERE
LEO LEBLANC
ROSARIO CHAPUT
ANTOINE MENARD
NAPOLEON-J. POIRIER
FRANK-J. PELLETIER
ARTHUR SIMONEAU
LES SOEURS GUILLEMETTE
WILFRID-J. BOURQUE
ROMEO ROCHETTE
D.-M. NOLET
H. SENNEVILLE
STANISLAS DIONNE
ROMEO SIMARD
PHILIPPE DOUCETTE
ALBERT BERNARD
AIME JUNEAU
OSCAR OUELLETTE
ERNEST DEMERS

TABLE DES MATIERES

Dédicace	Page	II
Avant-Propos		III

PREMIERE PARTIE

Sa fondation	6
Les débuts de la Garde	7
Le capitaine Laneville	10
Les motifs inspireurs	10
Le capitaine Labrèche	14
Le capitaine Soly	15
A Bennington	17
La charte	20
Le capitaine Maynard	22
Un deuil	23
Le capitaine Comeau	25
Bruits de guerre	25
Le capitaine Raiche	26

DEUXIEME PARTIE

La Guerre d'Espagne	30
Le major Maynard	34
Un bazar	37
Un concours militaire	38
La coupe Rollins	39
Honneur à Dewey	40
Le major Raiche	41
Le capitaine Hébert	42
Le capitaine Giguère	43
Le capitaine Leclerc	47
Une pieuse coutume	47

TROISIEME PARTIE

L'Expédition punitive contre le Mexique	54
La mobilisation	56
Préparation et Garde Lafayette	58
A Concord	59
Aux avant-postes	60
A Laredo	62
Nouveaux horizons	63
En faction	64
Potins de soldats	64
On démobilise — en détail	65
Et marche — marche encore!	65
Manoeuvres difficiles	67
Autre épreuve	68
Quelques veinards	69
Pétition mieux motivée	70
Noël aux avant-postes	70
Le Nouvel An	71

Bonne nouvelle	71
De retour	72
Le licenciement	73
Le banquet d'honneur	73

QUATRIEME PARTIE

La Guerre Mondiale	78
La mobilisation nationale	80
La Garde est mobilisée	82
Le Camp Keyes	82
L'Armée Nationale	84
L'Avant dernière étape	85
Westfield	87
Réception chaleureuse	88
Un nouveau chef	88
En route pour la gloire	89
Notre chair	90
La fin d'un héros	93
En avant!	93
Face au devoir . . . à la mort!	93
Dévouement	96
Mot de la Fin	101
Membres honoraires de la Garde Lafayette	103

CINQUIEME PARTIE

L'Association des Vétérans de la Garde Lafayette	106
Aux pieds des autels	109
Le sermon	109
Les agapes	110
L'esprit des Anciens jours	111
Les orateurs	112
Son Honneur le Maire	112
Abbé Adrien Verrette	114
De la petite histoire	122

APPENDICE

Liste des officiers de l'Association des Vétérans de la Garde Lafayette jusqu'à date	128
---	-----

Nos bienveillants annonceurs ont des titres à notre reconnaissance. Ils méritent aussi le patronage de nos concitoyens.

La Ferme Bilodeau

*Place Idéale pour
Pique-Niques en
Toutes Occasions*

Adresse R.F.D. Route 4

Boîte 192

Goffstown, N. H.

Pharmacies Gosselin

La meilleure en service de
Pharmacie

La meilleur en marchandises
de Pharmacie

"The Rexall Stores"

RUES MAIN ET AMORY

RUES KELLEY ET JOLIETTE

N. J. FONTAINE

Agent pour

1900 *La Laveuse Whirlpool*

*Nettoyage de Tapis
et Capitonneur de Meubles*

162 RUE MANCHESTER

Angle de la rue Pine

Tél. 1034

HAMEL'S MARKET

622 RUE ELM

Manchester, N. H.

Fondé en 1908

par

Omer H. Hamel

R. MORENCY

Puritan Oil Co.

Rues Manchester et Pine
Manchester, N. H.

EDOUARD MARTEL

*Epicerie - Provisions
Viandes*

Angle des rues Amory et Laval
Manchester, N. H.

Laura's Beauty Parlor
Mme Donat Prince, Prop.

Notre Spécialité
Ondulations Permanentes

43 NOTRE-DAME
Manchester, N. H.
Etabli depuis 1926

ALBERT J. BOISCLAIR

*Courtier en
Immeubles - Assurances*

Edifice Banque Amoskeag
Tél. 338
Manchester, N. H.

ALMA'S CAFE

Angle des rues W. Hancock
et Second

W. A. RHEAULT

Artiste-Photographe

106 rue Elm Tél. 3866
Manchester, N. H.

PROULX HARDWARE

*Quincaillerie - Peinture
Tapisserie*

Gabriel Proulx
156 Wilson Tél. 4049
Manchester, N. H.

ARCHIE F. PRECOURT

Pharmacien

Angle des rues
Wilson et Silver
Manchester, N. H.

VICK'S TAILOR SHOP TAILLEUR V. Cullerot, Prop. 336 RUE GRANITE Tél. 34 Manchester, N. H.	Lafayette Bottling Co. 138 RUE WILSON Manchester, N. H.
Artisans Canadiens- Français <i>Succursale Manchester</i> No. 12	Artisans Canadiens- Français <i>Succursale Ste-Marie</i> No. 347 Manchester, N. H.
B. C. LAMBERT	Artisans Canadiens- Français <i>Succursale Guertin</i> No. 443 Manchester, N. H.
Edouard-J. Robitaille <i>Evaluateur Municipal</i>	WILLIAM O. CORBIN <i>Percepteur de Taxes</i>

JOSEPH LAFLAMME

Agent d'Assurance

Edifice Amoskeag

Courtiers d'Assurances

LOUIS CHATEL

124 RUE JOLIETTE

LA Maison

WILLIAM MARCOTTE

COMPLIMENTS

D'UN

AMI

PAUL ST-GELAIS

Restaurant

Bonne Bière
Bon Manger

628 RUE ELM
Manchester, N. H.

A. G. GOSSELIN

La Maison de Service

Equipements pour Restaurants
Hôtels et Cafés

1311-1315 RUE ELM
Manchester, N. H.

ZOEL DEMERS

69 AVENUE OAKDALE

Manchester, N. H.

GOULET'S PHARMACY

EDGAR E. GOULET, prop.

Gilman's Cor.

JOHN B. MORRISSETTE

*Radio Certifié - Triunon
Réparations de Radios
Accessoires*

809 rue Valley Tél. 6854-M
Manchester, N. H.

Le Meilleur Ouvrage à Prix
Raisonné

JOSEPH DARGIE

Expert
en Installation de
de Tapis-Linoléums, etc.

125 rue Orange Tél. 3567-M
Manchester, N. H.

SAMSON'S CLOTHES

*"Nous confectionnons les
les habits que nous
vendons"*

Complets pour Messieurs
Pardessus de Mi-Saison
Pardessus d'Hiver, Pantalons
LEO BERNIER
55 rue Hanover Tél. 4229
Manchester, N. H.

HUBERT COAL CO.

Huile et Charbon

GEORGE-F. BERGERON
Gérant-Général

Tél. au Bureau 106-W
17 rue Stark
Cour, 735 rue Grove
Manchester, N. H.

ARTHUR E. MOREAU

MANCHESTER COAL

& ICE

159 RUE ELM

Manchester, N. H.

HENRY N. LAMBERT

GEORGES E. TRUDEL

et

184 RUE WILSON

ARTHUR G.

ARCHAMBAULT



L'ASSOCIATION
CANADO AMERICAINE

POSTE JUTRAS
LEGION AMERICAINE

ONIL O. COTE

LES FRERES NORMAND

Boulangers

CHARLES E. DUFORT

ROMEO G. TESSIER

Pharmacien

HENRI PRATT

11 WHEELLOCK

Manchester, N. H.

OSCAR GAUDETTE

225 RUE LAUREL

Manchester, N. H.

LETENDRE & DERY CO.

Directeurs de Funérailles

196 RUE MANCHESTER

Tél. 454-W

Manchester, N. H.

The Perma-Maid Co., Inc.

Acier "Silcram Stainless"

LUCIEN J. LABONTE

35 RUE ALFRED

Manchester, N. H.

JOS. M. DEMERS

*Provisions - Epiceries
et Viandes*

58 RUE SO. MAIN

EDDIE'S LUNCH
EDDIE POULIOT, Prop.

RESTAURATEUR
A VOTRE SERVICE
EN TOUTES
CIRCONSTANCES

35 rue Amory

Manchester

N. H.

Tél. 5591

Maurice Service Station

GAZOLINE — HUILE
GRAISSAGE D'AUTOS NOTRE
SPECIALITE

Accessoires d'Automobiles

149 SO. MAIN

Manchester

N. H.

"Service with a Smile"

LAMPRON et TROTTIER

Quincaillerie - Peintures

464 RUE NO. MAIN

Manchester, N. H.

GENEST FRERES Inc.

BOULANGERS

Compliments du

COLONEL
TREFFLE RAICHE

Compliments de

WILFRID M. AUCLAIR

L. J. Messier Agency, Inc.

1008 RUE ELM

Immeubles

Prêts sur Hypothèques

Assurances de toutes sortes

Manchester, N. H.

HEBERT et FILION, Inc.

Marchands en Gros

de Bières

194 RUE SO. MAIN

Manchester, N. H.

Manchester Wholesale

Grocery

Marchands en Gros

d'Epiceries

22-24-26 RUE SPRUCE

Tél. 4551

Manchester, N. H.

Compliments de la

Checker Cab Company, Inc.

Bureau: 51 rue Birch

Terminus: 15 rue Stark

Tél. 90—Manchester, N. H.

Cette compagnie fut fondée et organisée en 1924 par M. J. Laberge, H. Labonté, O. Duclos, G. Lemieux, M. Martin et G. Goudreau.

La Compagnie Checker sollicite votre patronage, mettant à la disposition du public un équipement moderne, comprenant 14 autobus, 5 taxis. — Service jour et nuit. — Pas de voyage trop long ni trop court.

ALBERT BOISVERT

Kelley St. Garage

Tél. 5337

Manchester, N. H.

MAJORIE A. NOURY

J. N. BOUFFORD & FILS

Fondé en 1897

par J.-N. Boufford

JOSEPH O. RACICOT

198 RUE YOUVILLE

Manchester, N. H.

GEORGES J. RHEAULT

226 RUE CARTIER

Manchester, N. H.

FRANK U. TURCOTTE

440 RUE KELLEY

Joseph Charbonneau

101 MAST RD.

Manchester, N. H.

NORBERT MARTEL

3 RUE VARNEY

Manchester, N. H.

BRIDGEWAY MOTORS

26 RUE BRIDGE
Tél. 3440
Manchester, N. H.



GELINAS CLEANERS

Teinturiers - Nettoyeurs

ROYAL CASH MARKET

Antonio Côté, Prop.
353 RUE SPRUCE
Manchester, N. H.

Archambault Furniture Co.

Marchand de Meubles

1128 RUE ELM Tél. 6076
Manchester, N. H.

Pigeon's Market-Bakery

Epiceries - Provisions

Manchester, N. H.

Goûtez notre Pain et nos
Pâtisseries que nous faisons
nous-mêmes

168 RUE WILSON Tél. 3790

Boulangers des

"Union-Made Queen Quality"

Beignes et Gâteaux

Manchester, N. H.

STATE GARAGE

26 RUE BALDWIN

Tél. 5046

Manchester, N. H.

WALTER J. RICHARD

*Chaussures pour Toute
la Famille*

201 RUE WILSON

Tél. 1204

E.-Manchester, N. H.

J. H. Fortin Furniture Co.

48-50 AVENUE LAKE

Manchester, N. H.

